U d'/ of Ottawa
39003000753821

NOS TRAVERS

JUIN 20

RS

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/nostraver00dand

MADAME DANDURAND

JUIN 20 1973

NOS TRAVERS

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
PROPRIÉTÉ DES PÈRES OBLATS
MONTRÉAL

MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul.

1901

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
CANADIANA
uOttawa
Ottaviensis

HQ
1223
.D3N6
1901
cop. 4

PRÉFACE

A mes amies et fidèles lectrices je dédie ce volume d'entretiens familiers et anciens.

Qu'ils restent entre nous, *les femmes*, ces entretiens confidentiels où l'on médit un peu de l'autre sexe et où l'on s'avoue aussi tout bas quelques-unes de nos petites faiblesses.

Si j'ai réuni ces articles épars et publiés au cours de mes premières années de journalisme, ce n'est pas que je prétendisse composer un bouquet rare. J'ai conscience au contraire, que certaines fleurs en sont plus que modestes, telles les premières écloses dans mon petit jardin campagnard.

Mon intention en publiant NOS TRAVERS a été de faire hommage à mes concitoyennes d'un humble ouvrage composé pour elles.

Un seul mobile a toujours guidé ma plume l'intérêt et le bien de mes sœurs canadiennes. La dignité, l'élévation morale, la culture intellectuelle de ma compatriote, tels sont les sujets sur lesquels je lui ai offert quelques conseils. Qu'elle me pardonne si la préoccupation littéraire en est trop manifestement absente et si je me suis trop étroitement renfermée en les rédigeant dans le sens de ma devise: " Etre utile ".

Qu'elle accepte avec indulgence cette gerbe épineuse, sous le titre rébarbatif de NOS TRAVERS, comme le témoignage de mon constant dévoûment et comme le résumé de mon effort persévérant dans l'œuvre de son bonheur.

J. M. DANDURAND.

A QUOI BON

♣ ♣ ♣ ♣

On a bientôt jugé ceux qui philosophent sur les travers de leur temps. Il est entendu que ces bonnes gens ont leurs raisons à eux pour en être dégoûtés:

C'est le pessimiste survivant à sa vogue et faisant la moue du dépit à ses contemporains qui le délaissent;

Ce sont les incompris, et peut-être aussi les gens qui vieillissent.

Ceux-ci découvrent petit à petit qu'ils deviennent moins indispensables; que de nouveaux venus distraient l'attention de leurs personnalités. Ils font alors d'amères réflexions sur l'inconséquence du prochain qui se lasse si prématurément de ceux qu'il a estimés.

Ainsi, c'est admis, on ne grogne qu'en autant qu'on n'est pas apprécié ou qu'on vieillit.

L'alternative n'est pas gaie pour moi qui voulais médire un brin de mon siècle...

Eh bien, soit: mes enfants, je radote.

Cet aveu me met à l'aise et m'acquiert le droit de vous dire des vérités.

Je dois vous avouer tout d'abord que je ne vous trouve pas aussi dégénérés que certains Jérémies l'affirment. Vous êtes surtout francs et vous ne dissimulez pas plus vos défauts que vous ne niez vos vertus.

De mon temps on aurait pu presque s'y tromper à première vue.

Le dernier des sots parvenait à cacher son infirmité morale sous un tas de formules courtoises qui le sauvaient des écueils de la conversation.

L'étiquette servait de cuirasse à son insignifiance.

Vous autres, vous avez supprimé la cuirasse et quand vous êtes sots, vous l'êtes simplement et sans détours.

De même, quand vous valez quelque chose, il y a dans votre attitude un air conscient et satisfait de votre mérite, que vous avouez du reste sans vanité avec une candeur très originale.

Cette rondeur et cette bonhomie à la " Yankee " n'est pas votre plus grand tort à mes yeux.

Un de mes confrères, en grognerie, avec lequel j'épanche parfois mes regrets des chères coutumes envolées, me disait un jour:

— Nous sommes dans le siècle de l' " A quoi bon! "

J'ai vu de petites gens, longs comme mon pouce sourire d'incrédulité à travers les larmes de leur colère enfantine, à l'évocation de Croquemitaine!

Songez donc, nier Croquemitaine !... A cet âge ! Croquemitaine auquel nos pères ont cru, qui a été la terreur de notre enfance! Croquemitaine que les poètes ont immortalisé!...

Passe encore pour abolir les rois, mais abattre Croquemitaine!... Là, j'ai jugé de la mesure de votre cynisme.

Vous avez une expérience intuitive qui vous inspire une lassitude précoce des accessoires de la vie, de tout ce qui n'est pas la vie elle-même.

" Vous êtes nés usés dans un siècle trop vieux "

aurait dit un poète.

A l'âge où, de mon temps, les jeunes filles s'habillaient de blanc et se coiffaient de fleurs avec une fine et naïve coquetterie, à l'âge où elles allaient errer mystérieusement sous quelque poétique bosquet, on les voit aujourd'hui vêtues comme des impératrices, ayant du métal jusque dans leur chevelure systématiquement disposée, s'asseoir auprès d'une " five o'clock tea table ", et ne parler qu'avec une expression languissante, légèrement sarcastique où se lit clairement l' " A quoi bon " de mon vieil ami.

J'ai causé avec les jeunes hommes du siècle. Ils sont d'un positivisme à pulvériser du regard tous les châteaux en Espagne imaginables.

Quand ils en viennent à converser avec les femmes de choses secondaires, telles que la musique, la littérature, etc., ils conservent, pour les juger, les expressions réalistes et conventionnelles des affaires; ils gardent sur leur figure le pli de l'insouciance, au coin de leur bouche le sourire ironique qui raille l'enthousiasme. L'éternel " A quoi bon ".

Allons, mes enfants, relevez-vous de cet affaissement où s'émousse toute la poésie de votre âme ! Vous ne ferez pas un peuple grand si vous ne répudiez ce positivisme inerte, si vous ne regagnez un peu de l'enfantillage des illusions.

Ne faites pas si large la part de la raison calculatrice et si mesquine celle de l'imagination généreuse ou vous serez d'égoïstes citoyens.

PATRIOTISME

CHAMPLAIN n'avait pas mauvais goût. Je suis bien aise de lui faire ce compliment rétrospectif au moment où l'on inaugure sa statue dans cet adorable Québec qu'il a fondé. On comprend qu'une telle nature à laquelle s'associe le souvenir du vaillant saintongeois ait inspiré les plus belles pages du chef d'œuvre de l'un de nos meilleurs écrivains: " A l'Œuvre et à l'Epreuve," par Laure Conan.

Il est très beau le noble gentilhomme français qui salue fièrement et d'un geste chevaleresque, le sol dont il se rend maître. Du haut de son socle de pierre il regarde sa ville et tourne le dos à la route de l'océan, à la patrie, au passé. Il y a dans sa pose hardie de l'enthousiasme, et de la tendresse déjà, pour le pays nouveau auquel il se voue corps et âme. Sa silhouette de bronze, cambrée sous l'élégant habit du 17e siècle, se détache avec majesté, avec une exquise harmonie aussi, sur l'azur intense et sur l'immense horizon des montagnes lointaines qu'étoilent aujourd'hui les pointes de vingt clochers.

On est heureux de le voir là, ce père de la colonie, comme si les progrès de son œuvre pouvaient le récompenser encore des dures épreuves du début. On tressaille d'orgueil en entendant à ses pieds, en un jour de fête française, nos hommes d'Etat le louer dans la belle langue qui fut la sienne et qu'un siècle et demi de domination étrangère n'a ni détruite, ni altérée.

On est fier aussi de voir sur cette Terrasse où passe incessamment le flot cosmopolite des voyageurs, les étrangers apprendre le nom de Champlain et acquérir

l'admiration de notre histoire avec le respect de notre nationalité.

Je voudrais maintenant qu'on inscrivît sur la pierre du piédestal la maxime que l'un de nos jeunes et excellents écrivains a mise au frontispice du livre intitulé " L'avenir du peuple canadien-français ": " Soyons fiers, nous serons forts ".

Faut-il dire que nous n'usons pas assez de notre prérogative d'être fiers.

Oublions-nous donc la gloire de notre origine et que nous sommes issus de la première nation du monde? Ne savons-nous pas que du moment où nos ancêtres descendirent sur ce continent, habité déjà par d'autres Européens, l'Amérique ne retentit plus que du bruit de leurs exploits; et que les Champlain, les Marquette, les la Salle, les d'Iberville éclipsèrent, abattirent, et domptèrent tout ce qu'il y avait d'Anglais, de Hollandais, d'Espagnols et de Portugais de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, de l'Atlantique au Pacifique?

Ignorons-nous que rien ne fit jamais pâlir la gloire du nom français à travers tous les malheurs de cette colonie, pas même la défaite qui nous donna un nouveau maître. Quand l'armée du chevalier de Lévis, oubliée de la France, écrasée par le nombre, capitula, l'ennemi lui présenta les armes comme à un vainqueur.

Et cette liberté parfaite dont, colons anglais ou français nous jouissons tous dans une autonomie complète, qui donc eut le courage de la revendiquer d'un tyran tout-puissant? qui l'acheta enfin au prix de son sang, si ce n'est le Français-canadien?

Aujourd'hui encore, héritiers du génie latin, nous n'avons qu'à le vouloir pour nous affirmer et nous distinguer.

Rien donc ne peut nous abaisser que l'excès de notre humilité. Sachons que personne ici ne nous est supérieur. Relevons la tête, ayons conscience de notre valeur. Opposons s'il le faut la hauteur à la morgue.

Soyons fiers, nous serons forts!

LE SPORT VERSUS L'ESPRIT

N'est-il pas vrai que les bicyclistes abusent un peu de la liberté qu'ils ont de se suicider et d'assassiner les autres? Le temps est peut-être arrivé de faire des lois de la bicyclette comme on en fit pour le duel et de réglementer le nouvel art de tuer.

Que ne va-t-on à la guerre si l'on est fatigué de l'existence, ou si l'on est tourmenté par l'instinct féroce du meurtre?

Je propose qu'on enrôle tous les vélomanes et qu'on les envoie à Cuba, pour rendre la circulation des rues aux citoyens animés d'intentions honnêtes. Il y a beau temps que ceux-ci n'ont pas eu leur tour et vraiment la majorité pacifique des piétons a droit à une petite vacance qui favoriserait la guérison des névroses contractées dans la traversée périlleuse de nos chaussées.

Il serait ridicule d'entretenir un espoir trop optimiste et d'attendre qu'ils soient tous morts pour faire notre cure. Les cyclomanes ressemblent à cette espèce d'insectes malfaisants qui sont trois fois aïeul en douze heures. Pour un qui se massacre il en naît dix; et les chances de suivre des gens fidèles au moyen de locomotion naturelle, deviennent de plus en plus rares.

De fait, on ne peut aller une fois en ville sans être le témoin d'accidents plus ou moins graves: frictions spontanées, rencontres impromptues dans lesquelles les deux parties contractantes, bourreau et victime sont également maltraitées. C'est une mince consolation. Vraiment, ceux qui marchent debout devraient avoir quelque répit!

Si c'est trop loin, Cuba, qu'on prenne d'autres mesures pour assurer le salut public.

Pourquoi ne pas céder un espace de terrain aux perturbateurs assis, hors de la ville, loin de nous.

On pourrait alors aller regarder — de ce côté-ci de la clôture — cette sorte de centaures civilisés se livrer librement à son besoin de destruction et s'entr'écraser à loisir.

Vous augurerez mal de mes dispositions à l'égard des coureurs immobiles par ce qui précède; je ne vous ai pourtant encore rien dit de la peste qu'ils sont dans l'ordre moral.

Ils sont là bien autrement et plus gravement perturbateurs, en ce qu'ils sont constamment partis. Les absents ont toujours tort; c'est surtout vrai des pères de familles, des écoliers et des jeunes filles. Pour ces deux dernières catégories, le tort se double par le fait qu'ils sont partis... ensemble.

Quand des parents complaisants offrent une paire de roues à leur ingénue, c'est comme si, de leurs propres mains, ils lui accrochaient des ailes pour s'envoler loin d'eux. Cela équivaut à signer volontairement l'abdication de son autorité.

Quand on possède une bicyclette, n'est-ce pas, ce n'est pas uniquement pour faire des ronds devant la porte, sous le vigilant regard maternel.

Ces roues sont d'affamées mangeuses d'espace, gourmandes des longs chemins unis, folles du vertige de la vitesse. Ces véloces montures ne bougent pas qu'elles ne s'emballent; il leur faut les grandes routes libres et leur premier bond les met déjà hors de vue.

Si ce n'est encourager et consommer l'émancipation de ses enfants que de leur faire un pareil cadeau, je voudrais bien que l'on m'indiquât une plus libérale façon de leur donner la clef des champs.

J'ai hâte de voir aussi quel télescope on inventera pour l'usage des mamans obèses, mais inquiètes de ce

qui peut advenir de leurs filles sur les grandes routes. J'en connais beaucoup d'attachées aux anciens préjugés qui, en attendant cette merveilleuse longue-vue, ne se résigneront pas à l'empire du sport révolutionnaire.

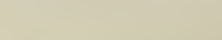
L'une de ces intransigeantes le jugeait l'autre jour d'un mot cruel en parlant des habitudes d'une voisine: — " Ça sort à des heures impossibles, ça rentre on ne sait quand, ça va, on ne sait où... des mœurs déplorables, des mœurs de bicyclistes quoi! "

Ce que je crains moi, c'est que le règne de la pédale et du guidon ne nous fasse une génération de filles athlètes en bottes carrées, en jupon court et aux mains déformées.

Que deviendront les arts gracieux entre ces mains alourdies? Que deviendront- le piano, le pinceau et l'aiguille! Que fera-t-on des livres et qu'adviendra--til de la science déjà si délaissée, si ignorée de la conversation!

Pauvre " conversation ", toi à qui on dédia des livres au plus beau temps du règne de l'esprit; toi qui fus le charme et l'ami de la beauté; prestige et talisman, à quel degré d'oubli n'es-tu pas tombée!

Et quel pire sort t'attend encore avec le démembrement des familles dont le culte du sport nous menace! Te restera-t-il quelques partisans? Subsistera-t-il quelques maisons où les amateurs du beau langage, les délicats de l'esprit te retrouveront honorée. Oui, sans doute et ces familles au sein desquelles l'art de la causerie intelligente aura été cultivé seront des oasis, derniers refuges des gens qui pensent au milieu du mécanisme universel.



LA CONVERSATION

Au milieu d'un monde insignifiant, occupé de cancans et de niaiseries, l'homme ou la femme dont l'esprit a été formé par des entretiens instructifs sur des sujets plus élevés que les ridicules du prochain ou les potins de salons, dominent aisément. Cette éducation intime par la simple conversation de famille est le secret d'un grand nombre de ces fortunes singulières dans notre monde politique ou social.

Les parents l'oublient trop souvent : Ce qui se dit à la table paternelle et autour de la lampe dans les veillées en commun, voilà la semence qui, plus que les leçons de l'école, germe dans l'esprit des enfants et porte des fruits.

Pourquoi les fils et les filles d'hommes intelligents et eux-mêmes sujets brillants à l'école, oublient-ils tout ce qu'ils ont appris et sont-ils souvent empêchés de faire leur chemin dans le monde aussi bien que d'autres?

C'est que l'atmosphère de la famille en est une d'abrutissement pour eux; c'est qu'en dehors des études théoriques de la classe, rien d'intellectuel ne tient leurs facultés en éveil.

Il y a des hommes instruits, occupés tout le jour de questions intéressantes et qui semblent accrocher leur esprit en entrant chez eux au même clou que leur chapeau, pour le reprendre en sortant. Ils subissent autour d'eux des discours puérils, vulgaires et médisants: ils en souffrent peut-être en silence sans songer un instant que c'est à eux de changer le ton de la conversation et de la diriger d'une façon plus raisonnable.

Le tact délicat de la mère de famille doit s'exercer à élever ces entretiens familiers au-dessus de la médisance ou même de l'inutilité. Quand son infériorité la rend indigne ou incapable de ce rôle, je ne comprends pas les maris qui laissent rétrécir les idées de leurs enfants à la mesure de son petit cerveau. Il serait si aisé de les faire causer de leurs études; de former leur jugement en provoquant des opinions sur les questions du jour; de cacher dans l'énonciation d'un fait ou le récit d'un événement, un principe de probité, un conseil salutaire. Le mot " élever ses enfants " n'a pas d'autres sens que celui-là.

Si l'on pouvait mettre ses griefs, ses ressentiments contre le prochain ou ses petites querelles de côté dans la vie commune on verrait combien l'on y gagne.

On ne saurait trop le répéter: le ton de la conversation de famille est le principal facteur dans la formation du caractère.

J'imagine que l'élégant et profond auteur des " avis spirituels aux femmes du monde " est de vos connaissances. Vous avez peut-être lu le chapitre où il enseigne " ce que doit être la conversation."

Vous savez alors avec quel sens élevé il traite des rapports mondains et avec quelle largeur de vues il sait allier toutes les grâces à l'esprit religieux dans ce qu'il appelle, non pas les plaisirs, mais les devoirs d'une femme du monde.

Voici donc le petit conseil qu'il donne à propos des entretiens féminins: " Donnez la préférence aux conversations sérieuses... Relevez-les sans pédanterie si on les laisse promptement tomber. Il est assez ordinaire aux jeunes femmes de trouver " triste " une conversation sérieuse; c'est que les esprits frivoles confondent la raison avec la mauvaise humeur, ou s'ennuient d'être forcés de penser."

Si la jeune fille était plus sérieuse, si elle mettait dans sa vie une préoccupation, un but, n'importe les-

quels, si elle se donnait une mission qui rendit à son intelligence un peu d'activité, la frivolité n'imprimerait pas à sa personne comme à son esprit un cachet de banalité.

Dans d'autres pays les femmes ont au moins, un prétexte pour mener une vie futile. Tant d'objets intéressants, un si grand nombre d'occasions sollicitent leur curiosité et les entraînent dans des habitudes de joyeuse dissipation.

Mais en ce coin de terre, étranger aux brillantes séductions des grandes villes et ou les distractions sont rares, la frivolité n'est qu'un violent effort pour s'étourdir, un petit tourbillon factice qui dissimule mal le profond ennui, le vide d'une existence inutile.

Le Canada est peut-être un des rares pays où les femmes d'une certaine classe soient si absolument inactives et adoptent volontairement un mode d'existence si complètement nul.

Au sortir du couvent elles commencent à traîner leurs journées paresseuses et à s'évertuer à tuer le temps; elles vont ainsi s'ennuyant de plus en plus et attrapant, dans la tristesse de cette végétation, une sorte de jaunisse morale, un pessimisme qui les fait se trouver à charge à elles-mêmes.

Or, qu'arrive-t-il? C'est que leur conversation se ressent de la stérilité de leur esprit.

Dans combien de salons " cause-t-on " aujourd'hui? Je dis " causer " et non pas papoter, potiner ou, pis encore, user de ces propos équivoques — grossiers substituts de l'esprit qu'on n'a pas — pour susciter le rire et la gaieté.

Toutes les soirées mondaines — à peu d'exceptions près — se ressemblent d'une façon désolante. On n'en comble le vide moral qu'avec du bruit, du mouvement, de la danse, du piano, les cartes.

Et s'il vient un moment ou vous vous lassez du bruit et du mouvement, que reste-t-il à ces réunions sociales?

Une banalité écœurante, un lourd ennui.

Quelques idées circulant dans cette atmosphère épaisse, une discussion, seraient comme un souffle vivifiant qui ranimerait les esprits paralysés.

Bien sûr, que parmi tous les figurants d'une fête mondaine il ne manque pas de gens ayant de l'esprit, mais voilà, les salons sont justement l'endroit où ils ne s'en servent pas. Il faut se conformer au ton général d'insiguifiance et de médiocrité.

Il ne tient qu'à la femme pourtant de changer tout cela et de remettre en honneur le commerce de galanterie honnête et spirituelle de la société d'autrefois.

Mais comment voulez-vous, vraiment, que les adorateurs, nés du beau sexe ne perdent malgré eux l'intérêt et la vénération craintive qu'inspire toute énigme devant la poupée mondaine sans une idée dans la tête. sans un secret dans son cœur. Rien d'idéal, rien de mystérieux chez elle ne provoque la curiosité et n'impose le respect.

C'est cette curiosité sympathique c'est ce respect plein d'égards cependant, qui font tout le charme des relations sociales et les empêchent de devenir les fonctions insipides, la corvée qu'elles sont de nos jours le plus souvent.

CULTURE INTELLECTUELLE

♣ ♣ ♣ ♣

Me voilà encore tentée de citer un évêque, et un évêque aimable aussi celui-là puisqu'il s'est occupé des femmes.

Mgr Dupanloup, après avoir écrit quelque conseils aux hommes du monde sur l'éducation n'a pas cru déroger à la dignité de son état en complétant ces précieuses instructions par quelques conseils aux femmes du monde " sur le travail intellectuel qui leur convient."

Les esprits éclairés, sans verser dans les excès de quelques socialistes féminines, commencent à s'apercevoir — et cela du côté des hommes — que la société a tout à gagner à instruire la femme.

La vieillle recette pour faire une femme parfaite tombe en désuétude: ravauder les bas, faire les confitures, surveiller le pot-au-feu (on a remarqué que les philosophes austères sont souvent gourmands et n'aiment pas les bourrelets à leurs chaussettes) obéir passivement à son mari, frotter, tracasser dans la maison tout le jour.

Le modèle du bon Dieu dont on a la définition dans la " femme forte " de l'Evangile se remet à prévaloir. C'est que, voyez-vous, la Providence a eu cette singulière idée de faire élever les fils par les mères. Il est vrai qu'on a tâché d'obvier à cela en mettant de bonne heure les garçons sous les soins de professeurs étrangers. Le système, tout ingénieux qu'il est, a ses lacunes; et il faut toujours compter avec ce petit accident providentiel qui donne des mères aux hommes.

Des gens d'esprit comme Fénelon, autrefois, comme le célèbre évêque d'Orléans et Mgr d'Hulst de nos jours, en ont courageusement pris leur parti. Ils ont du se dire avec leur gros bon sens: " Puisqu'elles y sont, qu'elles demeurent, et que leur influence s'impose à notre fortitude même; du moment qu'elles n'acceptent pas toutes ce beau rôle, cette mission admirable d'être les servantes de la moitié supérieure de l'humanité; puisque ces rebelles cherchent, ou dans les plaisirs futiles ou jusques dans les livres la satisfaction d'une intelligence que le Créateur a oublié de ne pas leur donner, eh bien, arrangeons-nous pour ne pas trop en souffrir."

Ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen que de permettre aux femmes de leur ressembler un peu. Oh! un tout petit peu. Ils leur assignèrent des limites — ce n'est pas moi qui les en blâmerai.

Ils la voulurent instruite; pas savante. C'était sage, car cela suffit à moraliser sans rendre pédante ou infidèle aux devoirs essentiels de la mère et de l'épouse.

A la vérité le remède ne fut pas généralement approuvé. Beaucoup soutinrent que ces concessions aggraveraient les abus. Certaines fortes têtes refusaient de transiger et déclaraient qu'on devrait enfermer plutôt les femmes qui s'obstineraient à " sortir de leur sphère."

Parmi ces Samsons, malheureusement, il y en avait beaucoup dons les cheveux n'étaient pas assez repoussés pour les mettre en état de prêter main forte à cette mesure de rigueur.

De sorte qu'il y eut toujours du ' pour " et du " contre ".

Mais il est rassurant pour celles qui aiment à concilier leur devoir avec les aspirations de l'esprit, d'avoir de leur côté des personnages tels que ceux cités plus haut. Cela console d'en avoir bien d'autres contre soi, même Joseph de Maistre qui fut puni de son aigreur à l'endroit des " intellectuelles " par une fille supérieure.

Je conseille aux jeunes filles, aux mères qui veulent s'élever à la hauteur de leur mission d'éducatrices, de lire les "Conseils", de Mgr Dupanloup, aux femmes chrétiennes, ainsi que ses "femmes studieuses et les femmes savantes".

Après avoir établi qu' "il y a pour toutes les femmes des devoirs sacrés, qu'avant tout elles doivent remplir", (ce dont toutes les femmes sensées demeurent d'accord),

"Mais tous ces devoirs, une fois remplis, et la charité envers Dieu et envers le prochain satisfaite, il reste à se faire à soi-même la charité de travailler un peu pour soi, de cultiver son esprit, d'élever son âme par des habitudes de travail intellectuel sagement mesuré et bien ordonné"... Ces habitudes de travail intellectuel et d'occupations sérieuses, loin de nuire à l'accomplissement de ces premiers et essentiels devoirs de la femme chrétienne dans le monde, l'aideraient puissamment à les remplir dans toute leur étendue".

"...La piété elle-même, la piété toute seule, ne suffirait pas à de tels devoirs. Ou plutôt la piété elle-même, sans ce solide fond et ces fortes habitudes, ne pourrait être qu'une piété, comme on en voit trop, amoindrie et superficielle, faible ou fausse, incapable, par conséquent, de donner la vigueur et l'énergie nécessaires."

Le bon évêque cite à ce propos Mme Swetchine, l'amie de Lacordaire qui disait un jour: "je dois avouer que la piété seule ne me suffit pas, s'il ne s'y joint le rayon lumineux d'intelligence. Alors seulement, je me sens dans mon état vrai et en possession de ma vie."

Ne craignons donc pas, après cela, de perdre notre temps en consacrant chaque jour une heure ou deux à des lectures instructives. Nous avons le devoir de nous faire des loisirs pour ce soin. Quelques moments pris sur le sommeil, sur l'heure consacrée à se friser, sur les soirées employées aux "ouvrages de fantaisie" fourniront aisément ses loisirs.

FAUT-IL LIRE

Je répondrais, à qui me ferait pareille question, par cette autre: Faut-il manger?

Notre père Descartes, comme l'appelait Mme de Sévigné, a donné de l'âme cette définition: "Une substance qui *pense*." Or, avec quoi voulez-vous qu'on nourrisse une pareille organisation, si ce n'est avec des *pensées?* Cet aliment ne se trouve pas plus dans notre propre fonds que celui de notre corps n'est compris dans la matière qui le compose.

Si l'on ne nous avait jamais dit ce que c'est que Dieu, que le monde et nous-même, le saurions-nous? Demandez plutôt au sauvage inculte de l'Afrique. Ce barbare qui mange son semblable, quoiqu'il ait une âme, ressemble plus à une bête qu'à l'homme. Pourquoi? parce qu'il ne pense pas. L'étincelle divine qu'il a reçue avec la vie, son intelligence est éteinte.

Entre cette brute humaine et les saints ou les philosophes, qui ne vivent pour ainsi dire que de la vie de l'esprit, il y a plusieurs degrés. Auquel de ces degrés correspond notre condition? Cela dépend de la mesure dans laquelle nous exerçons notre intelligence. Les notions élémentaires, apprises au catéchisme et à la classe, si notre esprit ne s'applique pas à les cultiver par la réflexion, resteront en nous comme des tiges étiolées et stériles.

Réfléchir, voilà la fonction naturelle de cette intelligence que le Bon Dieu nous donne pour qu'on s'en serve.

Sait-on bien ce que c'est que réfléchir?

Ce n'est pas s'arrêter à une sensation comme celle causée par une contrariété, ou même à une idée présentée par l'imagination, comme le plan d'un chapeau nouveau. Si quelqu'un vous a offensée ou froissée et que tout en travaillant vous restiez pendant des heures sous l'impression d'une sorte de colère, laissant ballotter votre esprit par d'obscurs mouvements de rancune, de vagues instincts de vengeance, ce n'est pas penser, cela. Si encore vous vous immobilisez dans une idée fixe, dans la contemplation intérieure d'un objet imaginaire, ce n'est pas davantage penser: c'est ruminer.

La réflexion est une opération plus compliquée. La raison et la conscience y concourent. Il en découle une morale, une règle pour nos actions et notre manière de vivre. Vous reconnaîtrez une personne qui réfléchit en celle qui élève ses enfants d'après certains principes fixes, ou en toute autre qui — dans quelque condition qu'elle soit — n'agit que par des motifs raisonnés. Celle-là a un but dans la vie, elle sait ce qu'elle veut et où elle va.

Les autres ne font que subir l'existence, plus ou moins courageusement, selon leur tempérament; elles se lèvent pour commencer la corvée quotidienne, sans résumer le travail du jour dans un acte de la volonté, mais résignée à accomplir machinalement une certaine somme de besogne matérielle.. Leur prière du matin n'est pas une véritable élévation de l'âme vers Dieu; ce n'est pas une bonne résolution accompagnée d'une demande de secours, mais une posture du corps et un mouvement des lèvres; fait insignifiant, sans nul rapport avec ceux qui vont suivre.

De ces deux catégories d'individus, on n'hésitera pas à préférer la première. Notre modèle sera la créature usant du flambeau que la Providence lui a donné pour éclairer sa route, plutôt que celle qui néglige d'allumer

sa lampe avant de se mettre en marche. Mais le guide de notre raison, nous l'avons dit, ne se trouve pas toujours en nous. L'inspiration nous vient souvent sous forme de bons conseils.

Le consolateur, le conseiller toujours prêt, le plus aimable des compagnons dans les moments d'anxiété ou de tristesse, c'est un beau et bon livre. Voilà l'ami parfait dont les bienfaits demeurent, après qu'il est parti.

C'est le miracle de la bonté de Dieu que toutes les beautés de l'univers, le charme de pays inconnus, la jouissance d'arts que nous ignorons nous soient rendus sensibles par de simples signes marqués sur une page blanche. Les conceptions des plus hauts génies deviennent, au moyen du livre, les hôtes de nos humbles cerveaux, les pensées des saints se répandent, pénètrent tout doucement dans les âmes et les trésors de l'esprit humain deviennent accessibles aux déshérités.

Il faut lire. Nous serions insensés si nous nous détournions du spectacle qui nous est offert; nous serions blâmables de refuser les secours qui nous viennent par l'intermédiaire de ces précieux amis: les livres.

Ne regrettons pas les quelques sous consacrés à les acquérir. Ce sont des messagers de joie. Après vous avoir charmée ou consolée, ils vont ailleurs accomplir leur bonne mission. Partout où se déploient leurs ailes blanches, il s'en échappe du bonheur.

Tant qu'un livre subsiste, il garde son âme, sa vertu magique. Lors même qu'il est flétri, ruiné à moitié sous l'usure des doigts qui l'ont feuilleté, quelque rêve, un peu d'idéal gît encore dans ses lambeaux, prêt à surgir pour illuminer une âme. N'y eût-il qu'une phrase intacte sur le dernier débris, cette pensée, vivante jusqu'à la mutilation finale, peut encore semer dans une existence, la graine utile, mère de moissons abondantes.

Le plus beau cadeau qu'on puisse faire à quelqu'un

qu'on aime, c'est un beau livre. Entourons ceux qui nous sont chers de ces joyeux, de ces fortifiants compagnons. Une maison sans livres, c'est comme un jardin sans fleurs, un sanctuaire sans lampe; c'est un désert ou une prison d'aspect rébarbatif; quelque chose enfin de désobligeant qui glace et qui repousse.

Il faut lire.

LA VIE DES CHAMPS

J'AIME cette parole d'un saint, qui fut en même temps un homme d'esprit — ce qui ne gâte rien : "Il faut demeurer en la barque en laquelle on est."

Il y a au delà de deux cents ans que l'aimable évêque de Genève, François de Sales, écrivait cela. Il est donc à présumer qu'on voyait déjà de son temps, des gens cherchant le bonheur dans l'impossible et en dehors de la sphère où Dieu a voulu qu'ils le trouvassent.

Ce travers est commun de nos jours. Souvent la tranquillité, le contentement, l'aisance sont là tout près de nous et nous faisons de grands frais pour courir les chercher au loin.

Quand on voit des milliers de nos frères vivant sous un ciel étranger, on se demande avec tristesse si notre pays n'était pas assez grand pour les contenir, ou si les lois en étaient trop dures ou le climat trop inhospitalier.

Dans aucune de ces alternatives on ne trouve la raison déterminante de l'exil de nos compatriotes. C'est pour d'autres motifs qu'ils vont porter le trésor de leur activité, le formidable effort de leur nombre et les ressources du génie national chez une nation étrangère que ce concours enrichit, comme, sous Louis XIV, les Français huguenots le firent en faveur de l'Angleterre et d'autres pays ennemis.

Pourquoi ce besoin contagieux de s'expatrier?

D'où vient cette insouciance qui fait qu'on passe d'un cœur léger de la situation de maître chez soi à

l'état de serviteur de l'étranger, qu'on change l'air libre du champ natal pour l'emprisonnement du *tenement* des villes manufacturières des *States?*

Est-ce pour trouver loin de la patrie, plus de loisirs, plus de jouissances, plus de fortune et moins de travail?

Non; pas plus que le Canada, la grande République n'est un pays de Cocagne pour les paresseux. La lutte pour la vie, au contraire, est plus rude, plus féroce j'oserais dire, de l'autre côté de la frontière que partout ailleurs.

Encore une fois, quelle est donc la raison qui fait préférer l'esclavage de l'usine américaine à la fière existence du citoyen canadien?

C'est qu'on s'obstine à ne pas vouloir rester dans la barque en laquelle le Bon Dieu nous a mis.

Dans notre beau et riche pays la Providence a manifestement voulu qu'on exploitât les ressources du sol. La fertilité de nos vallées, l'abondance de nos inépuisables forêts fatigueraient les bras de bien d'autres nations.

Si le Canadien obéissait au commandement de Dieu qui le destine à la plus noble, à la plus libre de toutes les professions, l'agriculture, il n'y aurait pas de race plus heureuse et plus prospère que la nôtre. L'habitant dans nos campagnes, plus indépendant qu'un roi, mangerait un pain qu'il ne doit qu'à lui-même; son pied ne foulerait, son œil n'embrasserait qu'un domaine dont il est le maître et le toit sous lequel il vieillit, après avoir abrité ses ancêtres, conserverait encore son souvenir à la génération de ses enfants.

Les douces mœurs d'autrefois refleuriraient et notre race reviendrait à son antique vaillance. Au lieu d'être de mauvais yankees ou des Anglais inférieurs, nous serions de vrais Canadiens, fiers de notre origine et loyaux au drapeau libéral qui nous abrite.

Disons donc à nos filles que rien n'est plus noble que d'être une bonne fermière.

Prenons garde qu'elles ne dédaignent cette belle existence à laquelle peut-être la Providence leur fait la faveur de les appeler et dont plus d'une citadine leur envie la douce liberté, le calme et l'indépendance.

Pour moi rien n'est au-dessus du cultivateur. Je salue avec respect sur le seuil de leurs demeures ces braves familles qui vivent au sein de la belle et honnête nature, dans la pure atmosphère des champs, plus près de Dieu que nous. Pour un de leur jour serein et laborieux je donnerais un mois de nos vaines agitations.

Enseignons aussi à nos fils, s'ils sont nés au milieu des champs, qu'un brevet de médecin, d'avocat ou de notaire ne les élève pas. Qu'ils soient fiers de recueillir la succession paternelle et qu'ils n'avilissent pas, en la méprisant, une profession qui n'a pas de supérieure.

Instruisons-nous, si nous voulons et sachons, en la relevant, faire de l'agriculture, l'aristocratie de notre peuple.

C'est d'elle, aussi bien, que nous vient ce que nous avons de meilleur. C'est des réserves de nos campagnes, c'est du sein de leurs familles patriarcales que surgissent constamment les hommes qui font l'honneur de notre pays.

Si l'on a le bonheur d'y appartenir, restons-y attachés. Ne changeons pas de barque.

Prions plutôt que les malheureux galériens des *grands centres* songent à quitter leur bord pour devenir de joyeux nautoniers voguant entre les rives fleuries d'un ruisseau campagnard.

AUTREFOIS

Au autrefois! C'est le mot, c'est le soupir, c'est l'arrêt des bonnes gens au chef branlant et dépouillé de cheveux comme de toute " illusion " (c'est ainsi que s'appelle la jeunesse quand on l'a perdue).

A les entendre rien n'est bon que ce qui n'est plus.

— Jadis, nous ressassent-ils, ce n'était pas comme aujourd'hui...

— C'est pas dommage! risquera là-dessus quelqu'insolent toupet qui, s'il est issu du crâne dénudé, ira se coucher pour avoir fait cette remarque irrévérencieuse.

— Jadis, reprendra le philosophe au front sans limites, on savait s'amuser. Les plus sages conservaient une fraîcheur de sensation, une certaine candeur qui vous ferait sourire vous autres les belles perruques d'aujourd'hui!

Tenez, pour ne parler que des fêtes de Noël et du Jour de l'An — puisque justement nous y sommes — quelle fièvre, quel enthousiasme on apportait à leurs préparatifs!

Cela commençait un mois à l'avance. Tout le long de l'Avent, qu'on avait encore l'ingénuité de considérer comme un temps de pénitence, on était tourmenté et réjoui tout à la fois, par la vue des précieuses réserves accumulées pour le carnaval. Ah! la franche gaieté qui s'allumait dans la veillée de Noël!

La messe de Minuit avec son carillon, ses chants poétiques et son touchant mystère était la brillante ouverture de la saison des Fêtes. Emporté par l'émotion

générale, il n'y en avait pas un qui n'y allât de ses plus belles notes dans l'unisson du " Ça bergers ".

Et le Réveillon!... Les savoureuses victuailles en étaient toutes pimentées comme d'un arrière-goût de fruit défendu. Il circulait autour de la table avec le café fumant et les vins généreux, une belle humeur fringante, le montant d'une joie émancipée.

Mais, mes enfants! c'était le Jour de l'An qu'il fallait voir nos pères, et nous aussi, parbleu, suivant gaillardement leurs pas.

La grande affaire, après les matinales effusions de famille, c'était la visite aux dames.

Les plus graves barbons donnaient à leur paletot un suprême coup de brosse qui renchérissait sur les précautions de la ménagère, lissaient d'une main soigneuse leur bonnet de fourrure et relevaient avec préméditation les bouts de leur moustache. Car, les prétextes d'embrasser les cousines les plus jolies et les plus éloignées se multipliaient en ce jour d'immunités providentielles. Pour lors, le père de famille, flanqué de ses fils, partait en tournée chez les amies.

Nulle tempête ne les arrêtait. Le ciel pouvait verser ses avalanches sur les épaules des galants pèlerins, ils n'en arrivaient que plus joyeux dans les salons où les atendaient un grand feu, un sympathique accueil et le plateau garni des petites coupes de fin cristal taillé où scintillent l'opale, le rubis, l'ambre et le grenat des " cordiaux ", créés à leur intention par l'art de l'hôtesse.

Sur le plateau, la croquignole poudrée, enlaçant ses anneaux d'or accompagnait toujours les verres mignons dans lesquels on buvait à " la santé ", au " mariage ", à la " longue vie " de ces dames, quelques gout-

tes d'un nectar onctueux qui n'avançait guère les affaires, mais qu'importe!

Vos grand'mères, de bonne heure, revêtaient leurs atours.

Toute la journée, les piétinements des visiteurs, secouant la neige de leurs chaussures dans le tambour sonore, les souhaits, les hommages sans cesse renouvelés étaient à leurs oreilles comme le concert prolongé d'une fête de l'amitié. Ces civilités à nos dames, c'étaient la gracieuse redevance de féaux sujets aux reines de la société. C'était une fonction de sociabilité qui, malgré sa frivolité apparente, avait sa poésie et, surtout, son importance morale.

Dame! les cousines n'étaient pas toutes éloignées, ni toujours jolies; mais, c'est égal! La belle humeur ambiante inspirait des indulgences plénières.

D'ailleurs, en cette circonstance solennelle, on avait des vues plus hautes. On agissait en vertu d'un principe: l'acquittement des devoirs de l'homme envers le Beau Sexe. A nos yeux attendris, les exceptions désavantageuses rendaient la règle plus chère.

Ah, le bon temps où la société était, comme elle doit l'être, la réunion des deux éléments qui la constituent. Oui, le beau temps, où les femmes savaient retenir des compagnons qui ne songeaient point à les déserter!...

C'est ainsi que j'entendis un jour l'une des têtes les plus sévèrement épilées par les ans, terminer par ce soupir la narration de ses regrets.

Une jolie blonde parmi la compagnie qui l'avait écoutée, se récria:

— Par exemple! quelle bizarre conclusion. Ce seraient donc nous, les seules responsables du divorce qui sévit depuis quelques années dans notre société? "

" Il y aurait ample matière à discuter là-dessus, messieurs!...

" Avec toute l'humilité du monde, pour ma part, je ne saurais admettre que nos amis les hommes se soient tellement élevés, ou que nous ayons tellement baissé, que la raison de la rupture soit toute entière dans cette disproportion."

" Cependant, si vous êtes de mon avis, nous ne ferons pas de procès. Ces sortes d'éclaircissements sont dangereux. Mais, pour vous prouver nos bonnes dispositions, nous vous tendons la branche d'olivier."

" On dit aux enfants que c'est le plus raisonnable qui fait le premier pas. Ce n'est pas que nous prétendions l'être bien plus que vous, mais, dites-moi, n'avons-nous pas souvent tenté des démarches conciliatrices en vous attirant chez nous, sous divers prétextes, en vous gâtant même au point de vous dispenser du sacrifice de votre cigare en faveur de notre compagnie? Mais ne parlons plus de cela."

" De quelque côté que soient les torts... nous les pardonnons."

" J'ai une idée. Ecoutez: Ce beau, ce poétique, ce chevaleresque passé qu'on nous vante, jouons-le, pour essayer, voulez-vous? "

" Ne se déguise-t-on pas encore avec les robes à paniers, la perruque poudrée, la culotte de satin pour danser le menuet et faire valoir des grâces que nos mœurs ne fournissent aucune occasion de déployer? "

" Faisons les galantes gens d'autrefois, rien que pour rire! "

" Ce sera vous qui commencerez. Vous ferez le personnage du gentilhomme de jadis."

" Le jour de l'An vous iriez dans les maisons amies," rendre vos devoirs à la dame de céans ", et lui exprimer dans un compliment délicatement tourné (il faudra piocher les vieilles formules) votre reconnaissance de

ses bons procédés: invitations, etc., durant le cours des douze mois passés."

" Vous vous informeriez de son jour et réclameriez la faveur d'y venir lui présenter quelquefois vos hommages ou lui demander une tasse de thé — que vous seriez sûrs de boire au milieu d'une très charmante compagnie."

" Vous apprendriez à papillonner dans un salon, allant librement de l'une à l'autre avec un mot gracieux pour toutes et sans crainte de troubler les tête-à-tête, ennemis de tout entrain dans une réunion mondaine."

" Enfin, de notre côté, nous tâcherions de tenir dignement notre rôle. Nous nous étudierions à mettre assez de verve dans la riposte pour que vous preniez intérêt à ce tournoi de galanterie."

" Ce serait charmant, je vous assure, et, il me semble que, chacun de notre côté, nous gagnerions quelque chose à ce jeu. Quand ce ne serait que de nous habituer aux façons de la jolie comédie.

" Pour nous, les femmes, le profit serait que ce que nous pouvons avoir d'esprit s'aiguiserait, se développerait à la faveur de cet exercice. Ce serait, encore, de nous donner le goût et le soin d'une culture nécessaire pour tenir tête à nos interlocuteurs."

" Au commencement, il serait entendu que nous fermerions les yeux sur les gaucheries des débutants. Tous, nous aurons besoin d'indulgence."

" Ah, jouons au passé. Ce serait si joli! "

....

Ainsi parlait la blonde beauté, avec l'approbation d'une nombreuse assistance féminine. L'histoire ne dit pas quel fut le sort de son rêve gracieux, ni si la froide tombée des petits cartons blancs, cessa d'ensevelir sous leur neige, le seuil de sa demeure.

♠ ♠ ♠ ♠ ♠ ♠

LA PIPE

Ça n'a pas l'air de grand'chose comme cela sur le papier, mais c'est tout un monde de calamités que la pipe. Elle a son complice qui est le journal.

Dans quelques ménages à la vérité ce dernier est un fléau.

Au bout d'une heure de tête-à-tête conjugal dont le silence n'est troublé que par le bruissement sec des grands feuillets qu'on déploie et celui plus doux des longs soupirs d'une ostensible résignation, une voix plaintive s'élèvera:

— Tu es amusant, toi!... c'est bien la peine d'avoir tant d'impatience de vous voir rentrer, de consulter vingt fois la pendule... (nouveau soupir).

Le mari absorbé, embourbé, enfoncé dans la colonne des dépêches télégraphiques, sent vaguement qu'on frappe à la porte de son cœur. Son esprit, hypnotisé par les caractères d'imprimerie, s'agite, fait de pénibles efforts pour s'arracher à leur attraction et aller voir ce qu'on lui veut. Il ne réussit qu'à demi à se reprendre pour répondre d'une voix distraite et lente, une voix de somnambule: — Oui, ma mignonne... je... (inspectant sommairement les colonnes du haut en bas) je ne fais que parcourir... Il retombe, magnétisé par les fastidieux détails d'une enquête judiciaire.

Un formidable soupir fait la réplique à cette divagation, et, après un assez long silence, sur un ton dolent:

— Si au moins tu me lisais les nouvelles!

— Hein?... fait l'halluciné, un "hein!" qui vient de l'autre monde, suivi d'une interminable pause, puis

se réveillant brusquement avec le point final : — Mon Dieu, tout ça ne peut pas t'intéresser. D'ailleurs il n'y a rien. C'est extraordinaire comme il n'y a rien ce soir dans les journaux! Voilà, dit-il enfin, pliant la dernière gazette avec une vivacité enjouée qui est la contenance d'un coupable entamant la réconciliation.

Telles sont les scènes que le journal provoque souvent dans les familles.

Cependant, malgré ces perturbations — qui ne m'alarment pas trop, parce que les gens qui se querellent ainsi ont en général le bonheur assez robuste pour résister à l'assaut quotidien des imprimés — il arrive que dans plus d'un ménage il est un bienfait, et procure quelques instants de repos à l'épouse éprouvée.

A cause de cela je l'acquitte de ses torts et ne l'associerai décidément pas aux autres ennemis de la femme et du bien public.

Parlons d'abord de la pipe, la souveraine, l'impudente, la tyrannique pipe. Je ne la distingue pas d'ailleurs du cigare et de la cigarette, qui sont ses déguisements, les formes insinuantes qu'elle prend pour mieux s'imposer et se faufiler partout. On connaît le cynique " Vous permettez? " qui accompagne le flamboiement du phosphore, et met le fumeur tout à fait à son aise pour vous suffoquer à petite fumée.

Avec la pipe primitive et grossière, la descendante en ligne directe du calumet des aborigènes, ce serait peut-être un peu embarrassant ; mais la mignonne papillote renfermant une pincée d'un tabac couleur d'or est bien calculée pour ne pas effaroucher les migraines féminines.

Cette abominable papillote si bien passée dans nos mœurs, empoisonne pourtant toutes les joies du sexe dont elle ne souille pas les lèvres. J'en appelle à ce sexe malheureux, victime d'une éternelle et injuste fumigation.

Voyons, madame, je m'adresse à vous, qui, comme

presque toutes les Canadiennes, gâtez beaucoup votre mari et me trouvez peut-être intolérante. Ne vous est-il jamais arrivé de projeter un voyage en tête-à-tête, une espèce de réédition du "voyage de noce," mais plus doux, plus agréablement anticipé parce que l'idée du départ n'est pas dominée et comme noyée par la préoccupation du *Oui* solennellement irrévocable qu'il faut prononcer le matin du mariage, juste avant de l'entreprendre.

Vous partez par un beau jour d'été, et dans la voiture qui vous emporte vers la gare, dès le début de ce seul-à-seul délicieux, vous avez une envie folle de sauter au cou de votre excellent mari (les Canadiens sont presque tous d'excellents maris).

— N'est-ce pas que nous sommes de pauvres amoureux persécutés qui s'enfuient... Tu m'enlèves!...

— Oh! ce n'est pas convenable!...

— Et nous allons cacher notre lune de miel en un pays enchanteur, loin du monde... Moi j'aime mieux ça que l'autre lune de miel, — toi?

Lui sourit de vous voir si heureuse, et vous demande encore, comme M. Perrichon:

— Voyons, es-tu contente?

Puis quand la question des colis, des billets de chemin de fer, etc., est réglée; que, confortablement et définitivement installés, l'esprit libre de toute préoccupation, vous n'avez plus qu'à jouir du plaisir de voyager, c'est au tour de votre mari de s'attendrir un brin; alors vous pressant discrètement la main il murmure tout bas:

"Vivre ensemble d'abord c'est le bien nécessaire."

Bref, vous êtes un peu fous... et très heureux, jusqu'à ce qu'une figure connue de citadin, tout à coup surgisse à vos côtés.

— Tiens, vous voilà! Où vous dirigez-vous?

— Nous allons à Niagara.

— Ah! quelle coïncidence; moi aussi... C'est la première fois, madame?... Vraiment! Eh bien, vous allez voir!... quel endroit divin! Vous aimez voyager, madame?

— Cela dépend, monsieur...

— Moi je trouve cela adorable dans la belle saison.

A ce moment votre interlocuteur met trois doigts dans une des poches de son gilet et adresse à votre compagnon ces paroles fatidiques:

— Dis donc, tu fumes, toi?

Crac! flambée la poétique odyssée! Adieu les heures d'abandon et d'exquise intimité que vous vous étiez promises.

Tout cela s'envole dans la fumée d'un cigare.

Veut-on encore, après une journée de chaleur accablante, aller prendre le frais aux accents d'un orchestre dans un jardin public, l'atmosphère pure qu'on y respire d'abord avec délices ne tarde pas à s'imprégner de l'obsédante odeur du tabac; l'on est bientôt enveloppé d'un nimbe opaque au milieu duquel on peste violemment et inutilement.

Et celles qui ont assisté à ces émouvantes joutes de sport réunissant sur le vaste champ quinze ou vingt mille spectateurs entassés sur des gradins incommodes, peuvent en dire long sur l'usage tyrannique de la pipe. Au milieu d'une foule parquée, par une température rôtissante, le brouillard asphyxiant qu'elle dégage devient une aggravation insupportable.

Je ne comprends pas ces gracieux athlètes qui, trouvant bon de se faire applaudir par l'élite de la société féminine, ne savent pas lui ménager quelques sièges à l'écart des forcenés de la pipe.

La coutume s'affirme de plus en plus d'inviter les dames aux banquets officiels. Elles cadrent bien apparemment dans le décor de ces agapes patriotiques et solennelles. Il est admis que leur présence produit

d'aimables effets sur le talent oratoire des tribuns en stimulant, j'imagine, ce qui peut surnager d'innocente vanité au milieu de leurs vertus civiques et autres (car la vanité est le grand levier de tous les succès). Il n'y a pas d'exemple qu'elles aient nui autrement à la satisfaction de leur appétit.

Cependant, pourquoi faut-il une ombre, ou plutôt un nuage, à ce tableau imposant? L'hypothèse que les convives le suscitent sciemment dans le but de voiler certains excès à leurs spectatrices est inadmissible. Des hommes graves et raisonnables se rassemblant pour agiter des questions de la plus haute importance sont au-dessus de pareils soupçons; on ne pourrait donc, sans une inconcevable témérité, s'arrêter à croire que nos maîtres, nos supérieurs en intelligence, puissent abdiquer toute dignité en une circonstance aussi sérieuse.

Non, ils n'ont rien à céler. Seulement saura-t-on jamais dans quel but ils prennent à la gorge leurs inoffensives et platoniques invitées, et pour quelle raison ils les aveuglent, leur arrachent des larmes au moyen de cet intense et dérisoire encens que des centaines de bouches lancent vers elles.

La raison? il faut la chercher dans le despotisme de la pipe qui — ne vous en offusquez pas, mesdames — ne se connaît pas de rivales.

Pourquoi les salons sont-ils désertés par les gens sérieux, les hommes de poids dont le degré de culture morale et l'autorité relèveraient le niveau intellectuel de la société moderne? Pourquoi ceux qui s'y aventurent par accident ou par nécessité sont-ils si dépaysés et si maussades? Pourquoi les jeunes filles ne rencontrent-elles plus guère dans le monde que des apprentis de la vie, frais émoulus du collège ou non encore dégagés des langes d'une cléricature: danseurs convaincus, philosophes qui n'ont rien d'insondable, charmants néophytes, je ne le nie pas, mais qui ne sauraient suffire à des petites femmes de vingt ans.

A qui la faute? Ai-je besoin de vous le répéter? A la pipe toujours.

Mais n'y a-t-il pas là de quoi faire réfléchir ses acharnés partisans?

Quand un bon jour ces insociables, ces ours, rentreront pour un moment dans la bergerie avec des intentions d'enlèvement légitime — car grâce à Dieu, ces infortunés échappent encore en grand nombre à l'horreur du célibat — qu'y trouveront-ils?

Ces jeunes filles, que dans votre égoïste imprévoyance vous avez délaissées, messieurs les fanatiques de la tabagie, vous apparaîtront désespérément frivoles. Vous vous étonnerez de ne pas les trouver plus cultivées, plus rassises, plus propres en un mot à vous faire des épouses accomplies.

Vous avez laissé auprès d'elles, pour vous représenter, des jeunes gens sans expérience, privés eux-mêmes de la tutelle, des bons exemples de leurs aînés et vous avez cru que tous ces enfants livrés à eux-mêmes allaient acquérir dans l'agréable et futile commerce de la flirtation à outrance, un peu de philosophie, le sens pratique de la vie.

Vous étiez des naïfs, et la fumée de votre pipe avait obscurci votre jugement.

Non, tenez, " il n'y a plus de société possible avec le cigare; " croyez-en un célèbre académicien qui l'affirme.

Si vous le tenez pour acquis, il ne me reste plus qu'à faire le procès du *p'tit coup*.

LE P'TIT COUP

PARMI les pires ennemis de la femme et du bonheur domestique, le *p'tit coup* est un des plus redoutables.

Il n'est pas moins despotique que la pipe et a cela de particulier qu'il n'est pas, comme elle, compatible, dans une certaine mesure, avec la paix des familles.

C'est un trouble-fête, un fâcheux; c'est un mauvais génie, un démon déguisé; c'est un avilisseur d'intelligences.

J'en suis bien fâchée pour ses bons amis; mais voilà ce qu'il est.

Sans parler de son rôle brillant dans la confection des ivrognes dont quelques-uns, sans lui et les facilités qu'il offre à leur propension funeste, auraient peut-être heureusement manqué leur vocation, il fait encore sentir sa détestable influence dans mille circonstances de la vie.

Voici, par exemple, un honnête père de famille qui part en tournée le jour de l'an au matin, le cœur allègre dans ses meilleures habits, pour aller faire ses souhaits aux parents.

Durant la série des visites intimes, c'est une interminable suite de p'tits coups " à la santé," " à la prospérité," " au bonheur," " au mariage," à mille choses spécieuses, sous maints prétextes qui vous mettent le pauvre homme tout à l'envers, si bien qu'à la fin, il bredouille ses compliments, s'empêtre dans la conversation, ne sait plus s'en aller, oublie qu'on l'attend pour dîner. Quand il part enfin, ses cousins, qui ne le

voient pas souvent, se disent entre eux: Ce pauvre Un tel, comme il est bête!

Il rentre chez lui avec un mal de tête enragé, répond avec aigreur à sa femme qui lui représente que tout est refroidi. A table il mange à peine, houspille les enfants, se lève avant le dessert disant que la tête lui ouvre et va se jeter tout habillé sur quelque divan pour y finir sa journée.

Voilà l'œuvre du trouble-fête.

Dans une noce, le brouillon qu'il est, ira son chemin, échauffant toutes les têtes... masculines, mettant dans la sentimentale et poétique gaieté sa note bête, changeant en bacchanale le paisible festin, abrutissant les convives, jusqu'au marié quelquefois qui ajoute aux émotions naturelles de sa jeune femme, l'horreur de se voir emporter pour le redoutable voyage de l'inconnu par une espèce de brute inconsciente.

Ce mauvais génie intervient dans les joyeuses réunions mondaines ou de famille pour tout gâter et renvoyer chez elle, avec un maniaque dont la vue fait mal, une épouse humiliée.

Ces accidents dont on plaisante entre hommes et qu'en rapportant à un camarade on appelle une " bonne histoire ", sont trop souvent des catastrophes intimes.

Ce n'est pas parce qu'un individu est d'une irréprochable sobriété que sa compagne trouvera d'une gaieté folle de l'avoir vu une fois, en état d'ébriété. Au contraire, manquant d'accoutumance et de la philosophie que possèdent d'ordinaire les malheureuses dont le sort est lié à un ivrogne, elle aura plus de peine à oublier. Et le spectre hideux qui aura tout à coup surgi dans la quiétude de sa vie d'épouse, la hantera toujours, laissera en elle un souvenir mélancolique, un scepticisme cruel et comme un deuil incurable de sa belle confiance envolée.

Que penser des gens qui, paraît-il, trouvent absolument désopilant de conspirer pour enivrer malgré lui

et à son insu, un de leurs amis ayant une réputation d'impeccabilité!... qui le renvoient ainsi chez lui, en se tordant de rire à l'idée de l'effet que produira ce tour délicieux — ce jeu de zoulou pervers.

Le p'tit coup, c'est le fâcheux qui vous fait par douzaines de ces amis encombrants, de ces parasites qui s'attachent à vos pas quand vous avez la réputation de *payer la traite*, pour parler l'argot du métier.

C'est le démon familier qui préside à toute solennité, met le sceau aux affaires graves qu'on transige et a droit de cité dans les conseils des nations.

Pas un succès qui ne soit couronné de ce complément nécessaire. Pas un édifice public qui ne soit doublé d'une buvette.

Un député remporte-t-il un triomphe oratoire, vite, il faut à sa victoire la sanction du p'tit coup. Toute autre récompense lui paraît d'un platonisme intolérable.

Au palais, l'habileté a-t-elle triomphé de la justice ou ce tour de force si commun qu'on appelle gagner sa cause, est-il seulement en bonne voie de réussir, reçoit-on une délégation, est-on vainqueur dans une lutte électorale ou même vaincu, renverse-t-on un ministère, fouette-t-on un chat, mais apportez donc les verres!

Et le malicieux lutin, le perfide p'tit coup, qui a partout ses grandes et ses petites entrées, se complaît à embrouiller les cartes des stratégistes les plus retors, quand il n'endort pas en pleine pose de dignité les sénateurs graves et compassés.

S'il se contentait encore de priver la patrie du concours de personnages si éminemment utiles! Mais le pis est qu'il finit par prendre tout à fait pied chez ses victimes, par mettre un peu de son poison dans tous leurs actes, par rapetisser tout en elles et les asservir despotiquement à son joug, à l'obsession de cette idée fixe: *Prendre un coup.*

Ces forçats du gin-cock-tail, ces gosiers des Danaïdes

se reconnaissent de loin, se cherchent et s'appellent dans la rue.

— Viens-tu prendre *quê qu'chose?* prononcent-ils tous à la fois dès qu'ils sont à portée de s'entendre.

Et cette façon elliptique de parler ne vient que de l'impatience fiévreuse qu'éprouvent leur langue et leur palais de savourer le fameux nectar.

A vous dire vrai j'ai voué au p'tit coup une invincible vendetta depuis cette fois où je vis un homme d'Etat devenir la risée d'un salon par sa faute.

Ce monsieur, vous dis-je, fut pendant une demi-heure, le jouet d'une jeune fille qui se plaisait à le faire sauter comme un polichinelle, besogne à laquelle il s'évertuait gravement (il n'avait pas le vin folâtre) tout en suant à grosses gouttes et sans s'apercevoir que les autres danseurs s'interrompaient pour s'amuser de ses cabrioles.

C'était un tableau tragico-comique. Quand le héros de cette ridicule aventure reprit l'usage de ses facultés, il pleura de rage.

Je suppose qu'entre la cause de son incartade et lui, il s'en suivit une brouille éternelle, et que jamais plus ses lèvres n'approchèrent de la coupe maudite.

Je dis je *suppose*... C'est que je ne connais rien de moins rancunier qu'un gosier sec.

Maintenant, voilà le cas du p'tit coup réglé. Il ne reste plus qu'une chose à faire — pour me servir de la formule des initiés: Allons mouiller ça!

LE CÉLIBAT

On devrait peut-être excuser l'erreur des célibataires, considérant que, selon le mot de saint François de Sales, ils font à coup sûr des heureuses—celles qu'ils n'épousent pas... et cependant, le mal que ces oisifs du cœur se font à eux-mêmes et à la société est trop considérable pour qu'on les absolve de s'éloigner systématiquement de la ligne droite, c'est-à-dire du saint état."

Le mariage ne s'appelle ainsi que pour insinuer, de par la logique des antithèses, que le célibat est le contraire. Cette dénomination est un blâme implicite pour ceux qui ont adopté la voie détournée.

Puisque l'on a inventé la loi des cent acres, il est évident que notre jeune pays n'a pas encore les moyens de tolérer dans son sein, une classe d'individus absolument inutile — économiquement parlant.

Si nos législateurs sont conséquents, ils se souviendront, pour y conformer leurs édits à venir, que l'Evangile voue aux flammes certains arbres ne servant qu'à l'ornement.

Nous n'allons pas jusqu'à demander l'extermination en bloc d'un groupe intéressant et perfectible. Pour citer de nouveau la Bible, nous ne voulons pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse.

On pourrait à tout le moins, pour accélérer cette conversion, lui rendre en attendant la vie dure en le grevant, par exemple, d'une taxe onéreuse conformément à l'avis de Platon célibataire lui-même, mais timoré, ou en l'excluant de toute charge, de tout honneur pu-

blic comme cela se pratiquait dans les âges reculés, au temps des civilisations idéales.

Commençons cependant par user de raisonnement.

La grande raison des révoltés de la loi naturelle, ou plutôt leur prétexte pour s'affranchir des liens du mariage, c'est leur liberté.

Ils la chérissent de toute la force de leur égoïsme, lui sacrifient gaîment leur avenir et ne s'avisent pas qu'ils adorent une chimère, qu'ils embrassent un mythe.

Quelques-uns mettent une sorte d'honnêteté à ne se vouloir pas lier parce qu'ils se méfient de leur constance et que la tranquille stabilité de l'état conjugal effarouche leur vieux papillon de cœur; ils le voient par avance, s'ébattant éperduement dans un espace circonscrit, dans un ciel tout bleu, trop pur, trop serein... Le vertige leur en prend!

L'idée de rentrer toujours à la même heure dans la même maison, de trouver inévitablement l'invariable compagne que leur imagination énervée leur représente coiffée en bandeaux; la perspective du baiser sur son chaste front, de l'éternelle tête-à-tête, des dîners paisibles, des promenades oisives, mesurées sur un petit pas calme sans autre but que la rentrée chez soi avec cette personne convenable accrochée au bras, tout, jusqu'à cet air de mari domestiqué, fait au joug; l'impossibilité même de secouer ce joug ni de l'essayer seulement sans provoquer les fameuses *scènes* — épouvantail vaguement entrevu dans la vie des amis mariés —; tout cela avec la pensée survenant en dernier lieu, comme pour combler la mesure, des enfants braillards qu'il faut bercer, promener, traîner en voyage, les affole littéralement et leur fait rejeter bien loin toute velléité de réforme.

Combien plus douce leur semble la tyrannie de leurs chères habitudes.

Sans appuyer sur leur éclectisme en fait de relations

— au sujet desquelles d'ailleurs, quelque sévère que l'on puisse être, on ne dira jamais tout le mal qu'ils en pensent eux-mêmes — je voudrais bien savoir ce qu'ils trouvent de particulièrement exquis dans ce brouhaha d'une existence indisciplinée:

N'avoir aucun but, aucun intérêt supérieur, ne rien ambitionner que d'user violemment de la vie au lieu d'en user utilement; fumer, boire à satiété, courir à tous les plaisirs avec une ardeur que rien ne lasse, gaspiller son cœur et ses facultés en mille occasions indignes; arriver à la quarantaine, fourbu, enfin désenchanté, aspirant au calme, jalousant ces bénêts de maris qu'on aime et qu'on choie; endurer solitairement sa goutte avec toutes les autres peines afflictives, suite d'une vie sans règle; traîner peut-être quelques années sa carcasse hémiplégique et finir dans la compagnie d'une ménagère hargneuse les tristes restes d'une existence vide... Quel sort digne d'envie!

Pour avoir choisi la voie fleurie des plaisirs faciles, pour s'être écartés de celle des devoirs sérieux et des responsabilités, les vieux garçons n'échappent pas à l'inflexible loi des compensations. Car il est constant que le bonheur est le prix des efforts énergiques de la volonté.

Les succès et la paix absolue sont aux laborieux. Il est avéré qu'en ce monde, seule la semence du sacrifice donne la récolte des meilleures récompenses et des joies les plus pures.

Cette vérité est manifestement démontrée par la vie paisible qui couronne les rudes combats des chefs de famille pour conquérir péniblement et pièce à pièce les éléments de ce bonheur stable.

Quelquefois, en vertu de je ne sais quel miséricordieux retour, les traînards du *conjungo* profitant d'un dernier rayon de jeunesse et reconnaissant tardivement leur erreur au moment de franchir la barrière de l'ir-

rémédiable, se hâteront en un effort suprême de joindre l'armée régulière.

Il ne manque pas de blanches et pures épousées pour mettre avec une tendre émotion et une absolue confiance leur petite main tremblante dans leur patte velue.

Sont-ils dignes d'une telle faveur et surtout de cette divine joie des pères d'avoir suspendus au cou, accrochés aux bras ou à cheval sur leur pied, de frais chérubins dont la chair sent la crème et les roses?

Ont-ils mérité d'avoir pour les chérir et les respecter fanatiquement, ces belles filles qu'on leur envie et qui peuplent de rayons la misère de leurs derniers jours?

Qu'ils répondent. Dans la note attendrie, dans le pieux ravissement de leur reconnaissance je crois voir un indice certain de leur profonde et légitime humilité.

Ne semble-t-il pas qu'il serait juste que cette espèce d'époux fût réservée exclusivement aux femmes ayant déjà été mariées? De cette façon personne ne serait dupé. Cette précaution est au surplus toute indiquée par le mot de saint Jérôme aux veuves trop consolables.

— " Prenez un mari plutôt que le diable."

Mais l'exemple des camarades convertis a-t-il au moins pour effet d'amener les autres à résipiscence?

Trop souvent, ce courage des résolutions fortes leur manque comme à tous ceux que l'habitude de l'âpre devoir n'a pas aguerris.

Qui nous délivrera donc de ce fléau des familles, de ce brandon de discorde pour les ménages unis, de ce serpent tentateur des maris bien intentionnés?

C'est affaire aux législateurs de supprimer les dangers publics. Au cas où ils useraient envers celui-ci de la pire sévérité, je crois que personne ne s'élèverait pour les en blâmer, si ce n'est, peut-être, une infime minorité de gens pour lesquels les célibataires sont des oncles à héritages.

Périssent alors les collatéraux au bénéfice du plus grand nombre!

N. B. — Au galant célibataire qui dans sa réponse à mon plaidoyer contre sa confrérie, trouve de si mauvaises raisons pour expliquer son endurcissement, je demanderai de lire les réfutateurs de la doctrine Malthusienne. Ils lui démontreront qu'en se mariant en dépit de la maigreur de la dot, de l'avarice des pères riches, des menaces de l'avenir, on force la main à Dame Fortune. Une grande famille n'est pas un inconvénient: plus il y a de mains pour tirer sur la queue du diable, plus tôt elle cède.

"Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans," répète-t-il après Béranger. Eh bien voilà. Il faut se marier à vingt ans. A la mode canadienne, quoi!

C'est le bel âge pour se moquer des papas rébarbatifs. C'est surtout le moyen d'économiser pour le bon motif et d'utiliser les forces, les ressources prodigieuses dont on dispose à cette époque de la vie.

J'en tiens donc toujours pour les mesures oppressives et coercitives. Pas les lyncher, par exemple. Ah non! c'est trop radical et puis, ils poseraient aux Saints-Innocents... Voyez l'anomalie!

LE CERCLE

♣ ♣ ♣ ♣

VOILA un de ces pièges inventés évidemment par quelque sardonique vieux garçon pour prendre les maris et produire une baisse dans l'institution prospère des bons ménages.

Attendu qu'il faut compter avec la corruption du siècle et ne pas s'attacher trop obstinément au rêve de la perfection, je me hâte, cependant, de concéder tout suite que le cercle a du bon.

C'est parce qu'il y a, dans une grande ville, mille empêchements d'un caractère social ou domestique à la réunion de personnes que lie un intérêt commun; que le rouage des affaires exige, paraît-il, cet innocent commerce où l'on acquiert, dans l'amical abandon des propos de Cercle, d'utiles renseignements; c'est parce qu'il est urgent, au dire des abonnés, de venir en contact et de se trouver en termes d'intimité avec une foule de gens d'importance et de professions diverses; c'est pour toutes ces raisons, dis-je, que je ne me joins pas à l'immense majorité des femmes pour condamner irrémissiblement les clubs.

Si l'on en fait une espèce d'officine nécessaire à la préparation, à l'éclosion ou au perfectionnement des transactions commerciales et autres, c'est très bien et qu'on en use juste ce qu'il faut pour cela.

Mais s'assembler dans un but de divertissement en alléguant le mot banal: " Il faut qu'un homme s'amuse ", voilà l'abus.

Ce n'est pas l'opportunité de l'amusement qui est

discutable mais le choix qu'on en fait et l'endroit où on le prend.

D'abord quel est celui qui défendra le jeu intéressé qu'on tolère dans ces élégants lieux de réunion et qui leur donne un air de tripots?

Qui niera le danger auquel il expose les jeunes gens qui fréquentent ces endroits?

Nous sommes tous d'accord je pense, sur les conséquences de la plus incontrôlable des passions qui sont: l'obsession continuelle dégénérant en manie, faisant prendre en dégoût les occupations ordinaires, tout ce qui n'est pas le jeu, la conscience faussée, l'oblitération du sens moral changeant l'honnête homme en un égoïste brutal qui ira jusqu'à jouer le pain de ses enfants et ne s'arrêtera dans sa fureur de ponter que devant la ruine complète.

Que des hommes ayant de graves devoirs envers la société et y exerçant des fonctions délicates: qu'un juge, un médecin, un officier de banque ou un avocat, par exemple, chargés des plus chers intérêts d'un grand nombre d'individus, sacrifient au démon du jeu leurs loisirs dont en réalité ils ne sont pas maîtres — puisqu'ils les doivent à la recherche des solutions favorables au bien de leurs clients, — c'est un danger terrible.

Des innnocents se trouvent souvent atteints dans la catastrophe inévitable qui termine une carrière de joueur. Que de familles laborieuses et, paisibles vouées à la désolation par le fait d'un seul homme en qui elles avaient mis une confiance aveugle et dont elles attendaient justice, fortune et santé.

Si l'on pousse au pied du mur certains maris intelligents ils finissent par vous dire sur un ton de confidence:

— Je vais au club, parce que je m'ennuie chez moi. Ma femme n'est pas... enfin nous n'avons pas les mêmes idées...

— " Mon cher monsieur, il ne fallait pas l'épouser!

Vous faites expier à une innocente votre erreur. Comme un grand nombre de vos semblables vous avez épousé un profil grec, de belles épaules ou un nez chiffonné. Maintenant vous constatez qu'un profil grec et qu'un nez retroussé sont insuffisants à remplir une vie. Vous en ressentez de l'impatience et bientôt du dédain pour votre irresponsable victime, tandis que c'est votre personnage seul qu'il faut mépriser pour avoir agi en enfant volontaire réclamant à cor et à cris un jouet qui le lasse aussitôt."

"Si vous ne vous étiez pas imposé à cette jeune fille, à votre défaut elle en aurait probablement trouvé un autre moins brillant, plus à son niveau et qui l'eut rendue simplement heureuse."

"Vous devez maintenant à votre conscience, comme à la femme que vous avez sacrifiée à un égoïsme enfantin, de réparer votre faute en vous dévouant à son bonheur ou, tout au moins, en ne la rendant pas sciemment malheureuse."

"Le délaissement, d'ailleurs, n'est pas un remède. Votre petite sotte n'est souvent qu'une plante inculte que la bonne compagnie, votre conversation, vos enseignements amélioreront et rendront respirable à votre fin odorat."

Parmi les assidus des cercles, il en est qui possèdent vraiment des conjointes acariâtres et insupportables. Ceux-là sont à plaindre, mais non plus justifiables d'abandonner leur maison.

Il se peut bien pour commencer que leur indifférence soit la première ou l'unique cause du caractère aigri sur lequel ils s'excusent.

En outre, ces martyrs peu stoïques devraient se rappeler que la solitude n'adoucit pas les mœurs et que leur désertion laisse entre des mains, qu'eux-mêmes jugent indignent, le soin de la dignité du foyer, le bonheur et l'éducation des enfants.

Rien n'exempte un père de ses devoirs, pas même le

malheur de posséder une compagne revêche que d'ailleurs, un traitement doux mais ferme a des chances d'amener quelquefois à un armistice. Les lâches seuls fuient le champ de bataille.

D'autres enfin déclarent avec un air persécuté qu'ils ne fréquentent les clubs que parce qu'ils n'ont pas de femme, bonne, sotte ou mauvaise.

Eh mais! qu'ils se marient!

Et qu'on ne nous enlève plus nos chers papas qu'il fait si bon voir à la veillée, en pantoufles, fumant la pipe patriarchale et lisant à l'ombre d'un vaste abat-jour; nos pères chéris que la dure nécessité du gagne-pain nous ravit déjà trop.

Qu'on nous laisse nos maris dont la voix sympathique et les conseils optimistes sont un si grand et si nécessaire allégement aux tracas domestiques, à la besogne exténuante de la conduite des enfants, aux devoirs multiples qui se partagent la journée d'une mère consciencieuse.

Car les délaissées pourraient bien un jour, exploitant elles aussi le prétexte: qu' " il faut qu'une femme se divertisse ", s'imaginer de louer de leur côté un local somptueux où des domestiques royalement rétribués n'auraient pour elles que des prévenances et des sourires.

Ce serait une manière de paradis que cette maison où tout marcherait avec un ordre apparent sans leur intervention et où l'on souperait finement dans d'exquises porcelaines sans craindre qu'on les casse après et sans le souci de la propreté des linges qui serviront à les nettoyer. Quelle nouveauté charmante pour les maîtresses de maison qu'une atmosphère de luxe et de fête, au sein de laquelle on pourrait s'adonner à ses plaisirs favoris: la lecture des livres récents par exemple, ou des journaux du monde entier arrivant tous les jours à la bibliothèque, la satisfaction d'une gourmandise raffinée, ou encore — et pourquoi pas? — quand on prend

du gallon n'est-ce pas!... ou encore cette périlleuse manipulation de la dame de pique si âprement attrayante.

Comme les mangeurs d'opium qui s'élèvent à volonté au-dessus des misères de la vie, comme messieurs leurs maris qui se soustraient avec désinvolture à leur devoir paternel, elles pourraient aussi secouer le joug, rejeter les liens que leur font leur conscience et l'amour maternel, et se refuser à choisir, parmi les ronces de cette *vallée de larmes*, autre chose que des fleurs...

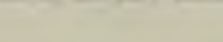
Voilà ce qui serait au moins une situation équilibrée, mais elle aurait ses inconvénients, car enfin, il ne s'agit pas que de s'amuser; la vie n'est pas un cotillon. Ces messieurs, s'ils allaient plus souvent à l'église se l'entendraient répéter souvent — en d'autres termes.

Non, ce qu'il faut c'est de se concerter dans le dévouement, c'est de chercher dans l'intimité cet *amusement* indispensable, c'est surtout de prendre bravement sa part de la corvée et ne pas lâchement, l'abandonner toute à un seul.

Certains pères se croient quittes quand ils ont pourvu matériellement à la subsistance de la famille. Ce serait juste si celle-ci n'était qu'une couvée de moineaux. Mais avec les enfants il y a la direction morale, affaire délicate et autrement importante, on en conviendra.

Quand chacun y mettra ainsi du sien, tout rentrera dans l'ordre.

Les femmes redeviendront heureuses et partant charmantes, les hommes seront meilleurs et les enfants mieux élevés.



LA MODE

Il est de mise d'en médire, comme de l'Académie, ce qui ne l'empêche pas d'être, malgré tout, la maîtresse du monde.

Elle est la fée charmante dont le bâton magique transforme tout, le caprice léger et gracieux qui embellit les plus belles et la livrée de bon goût de cette aristocratie : l'élégance. Elle est la femme aimée qui commande, opprime, caresse ou tyrannise, dont le joug est doux, qu'on sert à genoux et en dehors de laquelle rien n'est beau ni bon.

Elle est fantastique comme celles qu'on écoute ou qu'on gâte trop ; ses lubies font loi, les humains n'ont pas de recours contre les arrêts de sa bizarrerie et de sa versatilité.

Lui plaît-il de vous laisser grelotter en hiver en des habits étriqués, de vous emprisonner en des fourreaux ou de vous noyer dans l'ampleur de vêtements flottants ; a-t-elle l'idée d'affubler votre tête d'un plat à salade ou d'une coquille de noix, le mieux est encore de se soumettre.

Rien d'ailleurs n'est si facile et si universellement pratiqué. Jamais puissance ne fut mieux ni plus spontanément obéie que la Mode.

Quelques savants ont placé son origine dans les âges les plus reculés. Les plus spirituels d'entre eux ont même prétendu que, née avec la femme, elle affecta d'abord une forme toute simple et très primitive, singulièrement développée et compliquée depuis. Erreur.

Issue d'un mariage entre le Caprice et la Vanité, elle naquit, il y a très longtemps avec la civilisation, c'est-

à-dire, dès l'invention des goussets aux habits des maris. Elle loge comme Calypso dans une île mystérieuse avec sa sœur la Coquetterie. Et voilà tout ce que l'on sait de la divinité dont l'empire sur le genre humain est profond et terrible. Plus profond et plus terrible que ne le croient en général ses serviles vasseaux.

Sans parler de ses empiètements dans le domaine moral et de son influence sur la littérature et les arts que son despotisme n'épargne pas, elle fait de sérieux ravages parmi une certaine classe d'hommes.

Pour quelques êtres instinctifs en matière de cœur l'apparence fait tout: Une jolie figure, une taille parfaite, une tournure gracieuse leur jettent un sort. Chez eux, l'épicurisme qui parle plus fort que la raison et la sagesse ne laisse pas d'option sur les sujets qu'il impose.

Que de victimes de la Mode, cette jettatura anonyne, n'a-t-on pas vu gémir — mais trop tard — sur les fatales séductions auxquelles leur cœur se prit comme l'innocente mouche dans les lacets de l'araignée. Je n'exagère rien en révélant cette tyrannie du beau envers un sexe ébloui et sans défense. Elle alla assez loin à diverses époques et notamment à la fin du siècle dernier, pour motiver des décrets sévères défendant certains atours qui mettaient décidément en désarroi le libre arbitre de ces messieurs.

Devant la souveraine grâce féminine atteignant, paraît-il, des sommets éminemment dangereux, ils se tordaient les mains de désespoir et demandaient merci.

Plus de repos, plus de paix, plus de bonheur ici-bas pour les barbus enfants d'Adam avec ces trop délicieuses créatures partout offertes à leurs regards éperdus et qui telles que des sphynxs souriants se dressaient où qu'ils essayassent de fuir avec leur charme impétueux, obsédant, acharné.

En Angleterre le parlement s'émut d'un tel état de choses et dicta cette loi paternelle:

" Toute femme de tout âge, de tout rang, de toute " profession ou condition, vierge, fille ou veuve, qui, à " dater du dit acte, *trompera*, *séduira* ou *entraînera* au " mariage quelqu'un des sujets de Sa Mejesté, à l'aide de " *parfums*, *faux cheveux*, *crépon d'Espagne* (sorte d'é- " toffe de laine imprégnée de carmin, employée comme " rouge) et d'autres cosmétiques, buscs d'acier, paniers, " souliers à talons et fausses hanches, encourra les pei- " nes établies par la loi actuellement en vigueur contre " la sorcellerie et autres manœuvres; et le mariage sera " déclaré nul et de nul effet." (Arrêt du parlement d'Angleterre.)

Et les pauvres contemporaines de cette génération de tartuffes durent se faire aussi laides que possible afin de ne pas excéder la capacité d'admiration de leurs trop impressionnables compatriotes, afin aussi de rendre un peu de calme à ces malheureux, haletants à force de danser à la musique endiablée de leurs charmes.

Quoique de nos jours on ne soit plus farouche à ce point, on voit encore je le répète, de ces cas de subornation par la fée prestigieuse qu'est la Mode; mais, outre qu'on est parvenu à posséder le secret de guérir très vite des blessures du cœur, les ensorcelés d'aujourd'hui plus courageux ou plus résistants ne se plaignent pas si fort que les Anglais d'il y a cent ans et se passent assez bien de l'intervention parlementaire.

Si l'on faisait tant que de s'occuper ostensiblement de cete matière aujourd'hui, ce ne serait probablement que pour stimuler encore le dilettantisme avancé de notre société *superchic*.

Nos poëtes referaient avec une méthode rajeunie " l'Art d'aimer " d'Ovide où ils préconiseraient les artifices de la toilette et répèteraient après le galant écrivain de l'an 4 avant Jésus-Christ:

" Apprenez, jeunes filles, quels sont les soins qui em- " bellissent le visage, et par quels moyens vous pouvez " conserver votre beauté... La culture adoucit l'âpreté " des fruits... L'art embellit tout."

Et l'imitant toujours, ils iraient peut-être jusqu'à mouler en des vers impeccables quelque recette de cold-cream ou de lotion pour le teint.

Un autre poëte qui, lui, a toujours fort maltraité la femme, Théophile Gauthier a pourtant prétendu que celle-ci n'a que le sentiment de la mode et non celui de la Beauté.

N'en déplaise au paradoxal écrivain, ces deux choses ne sont pas contradictoires. Il y a bien entre elles cette différence que le Beau est immuable et que la mode n'est rien moins que cela. Et pourtant, il faut être un peu artiste pour posséder cette initiation naturelle, ce sentiment intime de la mode qui elle-même est une variante au thème de l'éternel Beau, une adaptation populaire et comme une sorte d'opportunisme appliqué à l'esthétique. Pour l'une comme pour l'autre, le goût est l'arbitre indispensable.

L'on n'est donc pas si éloigné d'être capable, quand on a l'intuition de l'élégance et certaine aptitude à saisir l'*esprit* de la Mode, de sentir la véritable beauté.

A la considérer à un point de vue optimiste, la Mode est une excellente chose, un raffinement extérieur qui suppose chez ses fidèles des dispositions artistiques, une tendance à la perfection.

Elle a sa portée psychologique puisqu'elle trahit chez l'individu — par la manière que chacun a de se l'assimiler — les traits du caractère.

On ne peut enfin nier son importance historique, car elle fut toujours tellement liée aux mœurs que l'on ne connaît pas bien un peuple ou un personnage si l'on n'est initié au détail de ses habitudes, à la connaissance de ses goûts intimes que régit la Mode.

Après cela, que l'on décrie la toute-puissante Altesse si l'on veut, mais qu'on ne la traite pas en quantité négligeable. Son rôle dans la société est prépondérant; que ses contempteurs ne l'oublient pas.

FEMMES SAVANTES

Vous avez donc réellement peur, messieurs, que nous devenions des femmes savantes, ou " croyant l'être "? Rassurez-vous. Et si cette crainte est le secret de certaines hostilités hâtez-vous de rengaîner.

Disons tout d'abord qu'on ne prend pas ici les armes au nom des " femmes savantes."

Défendra qui voudra ces phénomènes si amusants, que je n'ai jamais rencontrés qu'au théâtre.

Il faudrait, pour aspirer au titre de " lettrée " seulement, une éducation plus complète que celle que reçoivent les femmes en ce pays. Il faudrait un entraînement, une discipline scolastiques moins rudimentaires. une atmosphère intellectuelle autre que celle qu'on respire ici pour espérer d'égaler dans les lettres françaises nos compatriotes d'outre-mer.

Nous avons, nous canadiens-français, isolés du berceau de notre nationalité au sein d'un élément étranger, ce malheur d'avoir quelque peu oublié notre langue. Cette ancienne et fidèle compagne, comme une amie négligée, a maintenant des secrets pour nous : elle semble revêtir, quand nous la rencontrons face à face, dans sa patrie ou dans les œuvres du génie français, un air de supériorité, ces façons différentes qui mettent une gêne dans les rapports entre étrangers ou bien entre gens qui ont cessé depuis longtemps de se bien comprendre.

C'est ce qui fait que ceux de nos écrivains qui ont le loisir et le courage de lutter avec une persévérance in-

défectible contre la situation défavorable qui est faite aux littérateurs canadiens, ceux qui, ayant beaucoup de talent, se livrent à un travail opiniâtre, peuvent seuls espérer d'occuper une place convenable dans les lettres françaises.

Nous n'ignorons pas combien d'efforts il nous reste encore à faire avant de devenir seulement instruites.

Mais d'où vient que les hommes prennent comme une démarche agressive les tentatives que fait la femme pour s'élever? D'où vient qu'ils s'effarent à ce point quand nous parlons de changer notre train de frivolité en une vie plus sérieuse?...

Si la terreur de se voir égalés ou surpassés les inspirent, qu'ils nous permettent encore une fois de calmer leurs alarmes.

Nous sommes si éloignées de leur porter ombrage que quand nous parlons d'étudier ou de cultiver la littérature, nous n'entendons que dissiper un peu les voiles de notre profonde ignorance.

L'aveu nous est pénible, mais l'inquiétude du sexe supérieur, ou "croyant l'être," l'exigeait.

Par conséquent, avec ou sans la permission de ces messieurs, nous continuerons de chercher à nous instruire, sans craindre l'excès qu'on a la bonté de croire si près de nous.

UN USAGE INOPPORTUN

C'EST celui, selon nous, d'ajouter à la fête toute religieuse d'une première communion, un appareil mondain et profane.

Comment se résigne-t-on à mêler des préoccupations futiles aux aspirations mystiques d'une jeune âme toute ravie dans les délices de ses premières communications avec le ciel?

En permettant à une idée de vanité ou à une satisfaction d'un ordre matériel de se glisser parmi les joies spirituelles de la première communion on gâte absolument le saint enthousiasme qui fait de ce jour unique le plus beau de la vie.

En manque-t-il des occasions d'étaler des toilettes ou de recevoir des présents pour qu'on rabaisse le *grand jour* — celui dont le souvenir surnageait dans la mémoire de Napoléon au-dessus de ses plus éclatants triomphes — au rang d'un banal anniversaire.

Il semble que, pour prévenir toute distraction dans l'esprit de l'enfance, on devrait avertir les communiants qu'ils auront la toilette la plus simple et que la fête à laquelle ils se préparent étant celle des dons surnaturels et de la visite de Dieu, il ne leur sera pas permis de recevoir de cadeaux profanes.

Ce n'est pas le chapelet de nacre qu'offre une mère à son séraphin qui le détournera des pieuses pensées qui alors sont seules permises. Les souvenirs que les parents et les amis ont pris l'habitude aujourd'hui d'envoyer en si grand nombre risquent au contraire de

compromettre irémédiablement l'effet bienfaisant que les grâces d'un jour exceptionnel exercent sur toute la vie.

Rien n'est plus déplacé que l'étalage des bibelots mal appropriés à la sainteté de la circonstance, et que le papotage des convoitises enfantines autour de l'exposition des cadeaux dont l'angélique communiante fait les honneurs avec l'air triomphant d'une fiancée.

On les expose ainsi à bien des tentations d'amour-propre, d'envie, d'égoïsme, nos petits anges. Encore une fois, on leur gâte une joie céleste qu'ils ne retrouveront plus.

Je voudrais que la mère respectât le bonheur de son enfant et qu'elle écartât tout ce qui peut empêcher l'âme blanche de s'élever d'un vol libre comme une divine colombe vers le ciel.

Si l'on s'obstine malgré ses prières à accabler le petit de présents, que sa main discrète éloigne, au moins pour un temps, ces sujets de dissipation; qu'elle garantisse ainsi la joie pure et la paix ineffable de la petite âme visitée par Dieu.

Je souhaite qu'on le comprenne, et qu'on ne prive pas nos chers enfants du privilège d'être des anges une fois dans leur vie et durant tout un jour.

CELLES QUI ÉCRIVENT

On connaît le proverbe anglais: *Familiarity breeds contempt.* La familiarité engendre le mépris. Il est un de ceux qui ne font pas honneur à la race humaine, car il donne à supposer qu'on ne gagne rien à se laisser connaître à fond.

C'est cependant à la lumière de cette vérité que les très habiles dirigent leur conduite. Il est de fait que ces personnages impénétrables, dont on ne peut jamais se flatter d'avoir lu la pensée, que l'on ne saurait prendre à nier, à affirmer quelque chose ou à contredire quelqu'un, qui, interrogés quant à leurs opinions, opposent à toute curiosité indiscrète un sourire connaisseur et mystérieux, sont ceux qu'à tort ou à raison l'on respecte forcément.

Ces sphynx vivants s'attirent l'estime que l'ignorance accorde toujours à ce qu'elle ne comprend pas, et ceux-là sont rares qui refusent le tribut de la crainte admirative à ce Silence d'or dont le veau des Israëlites donna le premier exemple.

Plus d'un puissant de nos jours n'est qu'un "poseur," et doit son élévation à la solennité silencieuse dont il voile la profondeur de sa nullité.

La Rochefoucauld a dénoncé ces roués avant nous tous. Il appelle la gravité de certaines gens: "Un mystère du corps cachant l'infirmité de l'esprit." "Je me suis quelquefois repenti d'avoir trop parlé, dit l'auteur de l'Imitation, rarement de m'être tu."

Il reste donc avéré que la sagesse consiste à ne se livrer jamais entièrement, et à réserver, en règle géné-

rale, au moins la moitié de ce que l'on pense, ayant eu soin de choisir préalablement dans ses impressions ce qu'il est le plus avantageux de montrer. C'est à ce triage mental qu'on doit consacrer le temps requis par les sept évolutions de la langue que recommande le sage avant de permettre à cet organe de traduire nos sentiments.

Il va de soi que pour les esprits paresseux le mouvement de rotation peut se prolonger indéfiniment. Je me figure même que c'est à ce moulinet intérieur que les individus énigmatiques dont nous parlions tout à l'heure emploient les moments qu'ils mettent à ne pas répondre.

Ce qui est vrai des paroles l'est bien davantage des écrits, "qui restent," eux, pour perpétuer les résultats de nos inconséquences et de nos erreurs.

L'expérience nous force à constater ce fait :

Que les ordres, les injonctions et les prières des parents sont presqu'entièrement impuissants à prévenir les étourderies de la jeunesse en ce qui concerne les affaires soi-disant "de cœur," en ces temps surtout où la surveillance se relâche.

Pas plus en ces sortes d'affaires que pour le reste, l'expérience de ceux qui ont pratiqué la vie ne profite aux autres qui la commencent. Toujours les jeunes papillons iront brûler leurs ailes à la fascinatrice et traîtresse flamme où se blessèrent leurs aînés.

Il n'en faudrait pas conclure pourtant que les sages avertissements sont absolument inutiles. On rencontre encore parmi les adolescents des esprits prudents et assez soucieux de leur bonheur futur pour songer à se garer de certaines fautes dont ils voient souffrir les autres.

Demandez, mesdemoiselles, à vos amies mariées si elles ne donneraient pas une année de leur vie pour rentrer en possession de tous ces billets parfumés qu'elles semèrent comme autant de plumes au vent à

l'époque des rapides et changeantes amourettes. Apprenez comment leur dignité de femme et de mère s'accommode de la pensée que ces feuillets innombrables, floraisons des caprices passés et éteints, subsistent toujours, témoins éternellement indiscrets sinon accusateurs; et s'il leur plaît que ces ôtages de leur réputation si délicate, si aisément et gravement atteinte du moindre souffle de la calomnie, reposent entre des mains étrangères, hostiles peut-être.

Un principe de convenance que pratiquait la génération de laquelle est issue la jeunesse d'aujourd'hui, et en honneur encore à cette heure dans les familles qui n'ont pas fait toutes les concessions à l'esprit d'émancipation, exige que, sous aucun prétexte, une jeune fille n'écrive à un jeune homme de son monde à moins d'être irrévocablement liée à lui par l'anneau des fiançailles.

Les Américaines, on le sait, ne sont pas des modèles de cette réserve un peu hautaine, qui est comme une charmante relique des mœurs chevaleresques d'antan, alors que les femmes moins acommodantes avaient des adorateurs plus respectueux. Toutefois, l'éducation toute particulière des filles des Etats-Unis, leur grande instruction et l'impartialité réelle de leur esprit, qui fait qu'elles choisissent aussi bien dans un sexe que dans l'autre leurs amis, donnent en général à leur correspondance une allure virile, une absence de sentimentalité lui servant de palliatif.

Cependant leur action quelque anodine qu'elle soit n'en est pas moins une déchéance de la dignité féminine. Pour elles, comme pour mes compatriotes et pour toutes les femmes des nations civilisées, cette dignité fait leur unique prestige; elle est à la fois l'ornement et la protection de leur faiblesse. Si elles y renoncent pour traiter le sexe plus fort d'égal à égal, elles se mettent dans une condition d'infériorité.

Un homme dont les tiroirs sont encombrés par les

lettres d'une femme pourra conserver à son égard de l'estime, mais il ne la respectera jamais autant qu'avant le déluge des épanchements. Le seul ton de ses paroles quand il lui parle suffit à le prouver aux indifférents. Dans ces cas où la familiarité n'engendre pas le mépris, l'amitié prend le caractère de la camaraderie d'homme à homme; or, il n'est pas contestable qu'on manque à une femme en la traitant comme un homme.

J'excepte à peine de cette loi les fiancés, mieux garantis que les autres naturellement contre la satiété et le désenchantement. Chez ceux-là même, les assurances passionnées, les déclarations brûlantes, intempérées que certaines jeunes filles se croient permises à la veille du mariage, minent sourdement et pour toujours ce respect exalté qui est le plus délicat hommage de l'amour qu'on leur porte et ce qu'il a de meilleur.

Ces exubérantes ne comprennent dons pas qu'elles ne gagnent rien à vider leur cœur jusqu'à le retourner et à en secouer les moindres miettes sur l'Idole.

Quelles ressources leur reste-t-il quand elles ont une fois renversé la coupe des virginales tendresses? Ne vaut-il pas mieux les mesurer goutte par goutte à la ferveur d'un communiant jamais lassé?

Une jeune fille se vantait d'avoir correspondu pendant un an avec son fiancé sans avoir jamais écrit le mot *aimer*, *l'infinitif divin*.

— Oh! la vérité y était toute entière pourtant, disait-elle, mais il fallait la trouver entre les lignes ou la reconnaître sous le travestissement de cette figure de rhétorique qui s'appelle "lilote."

Je parie que ces exquises trouvailles faites sous la tendresse pudique des phrases ravissaient le destinataire autrement que ne l'aurait fait la vérité toute crue.

Si les jeunes filles qui n'éprouvent aucune répugnance à prodiguer leur écriture assistaient une fois à l'in-

ventaire que les garçons font de temps à autre des papiers de leurs poches, elles auraient la sensation de l'incongruité de leur complaisance.

En voyant exhumer de ce magasin de variétés,—avec des parcelles de tabac dont le brutal arômé a tué son délicat parfum — souillé et méconnaissable, le billet où s'étale la gracieuse cursive, leur délicatesse serait froissée; et la pudeur naturelle de leur âme ressentirait comme une injure la flétrissure de cette page sortie si blanche de leurs mains.

Les hommes ne sont pas tous assez discrets pour dérober à la curiosité de leurs amis de pareilles marques de confiance. Et pourquoi, mesdemoiselles, dites-le moi, se montreraient-ils plus soucieux de votre dignité que vous ne l'êtes vous-mêmes? En général ils ne se font point faute de se les exhiber réciproquement, non sans un certain orgueil, et c'est là un indice du prix qu'ils attachent encore aux privilèges de votre trop grande condescendance. La chose se passera peut-être comme ceci:

Dans une réunion de célibataires, jeunes ou vieux, tenant leurs séances dans une garçonnière quelconque, l'un des fumeurs usera d'un habile stratagème pour se vanter sans en avoir l'air. Faisant mine de pêcher avec difficulté une allumette au fond de son gousset, il le débarrasse machinalement des papiers qu'il contient; ses regards tombant aussi machinalement sur le premier, il dit avec nonchalance, comme un homme habitué à tout:

— Tiens, la lettre de la petite Chose.

— Ah! toi aussi? fait un second piqué au jeu et soulevant le pan de son habit pour aller chercher dans l'arrière-fond d'une poche profonde un document identique.

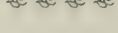
Alors, selon que la petite Chose a plus ou moins de connaissances dans ce cercle de mondains, il circulera de mains en mains un certain nombre de petits feuil-

lets dont la comparaison s'établit au milieu d'une gaîté pas toujours bienveillante.

Peut-être l'un d'eux, dans la confusion des échanges, tombera-t-il dans le crachoir. Pardon, mesdames, de la supposition, mais, malgré l'horreur de son sort, ce naufragé me semble le plus heureux ; sa carrière est finie.

Les douces missives qu'on envoie à celui qui, dans un avenir rapproché, doit être son époux ne courent pas de tels risques. Un fiancé est trop jaloux de la dignité et du prestige de celle qu'il considère comme sienne pour profaner les confidences émues de son cœur en les publiant : il est trop heureux pour ne pas se renfermer à leur égard dans le mutisme dédaigneux du bonheur assuré.

LES DÉMONSTRATIVES



MIRABEAU disait: "Voulez-vous être écouté, parlez bas". Ainsi l'on pourrait conclure, d'après le même principe, que pour être recherchée il ne faut s'imposer ni aller au-devant des chercheurs.

Chacun reconnaîtra facilement, en consultant son expérience, que ces natures féminines trop généreuses, qui ne dédaignent pas de faire à l'autre sexe de flatteuses avances, eurent toujours le sort des vierges folles de l'Evangile.

Leur prodigue imprévoyance aboutit à leur propre malheur, et ceux pour lesquels elles brûlent inutilement l'huile de leur lampe écartent ces importunes pour voir si chez leurs prudentes sœurs ils ne trouveront pas un meilleur choix.

Qui trop ambitionne obtient peu. Nos exubérantes en sont souvent réduites, après avoir offert l'encens à tous les beaux de leur génération, à épouser, comme pis-aller, quelque obscur rentier ou tabellion à lunettes qui les aiment malgré elles et leur assurent un avenir.

Nous avons parlé d'avances faites par les jeunes filles à ceux qui leur doivent tous les hommages.

Vous demanderiez aux plus *avancées* d'entre elles en quoi cela consiste, qu'elles seraient impuissantes à le dire, tant est grande leur inconscience et leur ignorance candide pour ce qui distingue le permis d'avec l'inconvenant. Qui leur a jamais dit, par exemple, qu'il était contraire à leur dignité de se laisser accaparer dans un bal par le même cavalier plusieurs danses durant? Cette condescendance justifie l'orgueilleuse

présomption de celui qui se reconnaît le pouvoir de vous garder aussi longtemps qu'il le désire et autorise le public à proclamer votre préférence pour ce privilégié. La tyrannie des salons envers la femme du monde lui laisse au moins les moyens de se soustraire, quand elle le veut, à un tête-à-tête trop prolongé.

Celle qui se prête à ces inconvenantes séquestrations dans l'embrasure d'une fenêtre, s'affiche; et une jeune fille bien née ne doit craindre rien tant que de s'afficher. (Je ne parle pas ici des langoureuses qui s'établissent à demeure avec un monsieur dans un coin isolé, en se dérobant le plus possible à la vue des autres. Celles-là font plus que s'afficher, elles se compromettent gravement.)

Un grand personnage, de passage dans notre pays, il n'y a pas très longtemps, s'était pris d'un goût fort partial pour une de nos plus jolies Canadiennes. Avec une assurance toute saxonne, le jeune conquérant ne vit aucun inconvénient à inscrire son nom six fois sur le carnet de bal de cette gracieuse personne, dans une des nombreuses fêtes qu'on donna en son honneur. Notre compatriote, constatant cette tentative de monopole, effaça en souriant, et sous les yeux du *puissant seigneur*, plus de la moitié de son griffonnage distingué.

Elle savait qu'en s'exhibant à ce point avec un personnage en vedette, elle attirerait sur elle les regards et l'attention de la foule envieuse. Or, elle estima sa réputation plus haut que la noblesse de son illustre admirateur, et mit le triomphe de son indépendance au-dessus d'un succès de vanité.

Tout ce qu'une nature impulsive nous commande n'est pas toujours compatible avec les manières d'une fille bien élevée. Plus on est raffiné moins on est *instinctif*. La politesse, les convenances, l'étiquette sont les conquêtes de la civilisation sur l'immoralité primitive des hommes. Ces noms profanes traduisent de belles vertus.

Sur ce sujet des danses je n'ai pas besoin de rappeler que l'étiquette défend d'accorder plus de deux danses par soirée au même cavalier.

Et si le code mondain ne se prononce pas sur le cas d'un partenaire, qui ne se présente pas au moment convenu, un sentiment de fierté naturelle devrait avertir une femme qu'elle fait une trop grande concession au maladroit en lui reprochant sa négligence. Le secret instinct de sa vanité, si elle l'écoute, sera de laisser le danseur indifférent sous l'impression qu'on n'a pas remarqué son absence. Un simple reproche dans une pareille occasion est un manque de tact; une *scène*, encore plus déplacée, devient une sottise.

Les jeunes filles ne comprennent pas toujours qu'un envoi de fleurs à un jeune homme n'a pas sa raison d'être. Quelques-unes même n'hésitent pas à consacrer leur temps, et employer leurs blanches mains à confectionner quelque objet de goût, de menus articles d'utilité (oh l'insupportable prosaïsme!) pour le premier joli garçon venu, dont la chambre est encombrée de ces trophées d'une gloire insolente.

La persévérante application, l'attention prolongée, la tendre méditation même que suppose un tel travail, ont de quoi effaroucher pourtant l'orgueil féminin.

De laisser croire à n'importe quel Don Juan que son souvenir a occupé notre esprit tout le temps qu'on a mis à construire un bibelot, constitue un honneur trop grand, (par conséquent non apprécié) au sexe fort.

Ces envois charmants, ces souvenirs précieux, il faut les réserver pour le fiancé, qui les reçoit avec émotion, les presse pieusement sur ses lèvres, en fait des reliques, et leur conserve l'anonymat.

Combien savent, encore, qu'en permettant à un homme de les escorter publiquement à la promenade et dans la rue, elles lui font une faveur; et que plus cette faveur se répète plus elle devient considérable, car elle

autorise le public à associer votre nom à celui de l'homme que vous distinguez et auquel vous donnez ainsi le témoignage d'une éclatante préférence.

Quelques jeunes personnes, probablement à l'insu de leurs parents, prennent l'habitude de téléphoner à leurs amis. C'est s'exposer à devenir importune, et c'est au surplus dépouiller toute prétention à l'indépendance. Sans la moindre fatuité, celui dont vous recherchez à ce point la conversation peut se croire tout-puissant sur votre cœur.

Cela fait aux témoins, à l'autre bout du téléphone, un singulier effet d'entendre un monsieur répondre après le banal *hallo:* — " Ah, c'est Mademoiselle X...! Eh bien? " ...On pense en soi-même: Elle a du toupet cette Mademoiselle X...

La réputation d'une femme est comme ces objets fragiles qui se flétrissent au toucher. Quand le nom d'une jeune fille est constamment mêlé à tous les événements du jour, aux petits potins de la rue, elle en est comme diminuée.

Si le fait de se laisser accompagner dans ses courses ou promenades par un jeune homme constitue une faveur, on ne saurait admettre que celle qui l'accorde s'écarte de sa route d'un seul pas au bénéfice de son heureux chevalier.

C'est montrer une bonté excessive que de reconduire à son bateau, dans les places d'eau, ou à la gare, un visiteur masculin. Un fiancé même ne peut exiger de sa promise une aussi grave concession.

La femme des temps anciens suivait son maître sur les routes pour le servir et porter ses fardeaux. Il ne tient qu'à elle aujourd'hui de n'avoir à ses côtés qu'un esclave volontaire et tendrement dévoué à sa personne, mais encore faut-il qu'elle s'en tienne à son rôle et ne s'oublie pas jusqu'à se mettre à la remorque des *seigneurs de sa suite.*

La dernière démonstration d'une confiance intem-

pestive que je signalerai ici à mes jeunes lectrices, est celle qui consiste à donner à ses amis son portrait.

Cette familiarité expose leur image dans les poches de certains gais lurons à de singulières promiscuités. Un collectionneur de jolis minois qui demande et obtient la photographie d'une jeune fille du monde, ne peut être blâmé, après tout, d'en faire le même cas que les autres — de toute provenance — déjà acquises.

Si une personne bien élevée, ou soi-disant telle, envisage sans répugnance la perspective d'être exhibée aux yeux des connaissances variées qui composent la société d'un jeune homme, en même temps que d'illustres cabotines, certaines célébrités du sport, etc., ma foi, cette personne n'a pas de fierté à revendre.

Rien ne me révolte comme de voir cloué au mur d'une chambre d'étudiant ou de quelque *lion* de la société, formant éventail avec d'autres photographies, le profil pur de quelque gracieuse enfant.

On éprouve une sensation de souffrance à voir la douce figure égarée au milieu d'un attirail masculin, comme si on la croyait forcée de respirer l'âcre atmosphère propre à ce lieu et qui met sur tous les objets — jusque sur son front charmant — une teinte grise, fanée.

On prend en pitié son sourire naïf et immuable qui s'associe aux bruyantes hilarités de joyeux compères.

Et la pensée nous vient qu'à certains soirs de réunions plénières, durant lesquelles on rebourre les pipes et l'on vide quelques verres en racontant de bonnes histoires, l'indélicatesse visible des mouches innocentes est peut-être la moindre profanation que souffre la pauvre tête de madone.

Je me suis imposé de peindre cette situation sous ses couleurs réelles, cherchant à persuader par l'éloquence des faits.

La conclusion de tout ceci est: qu'une femme reçoit les hommages et les égards que sa conduite lui attire.

LES MALHEUREUSES

♣ ♣ ♣ ♣

QUELLE déplorable éducation est celle qui émousse chez quelques-unes la fierté—je dirais royale—qui fait à la femme sa force et sa supériorité ? On en voit en effet abdiquer d'elles-mêmes le sceptre que la civilisation leur met dans la main et renoncer à l'orgueil légitime qui leur permet d'attendre les hommages.

Mais d'abord la jeune fille, avant d'entrer dans le monde, doit s'être prémunie d'une forte dose de philosophie, ce nom profane de la résignation chrétienne; autrement, ce sera une recrue de plus dont se grossira le bataillon des " malheureuses ".

La femme dans notre monde policé est condamnée à une passivité humiliante et barbare. Son esclavage est tel qu'il n'est pas une fête d'où la plus belle et la plus adulée ne sorte avec de l'amertume plein l'âme.

Forcée, quels que soient ses moyens ou ses goûts, de se parer avec recherche, elle y est comme en exhibition devant ces messieurs. Maintenant, de choisir au gré de ses préférences et de ses sympathies ceux avec lesquels elle désirerait causer ou danser; de se soustraire à la compagnie de certain importun, celles qui le tentent sont taxées d'inconvenance. L'audacieuse qui refuserait à un fâcheux l' " honneur " de s'inscrire sur son carnet serait immédiatement mise au ban de l'opinion masculine.

Dans un bal on ne sait donc lesquelles il faut plaindre davantage, de celles qui ont la honte d'être délaissées par des freluquets qu'elles dédaignent, ou de celles

qui sont forcées de subir quatre ennuyeux pour un danseur agréable.

Jusqu'à son mariage, la jeune fille qui ne veut pas être oubliée est comme contrainte de se montrer dans le monde, tandis que dans notre organisation sociale, les hommes sérieux qu'elle aurait plaisir à y rencontrer s'en retirent presque tous dès qu'ils commencent à être quelque chose.

Tel est pourtant le pénible noviciat que toute fille à marier se voit dans l'obligation de traverser pour conquérir une liberté relative. Il est si dur, que certaines âmes fières, n'en pouvant supporter le joug, abandonnent prématurément la partie, prêtes à sacrifier héroïquement l'espoir de trouver un mari acquis à un prix si élevé.

C'est pourquoi je prêche la philosophie aux jeunes personnes qui entrent dans le monde, car, au fond, le plus clair de ce qu'elles y trouvent toutes, c'est la contrainte, l'ennui et de cruelles humiliations. Ce n'est que du hasard qu'elles peuvent attendre la rencontre de celui qu'elles aimeraient. Et si d'aventure le même malin hasard s'amuse à leur ravir au bout d'un instant le cavalier qu'une plus ample connaissance allait peut-être transformer en adorateur, il leur est interdit de faire pour le retenir le moindre geste ni de tenter pour le ramener la plus petite démarche.

Le mensonge de sa royauté illusoire, il y va du sort même de la femme de le perpétuer et de faire semblant d'y croire. Les lâches qui dans le combat inégal entre leur cœur et leur dignité laissent la victoire au premier, sont ces malheureuses victimes peu intéressantes qui, en étalant leur désolation stérile, ne s'attirent que le ridicule.

C'est le propre de la charité mondaine de prendre parti pour les heureux, les cruels et les conquérants contre les sacrifiés.

Que de jeunes filles ayant pris, à la suite d'un aban-

don, la pose d'un deuil dramatique, ont gâté leur avenir, effarouchée la félicité par l'enseigne du désespoir arboré sur leur personne.

Pour un homme une peine de cœur est une auréole et un excellent certificat. Chez nous, je le répète, elle est un objet de risée, une faiblesse qu'à tout prix il faut déguiser sous une contenance naturelle et même joyeuse. Notre conduite doit avoir pour règle l'inflexible axiome " Noblesse oblige ". Et plus on est humble, déshéritée de la nature ou de la fortune, plus on doit viser à cette hauteur de l'âme qui ne se laisse pas abattre par le dédain d'un homme, car alors l'indépendance est notre seul avantage et notre réputation le seul bien dont on dispose.

La vraie jeune fille est une créature si pure, tellement au-dessus de ceux — hommes jeunes ou mûrs — qui ont l'avantage de l'approcher, que je la voudrais plus consciente de sa valeur, plus pénétrée de sa supériorité et autrement jalouse des égards qui lui sont dûs.

Chez les plus désespérées, dans l'éclat qu'elles donnent à leurs " chagrins d'amour," il a le vestige d'une espérance et l'insistance d'une supplication. Est-il concevable que leur jugement n'avertisse pas ces éplorées qu'une marchandise dont on fait bon marché ne peut que perdre de sa valeur.

Si les malheureuses se contentaient de se nourrir de leur égoïste douleur; mais hélas, elles ont leurs victimes. Ce sont d'abord leur famille, un bon père, une mère idolâtre, réduits au désespoir par le spectacle d'une peine devant laquelle ils se sentent impuissants. Ces vrais affligés, dont le malheur n'a pas, comme celui de leur enfant, une certaine compensation trouvée dans le charme des souvenirs et des dangereuses rêveries, ces pauvres parents ont l'âme meurtrie en lui entendant répéter sans cesse qu'elle va mourir.

Il y a aussi les confidents. Ceux-là sont les martyrs

qui doivent recevoir avec un dos patient la sempiternelle averse des pleurs, des récriminations et des soupirs lamentables. Ces victimes deviennent d'autant plus précieuses à leur bourreau qu'elles seront les témoins du roman, unique peut-être, qu'une vieille fille cultive religieusement, qu'elle arrose de larmes jamais taries comme on renouvelle les fleurs sur la tombe d'un trépassé sans successeur.

Ce sera quelquefois aussi son confesseur qu'elle ira obséder de sa lubie.

Quand le prêtre lui dira que le meilleur dérivatif à son tourment est la résignation, une vie sérieuse et occupée, l'oubli d'elle-même et de son rêve obstiné, les remontrances glisseront sur cette âme.

Au bout de huit jours elle reviendra encore, poussée par l'inconscient besoin de parler de sa hantise à une oreille indulgente; elle osera, avec une hypocrisie dont elle-même ne se rend pas compte, demander de nouvelles consolations quand elle ne craint rien tant que d'être consolée.

Eh, mon Dieu, il ne suffit donc pas aux incomprises de savoir que leur affliction n'est qu'un encens qui grise sans le toucher leur bel infidèle, pour les engager à réprimer d'inutiles démonstrations et à refuser l'hommage public de leurs larmes à un indifférent.

L'amour-propre ou même le respect de soi-même n'éprouve donc chez elles aucune répugnance devant ce rôle de délaissées qu'elles affichent ainsi ? Qu'elles sachent donc que ce qu'elles gagnent par des déchéances de leur dignité est payé trop chèrement et ne leur rapportera rien qui vaille.

Non; aux yeux de quelques-unes la passion est un dieu à la fois charmeur et despotique. Sitôt qu'elles se croient touchées de son doigt elles se grandissent dans leur propre imagination et se classent immédiatement dans une catégorie d'individus à part, infiniment intéressants et subjugués comme des sujets hypnotiques par une force inéluctable.

Elles aiment! Songez-donc... leur conduite échappe à toutes les lois, à tous les raisonnements. Voyons, peuvent-elles être maîtresses de leurs actes, de leurs mouvements, de leur volonté ? Elles aiment !...

Aux conseils, aux menaces elles n'opposent qu'une réponse toujours la même et destinée à justifier le sacrifice en bloc qu'elles font de tout — devoir, amitiés, relations mondaines, bonheur, avenir, réputation peut-être.

" C'est plus fort que moi ! " Telle est la formule de leur aveugle obstination.

" C'est plus fort que moi." Mais c'est là la règle des êtres inconscients.

C'est la loi des êtres privés d'intelligence, le règne de l'instinct substitué à celui de la morale. Cette parole peut mener très loin, elle peut conduire à tout celles qui l'invoquent pour s'excuser à leurs propres yeux des déchéances qu'elle autorise. Cette maxime est de plus un blasphème sur les lèvres d'une chrétienne.

Trop fort, dites-vous? Non; rien n'est plus puissant que la raison et que la volonté. Ce n'est pas en vain que Dieu a donné par surcroît à la femme cette pudeur naturelle qui voile d'une grâce discrète ses joies comme ses tristesses.

Cela a soutenu en des combats douloureux bien d'autres victimes: toute la multitude de ces épouses délaissées dont l'histoire évoque les douces et graves figures. Sans aller chercher si loin des exemples, ne coudoie-t-on pas chaque jour dans la vie ordinaire, d'humbles femmes sachant souffrir noblement sans accabler de gémissements superflus l'auteur de leurs peines?

On force quelquefois le respect et l'admiration de celui-là, à défaut de son amour. Pour qui nourrirait des idées de vengeance à l'endroit du cruel, une conduite digne et fière est encore la plus propre à lui donner des regrets sinon des remords cuisants de son abandon.

Ajoutons que ces victimes ne sont malheureuses à ce point que parce qu'elles le veulent bien. Une résolution courageuse réussit presque toujours à les sauver de leur mysticisme maladif.

Qu'elles sachent au surplus que pour s'attarder à semer durant toute leur jeunesse des larmes aussi peu glorieuses, elles recueilleront les fruits amers d'une conduite impie et sans dignité.

FAUX DÉVOUEMENT

PEUT-IL arriver qu'on soit trop bon ? Est-il prudent de blâmer l'excès d'une qualité? Vaut-il mieux subir les conséquences de cet excès que de risquer de jeter les gens sur la piste opposée en les éclairant sur leur trop grande bonté?

Je crois, moi, qu'il ne faut pas être " trop " bon. Ne savons-nous pas que les épouses servilement dévouées font les maris tyranniques et égoïstes — c'est-à-dire mécontents? De même les pères et les mères d'une complaisance outrée rendent leurs enfants exigeants, paresseux — c'est-à-dire ingrats et malheureux.

Que la jeune fille qui se marie ne se méprenne pas sur le sens des mots " soumission " ou " dévouement " conjugal. Son devoir ne consiste pas en une aveugle et stupide obéissance non plus qu'à s'abaisser inutilement devant son mari. Qu'elle sache sauvegarder sa dignité et retenir le respect qui lui est dû.

Sans doute l'homme représente l'autorité et l'épouse est heureuse de reconnaître ses obligations morales envers le détenteur de cette autorité quand il se montre digne de sa confiance.

S'il est le maître, cependant, qu'elle n'oublie pas qu'elle est la reine de la maison et que certains égards lui sont dus. Dans un ménage bien assorti, la femme est l'égale de son conjoint. Comme lui, elle a des droits qui ne sauraient être méconnus ni sacrifiés dans l'intérêt même de la dignité du foyer et du bonheur commun.

Au lieu d'accorder d'avance toutes les perfections à celui qu'elle aime et de se préparer à servir d'instrument à ses moindres volontés, la nouvelle mariée, au contraire, ne doit pas perdre de vue que sa douce influence doit tout de suite s'exercer à façonner son " seigneur et maître " aux conditions de son nouvel état.

Toute femme avisée et douée de quelque tact, s'aperçoit qu'en se mariant avec le meilleur des hommes, elle a toute une éducation à faire. Avant de se résigner à souffrir en silence maints petits froissements, certains manques d'égards involontaires, elle examine bien s'il n'est pas plutôt de son devoir de chercher à en faire disparaître la cause.

L'habileté et la douceur féminines opèrent dans ce genre de réforme de fréquents miracles. Disons, pour être juste, que l'amour ici joue un grand rôle en ce qu'il rend facile ce que la diplomatie toute seule n'obtiendrait qu'à grand'peine.

C'est dans les rapports intimes des familles qu'on constate cette indulgence débonnaire que je signalais tout à l'heure. On gâte trop ses enfants et les jeunes canadiennes sont de moins en moins industrieuses. En quelque sorte, il n'y a pas de leur faute.

Leur éducation est volontairement négligée du côté des arts domestiques.

Dans la très grande majorité de nos familles aisées, mais sans fortune assurée, les filles en savent moins long sous ce rapport que les princesses royales d'Angleterre qui ont appris à coudre et à faire la cuisine. Ces familles souvent ne sont arrivées à se faire une jolie position sociale et à la maintenir que grâce à la direction prudente, à l'économie, au travail constant et à la minutieuse administration de la mère.

Que fera cette femme raisonable quand ses enfants grandiront? Vous croyez qu'elle enseignera à ses fils à avoir de l'ordre, afin qu'une fois mariés ils ne soient pas de ces hommes insupportables qu'on peut suivre

à la trace dans une maison, tant ils dérangent tout sur leur passage ? Peut-être vous figurez-vous qu'elle élèvera strictement ses filles dans les notions d'économie diligente qu'elle n'a cessé de pratiquer? N'en ferait-elle rien pourtant, qu'il semblerait que le chef de la famille, lui, dût être plus sensé et qu'il dût chercher, au défaut des leçons maternelles, à inculquer de sages principes à ses enfants.

C'est comme un point d'orgueil chez les gens qui ont travaillé de laisser leurs filles grandir dans l'oisiveté. C'est un luxe qu'ils s'accordent comme prix de leur vie de labeurs, ou une teinte aristocratique qu'ils croient se donner en nourrissant de belles demoiselles ne sachant se tricoter une paire de bas ni faire cuire une omelette.

Quand la vanité n'est pas le mobile c'est je ne sais quelle inexplicable faiblesse, quel dévouement mal placé qui attendrit les parents sur leur progéniture.

N'entendez-vous pas tous les jours des papas dire : "J'ai trop souffert dans ma jeunesse pour ne pas songer à exempter mon fils des privations que j'ai subies."

Et des mamans qui pourvoyant seules à l'écrasante besogne du soin d'une grande famille et raccommodant, "pour se reposer," le linge de leur demoiselle tandis que celle-ci lit dans sa chambre ou se promène: "Que la pauvre petite profite de sa jeunesse ! Je ne veux pas qu'elle ait mon sort... Le temps viendra bien assez vite où il lui faudra se sacrifier et se morfondre!"

C'est comme si la paresse des enfants et le fait que tous leurs désirs sont comblés vengeaient ceux qui les ont élevés des peines et des luttes du passé.

Ce sentiment est incompréhensible chez des hommes d'action, fils de leurs œuvres et qui connaissent les âpres joies du travail. Il ne s'explique pas davantage chez des femmes d'expérience ayant vu plus d'une fois dans leur vie les tristes fruits d'une mauvaise éducation.

— " Ils veulent " que leurs rejetons soient heureux. Mais sera-t-il tenu compte de ces souhaits ou de ces vœux dans la destinée de leurs descendants? Les empêcheront-ils de rencontrer le sacrifice inséparable de la vocation humaine et seront-ils toujours là pour s'interposer entre eux et les épreuves afin de leur en amortir le coup?

Hélas! les pauvres gens vivront assez pour assister à la faillite de leur œuvre. En voyant ces enfants tant choyés, impuissants et malheureux devant l'impérieuse nécessité du devoir, ils reconnaîtront, mais un peu tard, qu'ils auraient dû leur tremper le caractère, les blinder dans leur jeunesse au lieu de les amollir comme l'a fait leur égoïste tendresse.

Car avec son apparence d'abnégation cette tendresse aveugle n'est qu'une recherche de sa propre satisfaction, qu'une lâcheté de ceux qui, connaissant la souffrance, craignent d'en voir atteints les êtres qu'ils aiment.

Et pourtant la salutaire, l'impérative souffrance est le meilleur entraînement au bonheur. Le dosage prudent que la nature, régie par la Providence, administre à la créature dès l'enfance, est l'inoculation préventive fortifiant l'organisme contre les chocs plus rudes à mesure que la vie avance.

On ne gagne rien à vouloir retarder l'opération. Chacun a son compte, quoiqu'il fasse.

Si la nature reconnaît des privilégiés, ce sont les individus qui, robustes de corps et d'esprit, ne cherchent pas à éluder sa loi, mais au contraire accomplissent bravement la corvée imposée par Dieu à l'homme pécheur.

LES ÉMANCIPÉES

S'IL m'est arrivé de m'étendre sur la rigueur des lois du monde en ce qui regarde la liberté de la femme, ce n'est pas que je prétendisse les changer, ni que je voulusse prêcher à leur endroit la révolte. Je sais trop bien que les révoltées du despotisme social sont bientôt et fort tristement classées.

Elles forment la catégorie de celles qui jouissent pour un temps, d'une vogue " intense ". Elles sont ces reines éphémères auxquelles tous les favoris, tous les princes charmants de leur génération ont fait un bout de cour, sans jamais songer à les épouser.

Leur beauté, des charmes réels ont, de concert avec la complaisance et l'incurie des parents aveugles, déterminé leur vocation d'émancipées.

Manquant d'une prudente direction et des conseils de l'expérience, elles subissent le sort que le monde égoïste et cruel fait à toutes ses idoles.

Qui les instruira, en effet, des revers qui suivent les triomphes faciles? Qui avertira la pauvre petite, empressée de plonger ses lèvres roses dans la " coupe enchantée ", que la mousse capiteuse cache une lie amère? Qui donc l'empêchera de suivre, comme le Chaperon Rouge, de lamentable mémoire, la route joyeuse et fleurie qui s'offre à son exultante jeunesse, si ce n'est de sages et vigilants parents?

Ceux-là au moins savent que le bonheur est un oiseau rare, une proie mystérieuse et délicate qu'on n'attrappe pas en faisant la chasse aux papillons. Ils n'ignorent pas qu'un bon mari — puisqu'en cette vallée

de larmes ce mot résume pour quelques-unes tout ce qu'une femme peut souhaiter de mieux — ne se trouve pas toujours au sein d'un bruyant cotillon, sur un champ de tennis ou parmi les coquillages d'une plage à la mode.

Les chrysalides qui recherchent l'occasion de se transformer en bons maris, fréquentent bien comme les autres les endroits profanes, mais s'ils ont la vanité d'y promener à leur bras celles " qui font fureur ", il est rare qu'ils ne cherchent pas parmi les jeunes filles moins populaires, l'ange modeste qu'ils rêvent de voir à leur foyer; c'est à de plus simples et de plus timides en réalité qu'ils parleront le langage grave et doux de l'amour sincère. C'est à celles-là qu'ils diront avec émotion après un jeune poète canadien bien connu par ses succès dans la prosaïque science de la politique:

O vous dont la voix est si douce,
Dont le regard est infini,
Heureux celui qui, dans la mousse,
Avec vous bâtira son nid.

C'est en vain qu'ils essaieraient d'ailleurs, de faire entendre de pareilles choses à la mondaine brillante et frivole.

Cette conquérante, avide d'hommages nouveaux, préoccupée de la quantité plutôt que de la qualité des admirateurs, ne s'arrête pas à pénétrer le sens intime des déclarations qui pleuvent à ses pieds.

Qu'elles soient banales, sottes, convaincues ou spirituelles, peu importe pourvu qu'on les lui fasse.

L'habitude des louanges, l'adulation ont tellement exacerbé sa vanité que d'en manquer un seul jour ferait son malheur. Comme les pauvres reines pour qui le souci de leur rang et de leur réputation passe avant tout, elle arrivera insensiblement à sacrifier à son orgueil les plus chers intérêts de son cœur.

Avec quiconque l'aborde, elle prend l'initiative d'une conversation légère, badine, moqueusement sentimentale, — c'est ce qu'elle appelle flirter — qui déconcerte les sentiments sérieux.

Le flirt entre dans son système. Elle ne s'en cache pas. "Cela m'amuse" avoue-t-elle avec une certaine candeur. A chaque saison, aux eaux, à la ville, aux endroits où elle passe, on lui voit nouer de ces relations éphémères, romans dont elle brûle les étapes et qui même, dans les cas de promenades trop courtes n'offrent pas plus de développement qu'une Table des Matières.

Pas un chapitre n'y manque cependant : Coup de foudre au commencement, adoration perpétuelle, entretiens éternels, promenades solitaires, tristesse au départ, promesse de s'écrire, larme peut-être, oh! la larme y est quelquefois.

Et elle recommence ailleurs le lendemain; c'est sa manière d'affirmer son empire. A chaque conquête, à chaque genou additionnel qui ploie devant ses charmes, elle ressent la joie de l'Indien attachant à sa ceinture la chevelure d'un ennemi nouveau.

Mais cela ne peut pas toujours durer. Et que vaudront dans l'avenir toutes ces marguerites effeuillées, tous ces lauriers flétris? Des regrets, des reproches, des remords peut-être.

Je propose à la méditation des amateurs d'un sport plus innocent qu'inoffensif, la fable dans laquelle le bon Lafontaine s'est occupé d'elles:

La cigale ayant chanté tout l'été... etc.

Le monde est dur dans son jugement des émancipées.

Avec la détestable logique qui est à son usage, il n'épargne aucune de ses séductions pour attirer dans le

piège d'innocentes victimes, ce qui ne le gêne en rien pour n'admettre ensuite aucune circonstance atténuante dans l'arrêt qui les condamne.

Apprendrai-je aux personnes mal guidées qui ajoutent sans cesse au code reconnu de la bienséance des exceptions par trop hardies, que les mêmes jeunes gens qui ont été le mobile ou les instigateurs de leur conduite audacieuse, seront justement les témoins compromettants dont le sourire énigmatique et plein de fatuité insinuera plus que la vérité.

Car le sexe protecteur de notre faiblesse féminine commence toujours par être son ennemi. Sa protection débute au point où ses tentations échouent; elle s'accorde à qui a eu l'héroïsme d'éviter ses embûches.

Si un homme trouve sur son chemin des innocentes imprudemment lâchées, des étourdies livrées à elles-mêmes, ou des coquettes trop amoureuses du flirt, le monde l'exonèrera toujours d'avoir contribué à compromettre ces inconscientes désarmées.

— Qu'elles ne s'exposent pas, dit sa justice inexorable. Que les parents qui ont le souci de la réputation de leurs filles les gardent et les protègent. On n'est pas tenu d'avoir des égards pour ce qui traîne partout sans paraître appartenir à personne.

Comprenez-vous, les parents ayant l'expérience de ces choses, connaissant la vie, et qui lancent leurs enfants sans guides dans le monde où elles ne rencontrent que dangers, hostilité et rarement un bon conseil.

La première fois qu'une jeune fille va en soirée, sa mère trouve au retour plus d'une observation à lui faire, ou sur son maintien ou au sujet de quelqu'enfantine étourderie qui pour être le fruit d'une ignorance candide n'en doit pas moins être strictement réprimée.

Elle se sera laissé accaparer une partie de la soirée par quelque joli garçon, ou n'aura trouvé aucun incon-

vénient à s'établir avec un partenaire ayant la réputation d'un Flirt consommé, derrière un rideau ; elle se sera, au souper, emparée de la conversation et n'aura pas craint peut-être de tenir tête à un groupe d'hommes s'amusant perfidement à la faire causer; il arrivera même que d'espièglerie en extravagances elle ait fini par allumer la cigarette de quelqu'agréable fat qui aura eu l'audace de le lui demander.

Que sais-je encore tout ce que peut faire de folies analogues ou pires, une ingénue dont personne ne contient l'exubérante vivacité, que les sourires approbateurs et l'apparente admiration des hommes encouragent au contraire.

On a vu trop souvent le résultat d'un pareil entraînement car nos salons contiennent un certain nombre de ces émancipées au verbe haut, aux façons désinvoltes.

Pour ces victimes de notre anarchie sociale je ne puis ressentir que de la pitié et de la sympathie, car je réserve toute mon indignation pour les pères et les mères imprévoyants qui ne les ont pas suffisamment gardés.

Aux jeunes canadiennes de la génération actuelle on peut fort heureusement approprier cette peinture de la bourgeoisie de 1796 en France faite par un romancier de nos jours.

"La liberté dont jouissait les jeunes filles les exposait à des aventures et à des tentations, et leur cœur inexpérimenté sentait trop vivement pour se contenir toujours ; mais contre le danger qu'elles affrontaient sans crainte, elles étaient défendues par une honnête nature transmise de mère en fille depuis des siècles, ainsi qu'une noblesse qui se transmettrait par les femmes et devenue invincible comme une habitude, infaillible comme un instinct."

Il ne serait pas raisonnable toutefois de se reposer uniquement sur cet atavisme bienheureux qui fait nos compatriotes honnêtes comme leurs mères le furent.

L'habitude de la vertu est un héritage qu'il faut cul-

tiver; une moralité instinctive ne résiste pas éternellement au nombre et à la violence des tentations.

Notre système tout entier est à refaire. Prétextant l'exiguité des maisons dans les villes, on a pris l'habitude d'inviter pour les bals les jeunes filles sans leurs mères. Cette transgression exceptionnelle a suffi à établir le principe; l'on voit maintenant des excursions en bateau ou en voiture, ainsi que des parties de campagne auxquelles la grande nature donne un caractère de liberté absolue, où une vingtaine de jeunesses sont placées sous la direction d'une ou deux chaperonnes bien peu imposantes parfois. C'est une mère intéressée et vigilante et non une étrangère sans autorité qu'il faut dans ce dernier cas, pour avertir son enfant que les circonstances lui imposent une conduite toute particulière et lui interdisent comme une inconvenance des plus graves de disparaître un seul instant, en compagnie d'un jeune homme, de la vue des autres.

Ce sont de ces précédents regrettables, de ces coutumes démoralisatrices que certains parents s'inspirent pour laisser leurs filles revenir la nuit au retour d'une soirée, escortées par des jeunes gens, ou aller en même compagnie à des théâtres dont on peut dire des merveilles mais qu'eux, en somme, ils ne connaissent pas.

C'est aussi une inconséquence impardonnable que de permettre à ses enfants d'aller sans une escorte sérieuse — une sœur mariée à défaut du père ou de la mère, un frère dévoué qui s'interdit toute distraction pour rester entièrement à la disposition de ses sœurs— recevoir l'hospitalité dans les cercles masculins, (militaires ou de sport), et à bord des frégates étrangères qui visitent nos ports.

Les cas sont rares où une femme peut accepter l'hospitalité masculine; quand elle le fait ce doit être avec une réserve et une prudence extrêmes, non pas que l'on doive trop mettre en suspicion la loyauté d'amphytrions de nos amis les hommes, mais parce que,

peut-être, la nouveauté et l'étrangeté de la situation mettent en éveil la malveillance du monde.

On m'a raconté qu'il y a deux ou trois ans une jeune fille avait été invitée à déjeuner à bord d'un vaisseau de guerre. On n'explique pas pourquoi son père et sa mère lui permirent de se rendre sans eux à la prière des galants marins, mais les autres convives survenant un moment après elle, remarquèrent en entrant dans le carré des officiers, le chapeau de cette émancipée qu'elle avait déposé sur le piano et que recouvraient en partie les coiffures galonnées de ses hôtes. L'irrévérence était peut-être involontaire, mais elle était flagrante. Je me figure que si le gentil couvre-girouette de la demoiselle s'était abrité à l'ombre des ailes en dentelle noire d'une capote maternelle, les casquettes marines se seraient maintenues à une distance respectueuse.

LES IRRESPONSABLES

Il faudrait corriger chez certains jeunes hommes l'audace et la familiarité dans leur manière d'être avec leurs compagnes, pour n'avoir plus à blâmer chez celles-ci la tolérance qui semble encourager les impertinents.

On est surpris de voir avec quelle placidité et quelle indulgence des jeunes filles bien élevées accueillent les hardiesses de paroles ou d'actions des garçons de leur société.

Une ingénue souffrira avec résignation qu'on lui tienne des propos inconvenants par ignorance de ce qu'il faut dire pour remettre à sa place leur insolent auteur. D'aucunes se croient même obligées en pareille occurrence d'accorder un petit sourire entendu que combat heureusement la rougeur du front, en guise de réponse.

Il y a pourtant un moyen de faire aux étourdis, sans trop les humilier, la petite leçon qu'ils méritent.

Dans la manière de se lever doucement, avec un air ni trop fâché ni trop badin, de la place où leur turbulence est venue vous déranger; dans le ton sérieux sans raideur avec lequel vous répondrez, en parlant d'autre chose, aux paroles déplacées qu'il faut feindre de n'avoir pas entendues, l'imprudent comprendra qu'on l'invite poliment à ne plus recommencer.

Ces conseils préventifs ne s'appliquent pas à celles qui, aguerries au feu, ne craignent pas de riposter à des saillies égrillardes, ni même de les provoquer. De ces cas désespérés nous n'avons que faire. Nous les aban-

donnons au mépris de la société et à la honte des parents coupables qui n'ont pas su préserver la pudeur de leurs enfants.

Ce n'est pas, de fait, un excès de candeur qu'on reprochera à ces dernières, tandis qu'au contraire la plénitude de cette qualité constitue précisément le péril des pauvres irresponsables jetées toutes pures, toutes naïves et sans aucune défense dans la fosse aux lions.

Je ne m'arrêterai pas à qualifier le caractère des gentilshommes qui se plaisent à flétrir d'un souffle impur le lis blanc des âmes virginales, comme à faire rougir le front des adolescentes. Je me bornerai à rappeler aux mères endormies dans une commode sécurité que cette engeance existe.

La jeune fille canadienne est un spécimen peut-être unique dans la civilisation moderne. Sa condition sociale offre une bien curieuse anomalie.

Comme à la citoyenne de la république voisine aucune liberté ne lui est refusée, tandis que rien dans son éducation ne justifie une aussi complète émancipation et ne la garantit contre les dangers qu'elle comporte.

Dès leur sortie du couvent nos filles sont considérées comme des petites femmes, maîtresses de leurs actes. Elles vont et viennent à leur gré et aux heures qu'il leur plaît ; elles choisissent selon leur fantaisie les amis, les relations qui composeront leur société ; nulle entrave sérieuse n'est mise à leur faculté de correspondre avec qui bon leur semble ; elles achètent elles-mêmes leurs toilettes et s'habillent comme elles l'entendent. C'est leur propre autorité qui décide de faire tel voyage, telle promenade, et, dans leurs affaires de cœur, les parents ne sont favorisés de confidences que s'ils ont su par leur *bonne conduite* conserver la sympathie de leurs enfants.

Telle est en somme, avec un peu plus ou un peu moins de tolérance, selon les familles, l'esprit qui préside au gouvernement de la jeunesse féminine en ce

pays. L'autre partie, il n'en faut pas parler. Tout gamin de quinze ans qui n'a pas reçu déjà la clef des champs avec celle de la maison paternelle lui permettant de rentrer à toutes les heures de la nuit, est un phénomène.

Dieu sait pourtant combien peu nos filles sont faites pour cette grande indépendance. L'éducation presque virile que reçoivent les Américaines, la connaissance pratique de la vie qu'elles acquièrent de bonne heure, sont au moins une préparation logique à l'usage de leurs privilèges. L'expérience en détruisant chez elles la candide ignorance qui fait le charme angélique des adolescentes, la remplace par un utile bouclier.

Il n'en va pas de même pour nos ingénues. On laisse à ces anges leurs ailes, sans les prémunir contre les éclaboussures.

L'excessive liberté que nos mœurs confèrent à la pensionnaire à peine échappée de son couvent, le jour où elle revêt sa première robe longue est un hochet dangereux entre ses mains innocentes. Il est impossible qu'elle n'en mésuse pas.

On sait qu'en général dans nos familles, les parents n'éprouvent pas trop de répugnance à laisser partir leur enfant, seule ou avec une amie, pour un voyage quelquefois assez long. Je me trompe. Une opposition instinctive s'élève presque toujours du côté des autorités contre de tels projets. Mais les plaidoiries éloquentes des intéressées, accompagnées des citations de noubreux précédents, la crainte aussi de pousser la sévérité jusqu'à l'injustice, ont vite fait d'étouffer cette vague conscience de leur devoir chez une mère ou un père trop faciles.

Un obscur sentiment de leur responsabilité conduira encore ceux-ci à un suprême acte de prudence. Cette dernière précaution consistera à accompagner son enfant à la gare ou au bateau pour la "confier aux soins du conducteur," du commandant ou de quelque con-

naissance amenée là par le hasard. L'accomplissement de cette formalité a le don de soulager la plupart des papas et des mamans qui s'en retournent ensuite le cœur léger avec la conviction qu'ils ont fait le nécessaire.

D'abord, pour les accidents d'un ordre matériel, dans le cas d'un naufrage par exemple, je me figure que cette tutelle honoraire du commandant ne serait pas d'un bien grand secours à sa protégée,—le devoir dans cette extrémité, lui imposant des obligations plus impérieuses que de veiller exclusivement au sauvetage particulier d'une passagère.

Quant aux éventualités d'une autre nature et pour le moins aussi sérieuses, sa protection est tout aussi inefficace. Il est des circonstances que la sagacité d'un vieux loup de mer est impuissante à prévoir et certains dangers moraux qu'une simple connaissance se voit dans l'impossibilité de pouvoir empêcher ou prévenir.

Quel autre qu'un ami intime en effet, osera mettre la naïve fillette en garde contre la complaisance obstinée de tel jeune et séduisant compagnon de voyage? Quel étranger pourra se croire en droit de l'avertir de se méfier de tel vénérable monsieur aux façons paternelles ou même de cette dame aimable et pleine de prévenances qui vous cause, vous offre des livres, vous fait parler?

Et même, une fois arrivée au terme du voyage, une fois rendue sous le toit des amis de ses parents ou chez quelque camarade de couvent dont la famille peut-être lui est inconnue, qui donc protégera la jeune visiteuse contre tout ce qui, dans le monde, menace l'innocence. Que d'inconvenances flagrantes, que de fautes involontaires commettra cette douce irresponsable avant qu'on se résigne à lui faire la moindre observation. Devant son insondable candeur, les plus sages mêmes et les plus charitables hésiteront, jugeant que la tâche délicate de porter le soupçon dans cette âme pure appartient à d'autres.

C'est qu'il faut un tact infini et les précautions d'une tendresse pieuse pour ouvrir petit à petit les intelligences enfantines aux cruelles et laides vérités de notre monde. Heureuses celles qu'une vigilance tutélaire préserve des brutales désillusions et des révélations foudroyantes.

Rien n'est comparable à l'angoisse morale d'une innocente subitement éclairée. Certaines mères sur ce chapitre ont une conduite singulière. Elles regardent leurs chères enfants cheminer avec insouciance, et le front serein sous un ciel d'orage, se disant: La foudre tout-à-coup tombera à leurs pieds et alors elles sauront...

Mais quand toutes frémissantes et éplorées elles viendront se réfugier entre vos bras, ne seront-elles pas justifiables de vous reprocher l'aveuglement dans lequel vous les entreteniez. Aussi bien, la foudre pouvait les frapper elles-mêmes en pleine joyeuse sécurité.

Il n'est pas rare qu'on entende dire: — "Le caractère de cette enfant est complètement changé." Depuis son retour de X, ma fille n'est plus la même. C'est extraordinaire ce qu'elle a vieilli depuis un an."

Ne serait-ce pas que loin de l'égide maternelle qui l'eut garantie d'une aussi cruelle expérience, la pauvre enfant aura vu soudain son heureuse crédulité se changer en la plus amère désespérance.

N'aurait-elle pas reconnu par elle-même à la faveur de quelque scélératesse dont la société ne ménage pas les exemples, qu'une excessive confiance en l'honnêteté, en l'honneur, en l'amitié est une chose absurde et nuisible?

Sa gravité un peu caustique n'est alors que l'effet d'un froissement intime. Elle en voudra pendant quelque temps à tout le monde, aux innocents comme aux coupables, pour cette triste découverte que le diable se cache partout: sous les traits du séduisant Adonis empressé à vous compromettre agréablement, tandis que vous subissez sans défiance le charme de son magnétis-

me; dans les démonstrations d'une amie nouvelle qui parut d'abord très intéressante et finit par le devenir trop; sous la couverture d'un livre inconnu, et jusque dans la sollicitude d'un bon ami de son père!...

Le miracle est que sur tant d'aveugles poussées dans un chemin bordé de précipices, la presque totalité en réchappe. Il serait d'un optimisme exagéré de prétendre toutefois que nos irresponsables sortent parfaitement indemnes de l'épreuve périlleuse

Car l'éducation maladroite qu'elles ont reçue, en émoussant leur sens moral, produit ce résultat, que devenues mères à leur tour et ayant pris rang au nombre des influences dirigeantes de la société, elles élèvent leurs enfants comme elles l'ont été, et contribuent à perpétuer un malheureux état de chose.

Ou vous voulez faire de votre enfant une de ces "filles fortes" ignorées dans l'Evangile, mais fort prisées par les fils du XIXe siècle et dont la Touriste du tour du monde, nous offre le modèle;

Ou vous êtes jaloux de conserver intact en votre fille cette exquise fraîcheur de l'âme qui se reflète dans son franc regard et nimbe son front de la virginale clarté des aubes blanches;

Dans le premier cas: coupez les ailes à votre ange et armez pour le combat le petit cuirassier qui s'en va affronter la mêlée. Instruisez-le des dangers qu'il courra afin qu'il sache les éviter et que sa confiance absolue au sein du royaume de l'hypocrite égoïsme, ne cause pas sa perte.

Acceptant au contraire la seconde hypothèse pour laquelle je ne veux pas vous exprimer toute ma prédilection: Gardez soigneusement votre trésor. Il ne s'agit pas d'enfouir sous terre ce joyau vivant, et bien vivant, mais il importe de ne le pas perdre de vue. Si vous avez, malgré tout, le courage de vous en séparer, ne le confiez à d'autres qu'avec la plus scrupuleuse circonspection.

A ce prix seulement, vous préserverez la charmante naïveté de votre fille et vous conserverez dans sa pureté intégrale ce dépôt sacré jusqu'au jour où quelqu'heureux mortel, digne de votre confiance et de son amour, viendra vous le demander à genoux.

LES DESŒUVRÉES

♣ ♣ ♣ ♣

Voyons, là, franchement, mes jeunes amies, croyez-vous que c'est une vie que celle que vous menez? Vous qui subissez, inertes, indifférentes, l'écoulement des jours, savez-vous que ce n'est pas exister que de se lever à une heure quelconque de la matinée, ne se proposant aucun but, ne caressant nulle ambition, et ne sachant comment on usera les heures jusqu'au coucher du soleil, et de remplir ensuite cet intervalle de paroles vides, de mouvements inutiles, d'une fiévreuse hâte à tuer le temps; de s'endormir enfin le soir sans avoir rien fait qui compte.

Ignorez-vous que cette vie dont vous faites si peu de cas est un trésor qui nous est confié à la condition de l'employer utilement, et que tout le crime de l'homme devant la justice de Dieu sera d'avoir — ou par négligence ou par malice — gaspillé ce trésor? Ces journées, dont la fuite si rapide ne l'est pas encore assez à votre gré, sont, pour ainsi dire, la menue monnaie du capital précieux qu'il vous est enjoint de faire fructifier.

Les moments perdus le sont irréparablement, et toutes ces heures vides que votre nonchalance continue de jeter dans le gouffre du passé vont grossir le nombre de celles dont vous aurez à rendre compte.

Personne n'a le droit d'exister s'il n'est bon à quelqu'un ou à quelque chose. Et, de fait, dans la société, les membres inutiles sont le plus souvent malfaisants.

L'empereur romain, que l'on cite encore après tant de siècles, devait sentir vivement cette nécessité d'user d'une manière profitable de la vie, lui qui voulait que chacun de ses jours contînt au moins une bonne action.

Le paresseux est dans la création un être anormal comme le figuier improductif que le Christ condamne à être coupé et jeté au feu. La nature toute entière donne à l'homme l'exemple de l'obéissance à la loi du travail. Autour de lui l'herbe croît, les rivières courent à leur fin, les arbres attachés à la terre, comme Pénélope font et défont leur parure, les oiseaux embesognés et joyeux vaquent aux devoirs de leur état, les fleurs s'épanouissent, meurent et renaissent, l'insecte infime comme l'animal féroce, accomplissent docilement, qui dans sa retraite, qui dans son invisible cachette, le rôle particulier qui leur est assigné; dans le firmament, fourmillière infinie, les étoiles évoluent sans relâcher; notre terre infatigable tourne elle-même éternellement et vous seule dans cet engrenage universel, chère et élégante lectrice, vous vous croiriez permis de rester inerte et désœuvrée!

Le Bon Dieu ne vous prête pas en vain sa lumière, et il ne fait pas lever tous les matins son soleil pour le rendre témoin de votre oisiveté.

La jeunesse elle-même ne vous est accordée comme le printemps à la nature qu'à la seule fin de préparer vos forces pour la saison laborieuse qui la doit suivre. A cette époque où se déterminent les vocations, quelque gâtée que vous ayez été auparavant par vos parents et par la fortune, il vous faudra, bon gré mal gré, participer au mouvement qui entraîne l'humanité et tenir vorte rôle dans le drame universel ; la position que vous serez appelée à remplir dans la société et surtout les devoirs de la maternité vous fourniront d'impérieuses occupations.

Fussiez-vous même l'un de ces accessoirs, réputés superflus, de la famille humaine, qu'on appelle une " vieille fille ", vous sentirez comme les autres l'impitoyable force qui commande à chacun d'agir, d'aider de quelque façon à la manœuvre. Celles qui, arrivées

à un âge sérieux, s'insurgent contre cette nécessité de se dévouer, et s'attardent dans l'insouciance heureuse de l'adolescence sont punies de leur frivolité par la dérision et le mépris du monde.

Rien, vous dis-je, n'est inutile dans l'œuvre de Dieu. Il faut se mettre dans l'idée que chacun en particulier, nous sommes un instrument important dans le grand rouage et que nous avons notre mission à remplir.

Le moyen dont nous disposons pour accomplir notre tâche, le précieux outil que la Providence nous prête à cette fin, c'est le Temps.

Le Temps est toute la fortune du pauvre; pour les désœuvrées, la plus belle des charités serait de donner à ceux qui n'ont pour tout bien que les heures de clarté remplies par un travail fiévreux, quelques-unes des minutes, qu'en enfants prodigues, elles gaspillent sans remords.

Le Temps est le collaborateur indispensable qui aide le genre humain à accomplir des prodiges; il est la mine précieuse où l'art puise le plus important de ses matériaux pour créer des chefs-d'œuvres — il est pour le savant, pour le philosophe et l'homme de lettres le trésor ménagé avec un soin et une dévotion d'avare.

Si la Providence daignait matérialiser sous nos yeux tout le bien qui aurait pu tenir dans nos instants perdus et les œuvres innombrables que certaine période vide et stérile de notre vie eut produites si nous l'avions voulu, la frayeur et les remords envahiraient notre conscience.

Combien de fois une mère de famille accablée de travail, des enfants dénués de tout, un petit vagabond croupissant dans l'ignorance, un pauvre malade abandonné, un talent maintenu sous le boisseau faute d'un secours intelligent et généreux se sont-ils offerts à notre attention sans que nos mains et notre esprit oisifs aient secoué leur torpeur pour venir en aide à notre semblable infortuné?

Il est curieux de constater qu'en ce pays, où le travail et le mérite sont pour ainsi dire les seuls moyens d'arriver à quelque chose, la jeunesse soit aussi indolente et peu cultivée.

C'est au moment précis où les enfants, au sortir des couvents et des collèges dans lesquels ils ont appris les rudiments des principales sciences, pourraient commencer à étudier avec plus de profit, qu'ils se mettent — les garçons, à vivre en rentiers aux dépens des parents, tout en traversant vaille que vaille les phases d'une cléricature menée haut la main — les filles, à traîner les salons, à la recherche ou dans l'attente inavouée d'un mari.

Peu de jeunes filles en général se doutent qu'il y a une autre manière d'attendre et de gagner cet important chaland, que le fastidieux postulat des salons. Qu'on approfondisse un peu le proverbe: " C'est quand nos filles sont mariées qu'on trouve des gendres ".

Pourquoi le gibier se présente-il alors qu'on n'en a plus besoin? C'est qu'on ne le cherche pas. La vie offre souvent de ces bizarreries. La certitude d'être accueilli avec enthousiasme éteint du coup l'ardeur d'un soupirant.

Voici ce que, pour ma part, je conseillerais à mes filles: ne perdez pas votre temps dans une chasse décevante sinon stérile. Organisez tout de suite votre vie comme si vous n'attendiez que de vous seules votre indépendance et votre bonheur. Faites-vous des occupations sérieuses, adoptez quelqu'étude conforme à votre goût, que ce soit celle de la musique, de la peinture, de l'histoire, des langues étrangères, peu importe pourvu que vous vous y intéressiez; voyagez si vous le pouvez, procurez-vous surtout des distractions intellectuelles; adoptez une œuvre de bienfaisance.

Votre détachement à l'endroit des épouseurs, la facilité de s'en passer que vous aurez acquise auront pour effet de vous rendre plus experte, partant plus difficile

dans le choix à faire et elle multipliera les occasions de choisir.

Car, en effet, votre mérite, la culture de votre esprit, l'agrément de votre conversation, joignant leur charme au prestige de votre indifférence, feront trouver à vos parents les gendres qui abonderont d'autant plus qu'ils seront moins désirés.

Que, par le fait de circonstances exceptionnelles, les partis ne viennent cependant pas, il vous reste au moins avec la satisfaction de n'avoir perdu ni votre temps ni vos peines, cette incomparable joie d'une indépendance qui se suffit à elle-même et fait trouver en dehors de la vie conjugale, des objets — bonnes œuvres, études ou voyages — capables d'intéresser l'esprit et le cœur.

Si vous êtes déshéritées de la fortune et que les maris n'accourent toujours pas, vous avez encore, dans les études qui auront charmé vos loisirs, trouvé les moyens de pourvoir à votre propre subsistance.

Car les filles pauvres doivent être pénétrées de cette vérité : On trouve plus de paix, plus de satisfaction, mille fois moins d'amertume à gagner soi-même son pain, qu'à le partager dans une union mal assortie avec un conjoint qu'on ne saurait ni aimer ni estimer. Il n'est pas rare de rencontrer le bonheur au foyer de celle qui travaille pour vivre, tandis que tous les maux inventés par la discorde, joints souvent à ceux qu'engendre la misère, sont le partage des femmes mal mariées.

C'est que — voilà encore une chose que nos désœuvrées ne soupçonnent pas,—le travail, le saint travail, porte avec lui sa récompense. Il arrose de ses sueurs fécondes le sillon d'où germent les plus parfaites consolations, les meilleures joies humaines.

Un peintre célèbre, Delacroix, vante l'allégresse qui est l'accompagnement du travail. " C'est, dit-il, la plus grande récréation que je puisse me donner. J'oublie à mon chevalet les ennuis et les soucis qui sont le lot de

tout le monde." Un grand écrivain du dix-huitième siècle, Diderot, rend aussi témoignage à cette volupté, fruit de tout labeur consciencieux: "Travaillons, dit-il, quand cela ne servirait qu'à faire oublier la vie."

Pourquoi les désœuvrées qui promènent leur ennui dans le monde n'essaieraient-elles pas la recette?

A mon tour je me permettrai de dire à ces inutiles: Travaillez, et ce pessimisme aigri et cette rancune injuste envers la Fortune, de laquelle vous attendez tout sans faire la moindre avance, fera place dans votre esprit à une heureuse philosophie, à une entente moins amère et plus raisonnable de la vie.

Travaillez, et le diapason intellectuel de notre société s'élèvera rapidement. Les jeunes gens, dans la crainte de se voir dépasser, se mettront peut-être aussi à l'étude, alors la conversation des salons sera autre qu'un tissu de banalités, de frivolités et de médisances.

Travaillez, et vous serez meilleures. La bonté paternelle de Dieu a mis son empreinte jusque dans l'anathème qui condamne la créature à gagner son pain à la sueur de son front.

Au fond de la coupe maudite se trouve la pure ivresse — incomparable pour qui l'a ressentie déjà — du devoir accompli.

FIANCÉS

♣ ♣ ♣ ♣

On est convenu de dire beaucoup de bien de la manière dont se font en ce pays les alliances. Par contre, il est de mise de critiquer celles qui s'appellent mariages de raison.

Ces mariages en effet sont tout-à-fait à l'antipode des nôtres. Malgré la préférence généralement accordée à ces derniers, j'hésite cependant à suivre le courant et à trouver nos coutumes excellentes.

Dites-moi vous-mêmes ce qui vous paraît meilleur d'un mariage de raison ou d'un mariage... déraisonnable. Les mariages d'amour courent de grands risques de mériter ce qualificatif.

A la réflexion on comprend que les premiers soient plus sûrs, justement parce qu'on s'y fait " une raison " et qu'on suit non pas un entraînement aveugle, mais l'inspiration de la sagesse.

Et tenez, voulez-vous que je vous le dise franchement ? Au fond, je n'aime ni les uns ni les autres et sur ce chapitre je suis partisan du juste milieu. L'une de ces unions ressemble trop à un calcul, l'autre trop à une folie.

Ne blasphémons pas contre Cupidon, et donnons-lui son dû en admettant que dans tout bon mariage il doit entrer beaucoup d'amour et un peu de raison.

Seulement, comme il serait téméraire de demander tout cela aux jeunesses qui dans cette affaire sont parties contractantes, il est entendu que les fiancés se chargent de la partie sentimentale et que l'autre ingrédient, c'est-à-dire la part de raison, est fourni par les parents.

Ce petit arrangement suppose de la sagesse d'une part et de la soumission de l'autre. La sagesse, la clairvoyance ne manquent pas où elles sont nécessaires, mais ces précieuses qualités voient leurs bons effets paralysés par la complète indépendance des jeunes filles en ce qui touche leurs histoires de cœur. Ce domaine intime est pour les pères et les mères comme un sanctuaire inviolable qu'ils croiraient profaner en essayant seulement de voir ce qui s'y passe.

Et leur sollicitude, qui ne peut pourtant pas se désintéresser du sort de l'enfant chérie, en est réduite aux conjectures basées sur les faits extérieurs.

Par un phénomène assez compréhensible, il suffit qu'une inclination se déclare dans le cœur d'une ingénue pour que tout de suite une réserve se glisse entre elle et sa mère. Des confidences, ses amies, ses sœurs peut-être en recevront, mais les parents, rarement.

Cela s'explique par le fait que les premiers incidents de ces romans peu sérieux au début et dont le dénouement n'est pas toujours le mariage, sont des événements puérils pour les gens d'âge. On se confie à ses camarades, à ceux de sa génération qui seuls peuvent comprendre tout ce qu'il y a d'éloquence dans un soupir poussée d'une certaine façon, de signification dans un regard rapide et de profondeur dans certaines paroles en apparence insignifiantes.

Puis on prend le pli de ces cachotteries innocentes, et l'on s'y tient par habitude quand les choses prennent une tournure plus grave.

J'ai connu un père qui —tenu dans l'ignorance d'un événement de nature à l'intéresser au plus haut point — demandait à sa fille affairée à l'achat de son trousseau :

— Est-ce que je serai invité à la noce?

Les parents abdiquent trop facilement leur autorité devant le premier caprice de cœur de leur fillette.

Ils ont d'abord une révolte du bon sens et des velléi-

tés d'être sévères. La jeune fille trop précoce, qui affiche avec un petit prétendant sans moustache des manières de fiancée et se pavane gravement dans les rues à toute heure du jour en compagnie d'un échappé de l'université est assez rudement rabrouée et reçoit l'ordre de cesser ce manège ridicule. Mais comme, en général, on est peu pratique, et qu'on ne se préoccupe pas d'écarter radicalement les occasions que ces enfants ont de se rencontrer; comme on continue de laisser l'écolière aller seule à ses cours quand on doit supposer qu'elle ne manquera pas de trouver sur son chemin le jeune soupirant embusqué, les choses ne sont pas changées.

Neuf fois sur dix la ténacité et l'insubordination des enfants ont raison de la fermeté paternelle.

Devant leur entêtement suscité par la contradiction et affectant les dehors d'un attachement durable, l'autorité finit par s'incliner avec une sorte de respect, comme si le doigt de l'amour eut marqué les rebelles d'un sceau sacré.

Il est certain que la cour assidue qu'un audacieux imberbe peut faire à la moindre petite bouture de femme a pour effet de conférer à celle-ci une émancipation prématurée telle que celle octroyée par le mariage qui rend à la jeune épouse l'usage de ses droits avec la liberté de ses actes.

Or, comme je vous le disais, ceux qui ont pour mission de la guider et d'assurer son bonheur, en dépit d'elle-même s'il le faut, en arrivent trop aisément à la formalité du lavement des mains.

— J'ai bien essayé, vous diront-ils, de lui faire entendre raison, mais rien n'y a fait, ni les prières, ni les défenses, ni les menaces.—Que voulez-vous, " ils s'aiment ! " invoqueront encore certaines mamans romanesques.

Après cela, on se résigne à tout, et on attend tranquillement le désastre prévu: un mariage absurde.

Mais tout est bon pour empêcher un mauvais mariage, — la distraction, les voyages, la réclusion forcée, la férule même!

Il ne faut pas trop se hâter de jeter au feu la salutaire férule, ni laisser trop tôt sa fille juge de sa conduite et maîtresse de ses actions.

Les parents ne sont-ils pas payés pour savoir que seule l'expérience rend sage et qu'en faisant la jeunesse l'arbitre de son avenir ils l'exposent à de funestes méprises?

Les victimes de leur nonchalante condescendance joindront plus tard leurs reproches à ceux que ces parents se feront eux-mêmes devant le résultat de leur incurie.

Les unions hasardées qu'on voit tous les jours se contracter sous le seul prétexte "qu'on s'aime" — et encore comprend-on bien ce grand mot? — ne tournent pas toujours mal.

Il est notoire en effet que les ménages canadiens sont le modèle des ménages unis.

Mais y est-on vraiment heureux, et cette paix qu'on y goûte n'est-elle pas trop souvent le fruit de sacrifices qu'un peu plus de sagesse dans le choix de son conjoint eût rendus inutiles; n'a-t-elle pas été conquise dans les premières années de vie commune par un travail d'assimilation orageux?

Cette sérénité qu'on remarque partout, êtes-vous bien sûr que ce ne soit pas dans un grand nombre de cas une résignation silencieuse ou de l'abnégation héroïque?

Qu'on ne se hâte pas de conclure. Le problème vaut qu'on l'étudie à fond.

Un psychologue moderne a noté "qu'on aime un type, c'est-à-dire la réunion dans une seule personne de toutes les qualités humaines qui peuvent nous séduire isolément chez les autres."

Croit-on que la rencontre d'un pareil idéal soit tou-

jours fortuite, qu'elle ne demande pas au contraire, quelques recherches ? De ce qu'une jeune fille et un adolescent ressentent au sujet de quelque jolie frimousse une chaleur au cœur, en faut-il conclure — qu'ils y mettent ou non de l'obstination — que l'être spécial appareillé aux tendances de leur esprit et de leur âme est trouvé?

Sans poser à la profondeur, je réponds avec assurance: non, mille fois non.

Epousez un garçon pour lequel vous ressentez seulement ce que vous appelez " de l'amour ", c'est-à-dire un sentiment purement instinctif. Serez-vous heureuse?

Peut-être.

Unissez au contraire votre vie à celle d'un jeune homme qui force votre estime et s'impose à votre admiration par ses qualités sans inspirer du premier coup cet aveugle entraînement des sens. Aurez-vous lieu d'être satisfaite de votre choix?

Très certainement oui.

Qu'augureriez-vous du sort d'un esquif qu'on pousserait au large sans gouvernail et toutes voiles tendues, prêt à s'abandonner au courant comme à suivre l'impulsion de la première brise folle qui passera ? Son salut serait l'effet d'un miracle.

Sans doute il ne faut pas mal parler de la brise, car la brise c'est l'amour qui donne des ailes, c'est le souffle mystérieux qui enlève et fait courir avec allégresse sur la route difficile, c'est le moteur puissant sans lequel toute navigation sur le fleuve de la vie est laborieuse et terne.

Mais qu'on ne méprise pas non plus le gouvernail, c'est-à-dire, la sage raison qui dirige cette force aveugle. Son rôle dans toute union bien équilibrée doit être prépondérant.

Il ne l'est cependant pas dans le cas de ces jeunes filles auxquelles on permet de subir durant un an ou deux

les assiduités accaparantes d'un courtisan qui diffère tout ce temps de faire connaître ses intentions, se réservant une sortie commode pour le cas où un changement de sentiments ou quelqu'obstacle matériel l'empêcheraient de donner suite à ses projets matrimoniaux.

Tant que cela dure, le soupirant s'arroge dans la maison qu'il fréquente des droits de fiancé que — de bonne ou de mauvaise grâce — les parents reconnaissent eux-mêmes tacitement.

Sans trop murmurer ou du moins sans tenter énergiquement de faire cesser une situation absurde, ils souffrent qu'on monopolise effrontément leur fille, qu'on la séquestre en quelque sorte un certain temps pour la leur rendre en définitive vieillie, discréditée par ces sottes aventures.

De fait la période des fiançailles, qui représente un moment de bonheur presque parfait dans l'existence, justement à cause de cela, vraisemblablement, n'est pas une chose normale.

L'hallucination poétique qui l'accompagne, la vie de rêve et d'extase qu'elle ouvre à la jeunesse riche d'illusion, ivre d'espérance, ne sont admissibles qu'à la condition d'être la préface courte et lumineuse de cet acte sérieux et final du mariage.

On gâterait sa vie en en employant les plus belles années et les plus décisives à faire des préfaces.

Les journaux nous ont parlé d'une jeune fille qui portait dans le monde une rivière de diamants dont chaque pierre représentait un engagement rompu.

Cette terrible fille se parait orgueilleusement de son glorieux trophée ; je plains l'homme audacieux qui la prit derechef avec son collier d'expériences, avec sa rivière de désenchantements.

Les révolutionnaires de 1792 qui prétendirent résoudre tant de problèmes sociaux, réglèrent celui-ci par la loi suivante :

" Le premier floréal le peuple de chaque commune

choisira parmi ceux de la commune exclusivement et dans les temples un jeune homme riche, vertueux et sans difformité, âgé de vingt et un ans accomplis et de moins de trente, qui choisira et épousera une vierge pauvre en mémoire de l'égalité humaine."

Faut-il classer cette ordonnance parmi les réformes intempestives de la farouche République?

Je ne le crois pas. Car sans vouloir préconiser des unions baclées avec un tel sans-façon, je ferai remarquer qu'elles sont néanmoins moins hasardées que le plus grand nombre de nos mariages "d'amour", et qu'en somme, elles devaient offrir de meilleures garanties pour le bonheur des familles que celles dont un caprice ou même un instinct est le seul mobile.

LE LUXE

Nous avons eu l'idée de demander aux principaux marchands de cette ville, leur opinion sur la question suivante, à savoir:

Quel est celui des deux sexes qui fait le plus de dépenses pour la toilette?

Les réponses n'ont pas été aussi concluantes que nous l'aurions voulu.

Quelques-uns se récusent en avouant l'embarras dans lequel les mettrait l'obligation de se prononcer pour ou contre des clients également précieux.

A la vérité, l'impression qui se dégage de leurs déclarations ambiguës c'est que — sauf chez les pauvres gens — l'habillement féminin coûte plus cher que celui du sexe *sans vanité.*

(Qui est-ce qui proteste?)

L'un d'eux, pour corriger le mauvais effet de cette affirmation assez nette, ajoute: " Cependant, les femmes achètent avec plus d'économie."

Des pères de familles, consultés à leur tour, nous ont donné les jugements les plus divers.

Plusieurs hésitèrent et ne purent rien décider. D'autres déclarèrent nettement que le vêtement masculin est des deux le plus coûteux, ce qui fit hausser les épaules aux heureux pourvoyeurs et propriétaires de quatre ou cinq filles élégantes. Ceux qui—outre un pareil trésor—avaient encore le pesant honneur de sustenter les dignes frères de ces demoiselles hochaient la tête. " Il est vrai que les toilettes de nos filles, disaient-ils, nous prennent beaucoup d'argent, mais'. ."

Ce " mais " est un abîme insondable. Ce *mais*, sans absoudre les femmes extravagantes, est la condamnation de la grande majorité de l'autre sexe.

Comme son erreur est la cause d'une foule de maux dont il souffre tout le premier, qu'il nous permette de la lui démontrer ici, non dans une idée de récrimination hostile, mais — ainsi qu'on dit aux enfants en leur donnant le fouet — pour son plus grand bien.

Je le répète: rien n'excuse une femme de se livrer à de folles dépenses, pas même l'exemple de son mari.

A quoi songent pourtant certains pères de famille qui prêchent l'économie avec accompagnement de tonnerre chez eux, et qui dépensent pour leurs plaisirs ou—selon leur expression—" pour leurs distractions," autant, ou presque, qu'il en faut pour faire marcher la maison?

Un petit fait indiscutable éclairera la conscience de tous ces aveugles pécheurs.

Des fortunes s'édifient tous les jours par l'exploitation des défauts du sexe fort accessible à mille faiblesses.

Il y a des cigariers millionnaires; le commerce le plus lucratif et le plus sûr dans notre ville comme dans bien d'autres, est le débit des liqueurs spiritueuses.

Quand vous visitez les grandes villes d'Europe ou d'Amérique, on signale à votre admiration des édifices exceptionnellement somptueux qui sont des Cercles masculins.

Les sommes d'argent dépensées pour les sports de la chasse, du cheval, et autres aussi peu conjugaux, ne se comptent pas.

Il ne faudrait pas rétorquer que mainte industrie, aussi fertile ou nuisible, doit sa prospérité à l'encouragement des femmes, car il n'en est pas beaucoup de celles-là qui ne recrutent leur clientèle aussi bien dans l'un que dans l'autre sexe.

Est-il raisonnable, dites-moi, qu'un chef de famille, maître d'un certain salaire ou revenu quelconque, force

son monde à adopter un train de maison n'en demandant que la moitié, tandis qu'il consacre le reste aux caprices de l'ogre insatiable qui s'appelle son " plaisir," idole impérieuse que sa faiblesse souvent sert en gémissant?

Que de pères en effet invoquent la sainte économie pour refuser un voyage à leur femme, quelqu'innocent plaisir à leurs filles, et qui, en leur tournant le dos, s'en vont droit au club perdre en dix parties de *poker* deux fois la somme qui aurait fait le bonheur des leurs.

On sait quel noviciat prépare à devenir de pareils bons vivants.

Quelques-uns de ses commandements enjoignent de:

1. Ne perdre aucun occasion de noyer sa raison dans son verre en ces saturnales ou fêtes nocturnes pour lesquelles tout prétexte est bon: *enterrement de vie de garçon*, succès, fête, ou mort peut-être d'un ami, que sais-je? (condition essentielle pour établir sa renommée de " bon luron ").

2. D'appartenir à quelque club fashionable; d'y savoir perdre sans sourciller toute sa petite fortune, et même davantage.

3. De s'habiller à l'anglaise.

4. De fumer comme un paquebot.

5. De ne plus fréquenter les salons.

6. De faire au moins une fois l'an un voyage dans quelque *grand centre*, et en rapporter de merveilleuses relations, " d'excellentes histoires " à ses amis de cercle.

7. *Payer la traite* plusieurs fois le jour à des copains qui rendent la politesse incontinent.

8. Et le reste, et le reste. Ces messieurs ne m'accuseront pas d'écrire une phrase vide de sens quand je dirai que j'en passe et des meilleures.

Et voilà ce que beaucoup de gens appellent des bons partis! Dieu en préservent nos filles!

Pourquoi appeler des *bons partis* des gens qui, ayant le talent de faire de l'argent, montrent des aptitudes supérieures pour le dépenser?

Ceux qui en réalité méritent cette flatteuse épithète doivent être qualifiés de nigauds par leurs brillants camarades, car leur vie n'offre pas le même cachet de haute élégance.

Sur la route de chacun comme sur le chemin de Damas, la Providence a placé l'ange du salut. C'est un amour simple et vrai qui attire, qui séduit chez les jeunes gens ce que la jeunesse a de pur et de droit.

Ceux qui obéissent à la grâce et se marient tout bonnement, comptant sur le secours de Celui qui donne aux petits oiseaux la pâture; sur le bon sens et le dévouement de celle qu'ils épousent, mais surtout sur leur travail et leur courage, voilà, à mon sens, les " bons partis," tout pauvres qu'ils sont.

Quand les autres s'écrient que la vie devient bien dure! qu'on ne peut plus songer à se marier, que les jeunes filles sont trop exigeantes, et qu'il faut trop d'argent pour se mettre en ménage, il entre plus d'égoïsme que de prudence dans leur déclamation.

Ils ont peur des privations pour eux-mêmes. Le luxe, ou, pour mieux dire, le gaspillage, leur est devenu une seconde nature. L'idée de se réformer les épouvante. Le bonheur leur semble acheté trop cher au prix de quelques sacrifices. Ils y renoncent sans trop de peine au moment où ils tiennent toutes les compensations du plaisir. Cette résignation fatale est la première punition de leur endurcissement.

Tant d'erreurs ont pour point de départ ce principe faux adopté de bonne heure:

Que la fréquentation des salons et la nécessité de faire face à toutes les obligations sociales constituent une taxe fort onéreuse pour un jeune homme un peu répandu.

Voilà le premier prétexte qui les jette dans cette " vie de garçon " dont les exigences moins avouables deviennent beaucoup plus considérables.

Le seul article de ces libations intelligentes, cet arro-

sage continu de gosiers amis, coûtent à quelques-uns, régulièrement : quatre ou cinq piastres par jour.

Il n'en faut pas davantage pour faire vivre confortablement toute une petite famille ; pour s'assurer aussi un bonheur plus sûr et de précieux dévouements pour " plus tard."

Ce " plus tard ", messieurs, c'est le moment où vos fidèles compagnons des jours heureux sont devenus chauves comme vous, distraits comme vous d'une vieille amitié, par le soin d'une goutte qui ne fait que croître et embellir chaque jour.

En finissant par cet assaut sur la corporation des vieux garçons, j'ai le sentiment de ne m'être pas écartée de mon sujet, puisque, de tous les luxes, le célibat est le plus coupable.

A mes jeunes amies et — si elles ne me trouvent pas trop audacieuse — à leurs mères je soumettrai dans un prochain chapitre quelques remarques les concernant.

ENCORE LE LUXE

Je vous ai dénoncé, dans le chapitre précédent, les jeunes gens pratiquant une arithmétique spéciale et qui, partant du principe que la vie de ménage coûte trop cher, se jettent dans un train de dissipation et de prodigalité ruineuses.

Je veux après cela, signaler aux jeunes filles ce qui dans leur conduite fournit matière aux sophismes des épouseurs récalcitrants; ce qui — il faut bien l'admettre — est de nature à effrayer au premier abord de timides amoureux.

Je ferais mieux de m'adresser tout de suite aux mères de ces demoiselles qui élèvent leurs filles comme des princesses ou en millionnaires sûres de l'avenir. C'est merveille de voir comme tant d'enfants gâtées font encore, dans l'occasion, d'excellentes ménagères, et avec quel courage elles brisent — quand les circonstances l'exigent — avec les habitudes de luxe qu'on leur a inconsidérément laissé contracter.

Oui, nos petites Canadiennes ont de l'étoffe; il n'y a pas d'inconvénient à le remarquer ici en passant. Elles trouvent dans leur jeune raison un miraculeux ressort de la volonté pour réagir contre une éducation si souvent défectueuse.

Et de cette grande liberté même dont on leur fait, de bonne heure, le don généreux, je ne sais quelle sagesse providentielle les empêche de trop abuser. On en voit qui, brutalement punies de leurs inconscientes légèretés par la méchanceté du monde, ou subitement éclairées par la proximité du danger, prennent crâne-

ment en main la vengeance de leur honneur quelque peu atteint ou simplement mis en question. Il arrive encore qu'avant d'en arriver à cette triste extrémité un délicat instinct les porte à restreindre d'elles-mêmes la latitude qu'on leur accorde. Cette prudence, qui est une forme élevée, l'exquise expression de la pudeur féminine, fait qu'une jeune fille refusera d'accepter un plaisir permis ou toléré par l'autorité, par la raison qu'il " n'est pas convenable."

En ce qui concerne cette question de la dépense, on rencontre encore des enfants capables de donner le bon exemple à des parents trop généreux. Mais il ne faut pas s'étonner que le plus souvent l'inconséquence des aînés porte ses fruits et que les disciples égalent et surpassent même l'extravagance de leurs maîtres.

Car la frugalité, la modération, le sacrifice ne sont pas les vertus de l'adolescence, et les défauts opposés doivent à cet âge être plutôt combattus qu'encouragés.

En général c'est le contraire qui arrive.

Voyez ce qui se passe dès le moment où l'on met ses filles au couvent. Jusque dans ces pieuses maisons où la simplicité, l'austérité et l'égalité sont de tradition, l'esprit du siècle a fait son œuvre.

Cette invasion du luxe dans quelques pensionnats religieux, hâtons-nous de le dire, n'y a pas été appelée par leurs directrices dont la vie reste toujours humble et mortifiée; elle est une concession aux exigences et à la mollesse des parents. Il est assez naturel à la vanité enfantine de vouloir émerveiller ses camarades; une des manières les plus communes d'y arriver est un étalage de luxe — dans les limites de plus en plus larges tolérées par la règle — et l'obtention de certains privilèges accessibles aux seuls riches. On ne se doute pas de la magie de ce mot *riches* dans le monde naïf et futile des pensionnaires.

L'opulence, ou une réputation d'opulence, constituent au milieu d'elles une sorte d'aristocratie et l'é-

lève "la plus riche" se trouve investie d'une royauté tacite mais si réelle, si universellement reconnue que tous les honneurs, tous les égards vont directement, naturellement à elle sans que personne songe ni à réclamer ni à s'en étonner.

De ce sentiment, en somme peu louable, de ce culte de l'argent chez des enfants ignorantes des choses de la vie, on ne ferait que sourire s'il n'était entretenu et appuyé souvent par de plus sages.

Dérogeant à la belle et saine coutume qui maintenait dans les communautés une égalité absolue entre les élèves, on s'est petit à petit laissé conduire à créer certaines exceptions pour le logement, pour la nourriture. On a été amené à faire fléchir en faveur de quelques-unes, l'inflexible règle elle-même, cette règle impitoyable qui autrefois nous alignait toutes, grandes et petites, riches ou pauvres, au dortoir dans des lits voisins et uniformes, au réfectoire sur des bancs sans dossiers, autour du même hachis, pas toujours appétissant.

Je crois qu'à ce système rigide les enfants gâtées couraient la chance de laisser au couvent leurs goûts excentriques et leurs caprices.

Une chose certaine, c'est que le contraste nous faisait doublement apprécier le confort et la liberté du toit paternel.

Tout est bien différent au jour d'aujourd'hui. Les grands pensionnats ressemblent maintenant, sous certains rapports, à de grands hôtels où l'on est logé plus ou moins somptueusement, selon le prix que l'on consent à payer. Les pensionnaires ont la faculté d'ordonner, en dehors des repas, des consommations qui leur sont comptées en sus du prix régulier de la pension. Au repas pris en commun elles peuvent faire ajouter à la *carte du jour* quelques mets supplémentaires, moyennant finance.

Il est même loisible à celles qui ont des chambres séparées du dortoir commun, de faire chez elles *la dînette* en compagnie de leur mère ou d'amies de l'extérieur.

Il y a maints petits moyens d'esquiver ainsi la loi — privilège dont la saveur est appréciée en dehors des couvents — et de se distinguer des autres, ce qui n'est pas dans un tel milieu, je le répète, une mince considération.

Elle est si importante au contraire et si flatteuse pour la vanité que l'on use très souvent de ces prérogatives onéreuses sans nécessité aucune et à la seule fin de maintenir son prestige.

Ce sont là les *extra* contre lesquels on entend de toutes parts pester les papas, parce qu'ils doublent très souvent le prix convenu pour chaque trimestre. Et c'est cette déplorable émulation dans la dépense qui fait manitenant reculer tant de familles devant la taxe ruineuse que représente une année de couvent, pour deux ou trois filles surtout, quand ce n'est pas cinq ou six.

On me dira peut-être qu'il est très possible de se dispenser de ces *extra* et que chacune est libre de pratiquer l'économie, mais il faut plus de force de caractère que n'en possèdent des petites filles pour se résigner à jouer parmi des amies fortunées comme aux yeux de quelques parvenues ou de quelques sottes vaniteuses, le rôle de parias.

Les mères sensées qui s'élèvent en masse contre ces abus, ne peuvent elles-mêmes faire autrement que de s'y soumettre, au moins dans une certaine mesure, afin d'éviter à leurs enfants de cruelles humiliations. Beaucoup de parents, de leur propre aveu, excèdent ainsi leurs moyens pour marcher de front avec les autres dans ce *crescendo* d'extravagance.

L'empiétement du luxe et de ses raffinements mondains, encore une fois, ne saurait être complaisamment accueilli par de saintes recluses qui ne cessent de prêcher et par la parole et par l'exemple, l'humilité, la charité envers le prochain, et le mépris des vaines délicatesses. Ils ne tiendrait donc qu'aux gens du mon-

de, qu'aux intéressées de s'entendre pour opérer la réforme universellement désirée aujourd'ui.

Personne au demeurant ne se plaindrait de voir revenir la salutaire discipline du bon vieux temps — si ce n'est, peut-être, les enfants gâtées de notre génération; mais les protestations de celles-ci n'attendriront plus des parents qui ont vu les inconvénients d'une trop grande liberté.

N'ai-je pas entendu certaine maman (une de celles qui, se trouvant en face du système perfectionné fonctionnant dans le grand couvent où elle conduisait sa fille unique, ne put, on ne sut lui en refuser les bénéfices), ne l'ai-je pas entendue me dire:

— J'ai mis mon enfant au pensionnat pour lui faire passer ses caprices; je crains qu'elle n'en acquière d'autres.

Au reste l'hygiène a fait des progrès depuis quelques années, et en retranchant un confort superflu, on n'a pas à craindre le retour de certains abus.

La plupart des pensions sont maintenant pourvues de nombreuses salles de bains où les élèves vont chercher, aussi souvent qu'il est nécessaire, les indispensables et réconfortantes ablutions.

La nourriture est, elle ausi, mieux soignée et plus substantielle. Je me ferais l'écho de plusieurs mères de famille que j'ai entendues s'expliquer sur ce sujet, si jajoutais que les économes devraient y joindre en abondance — et sans frais supplémentaires, comme cela se pratique dans quelques couvents — le lait, ce breuvage favori de l'enfance. Un verre de lait peut à la rigueur tenir lieu d'un repas aux enfants anémiques ou d'un appétit capricieux ne s'accommodant pas de la frugale *table d'hôte* du réfectoire.

Rien n'est facile aux communautés religieuses possédant en général de vastes domaines et les services gratuits d'un personnel nombreux, comme d'entretenir un troupeau de vaches qui pourvoiraient d'un aliment

suffisamment substantiel des jeunesses qui grandissent et travaillent. Le lait, d'après un célèbre médecin, est pour les enfants un article de première nécessité. Et cela ne coûte pas plus cher qu'autre chose.

Les directeurs de nos maisons d'éducation encourent une grande responsabilité en acceptant le soin de la jeunesse. Une nourriture saine, abondante et accommodée de façon à ne pas dégoûter l'appétit des adolescents, des exercices hygiéniques réguliers doivent garantir à leurs élèves toutes les conditions favorables à une croissance normale. On a pu reprocher, et non sans raison, à certains établissements d'anémier la jeunesse.

Pourvoyons sagement aux besoins matériels de nos enfants, mais revenons ensuite aux modestes habitudes d'autrefois; n'ayons pas la faiblesse de redouter pour eux la règle ferme, pareille pour toutes, qui assouplit les caractères, apprend à se vaincre, dompte l'égoïsme et ce détestable orgueil qui se plaît à offenser les autres de la vue de son bien-être.

TOUJOURS LE LUXE

AVANT de laisser ce sujet des couvents, il me reste à signaler d'autres abus où l'orgueil entraîne un grand nombre de familles.

Sur toutes les élèves qui apprennent les arts d'agrément, le dessin, la peinture, le piano, la harpe, la guitare, combien en est-il à qui ces choses profiteront et pour lesquelles un pareil enseignement ne soit pas une charge aussi onéreuse que superflue?

Beaucoup de petites filles, sans y apporter la moindre application, exigent de leurs parents qu'ils leur fassent apprendre tout cela, afin de n'être pas dans une condition d'infériorité vis-à-vis de leurs amies opulentes.

Le temps qu'on perd ainsi à des occupations pour lesquelles on n'a aucune aptitude pourrait être consacré avec plus d'avantage à cultiver d'autres talents, fussent-ils plus modestes. Chacun a les siens, et les parents, mettant de côté toute vanité puérile, devraient s'appliquer à développer chez leur enfant la faculté dominante.

Qu'obtiennent-ils autrement? Des sujets comme on en voit tant, qui possèdent sur une foule de choses des notions nuageuses: qui pianotent, barbouillent sur porcelaine, *déclament*, c'est-à-dire récitent fort mal les vers, et, en somme, n'excellent en rien.

Il faut surtout considérer comme un fléau l'invasion de la musique dans les plus humbles missions de la campagne. Qu'est-ce qu'une fille de fermiers, riche ou non, dont le sort est de devenir fermière et le devoir de se consacrer à des occupations pratiques peut bien faire de la science musicale au milieu de ses graves et nombreux soucis ?

Il y aurait pourtant une différence à faire entre les écoles des grandes villes et celles des districts ruraux.

La population de ces derniers a des besoins différents, et les raffinements qu'on introduit dans l'éducation de ses enfants n'aboutissent qu'à faire des déclassées qui sont le malheur et la ruine des familles.

Un notaire de ma connaissance a vu plus d'une fois un pauvre cultivateur venir hypothéquer sa terre pour acheter un piano à sa fille. Que ne leur montre-t-on plutôt à tricoter, à tisser, à raccommoder, à tailler, à coudre, à broder comme dans les écoles primaires de France? Et s'il faut aborder la science, s'il faut sacrifier à l'art, que ce soit donc au moins d'une façon profitable.

Un peu de chimie vulgaire, quelques connaissances médicales rudimentaires si précieuses dans les habitations isolées de la campagne, des notions pratiques d'histoire naturelle vaudront mieux que l'algèbre et l'astronomie.

Les quelques familles en dehors des grands centres, qui souhaiteraient pour leurs filles une éducation plus accomplie, ne feraient pas autrement qu'elles font presque toutes aujourd'hui: elles porteraient leur clientèle aux couvents des villes.

Pour ce qui est des arts, il en est d'utiles qui ne coûtent rien à celles qui les pratiquent, qui peuvent au contraire leur rapporter quelque chose et devenir un métier lucratif dans le cas où l'on viendrait à dépendre de soi-même pour sa subsistance.

Il y aurait, par exemple, une industrie à créer ou à implanter parmi nous: c'est celle de la dentelle; et la maison d'éducation, l'institution enseignante qui voudrait en prendre l'initiative aurait un rôle bienfaisant à accomplir dans notre pays.

Ce qui nous manquent totalement ce sont encore des établissements pour former à leur état les serviteurs. Chaque métier a son apprentissage, seul celui de cuisinière ou de servante se fait aux dépens des patrons,

Pourquoi les communautés religieuses ne fonderaient-elles pas dans certains districts de la campagne des maisons spécialement dévouées à cet objet?

Le *Conseil National des Femmes* poursuit justement ce but pratique. A chacune de ses sessions on s'applique à trouver les moyens d'introduire dans les écoles l'enseignement des arts manuels.

Cette innovation serait un bienfait non seulement pour les populations des campagnes, mais aussi pour nos jolies citadines, qu'elle rendrait plus pratiques.

Car, sans vouloir nous faire une querelle avec quelques-unes de nos jeunes lectrices, il faut avouer que nous avons dans notre sac quelques vérités à leur dire. Sur ce chapitre du luxe nous aurions un gros sermon à faire si les sermons n'étaient si ennuyeux, et pour qui les écoutent et pour qui les fait. Quelles nous permettent seulement de leur indiquer quelques occasions où on les voit le plus souvent céder à la séduction du luxe.

Un grand nombre, du reste, ne sont en ceci coupables que d'inconscience. Elles obéissent à un entraînement contre lequel on ne les met pas assez en garde. Elles font... comme les autres, et usent de la latitude qu'on leur donne.

Que la pensée de leurs torts viennent seulement à les frapper, et il est certain que le premier pas sera fait vers leur amendement.

D'abord, mesdemoiselles — c'est à vous que je m'adresse — c'est un luxe que de perdre son temps.

Songez que Dieu a dit à l'homme: *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front!* Personne dans la pensée du Créateur n'a été dispensé de cette peine, et tous ceux qui vivent dans l'oisiveté le font aux dépens des autres.

Réfléchissez aussi — cela vient d'être démontré scientifiquement — que la terre actuellement ne produit pas assez pour nourrir tous ses habitants; que si l'on partageait également entre les hommes vivants ses ressources présentes, personne n'en aurait "à sa faim."

Ne répugnez-vous pas à être du nombre des parasites

et des inutiles? Ne sentez-vous pas qu'il y a mieux à faire que de gaspiller les heures et les jours en de vains passe-temps?

C'est un grand luxe, vous dis-je, que de consacrer chaque jour une partie de votre matinée à crêper, à friser vos cheveux et à élaborer le savant édifice de votre coiffure. Luxe aussi ces causeries oiseuses et ces promenades quotidiennes, sans autre but que de battre l'asphalte et se montrer à ses concitoyens. Et au surplus quel mauvais noviciat, quelle triste préparation au rôle d'épouses sérieuses et de bonnes petites mères auxquels vous êtes appelées, qu'une vie aussi nulle!

Un grand nombre de celles qui gaspillent leurs journées de cette façon sont les aînées de grandes familles, qui voient leur mère surchargée de mille tracas et leur père user ses forces pour apporter l'aisance à tout son monde.

D'occuper leurs jolis doigts à confectionner, à réparer les vêtements des petites sœurs ou à faire leur propre raccommodage, de partager la responsabilité de la maîtresse de la maison, d'alléger le fardeau des parents, l'idée ne leur en vient pas.

Depuis nos bonnes grand'mères, assujettissant la mode au bon sens et portant leur *belle robe* aussi longtemps qu'elle voulait bien durer, les choses ont bien changé. C'est maintenant deux ou trois toilettes par saison qu'il faut à une femme élégante, et il n'est pas de condition de fortune qui dispense de ce renouvellement incessant.

C'est ainsi que s'écoule l'argent si péniblement gagné et que le père de famille, qui lutte de jour en jour plus fiévreusement, se trouve dans l'impossibilité d'amasser quelque chose pour ses vieux jours ou d'assurer l'existence des siens pour le cas où il viendrait à mourir.

En dépit de toutes ces complications dans la manière de vivre autrefois si simple, avec l'aggravation des charges pour celui qui soutient une famille, la femme est devenue moins industrieuse. Une dame, il y a cinquante ans, ne rougissait pas de faire ses robes. Combien de

jeunes filles aujourd'hui pourraient s'en vanter? On leur passerait peut-être d'ignorer un art bien utile quoique prosaïque si elles se distinguaient dans les autres. Mais quel talent cultive-t-on, quel chef-d'œuvre peut-on montrer?

Aux jeunes filles ayant de la fortune, à celles qui font la mode et donnent le ton à la société, je conseillerais de montrer l'exemple de la simplicité, sinon en considération d'un père qui use sa vie à leur service, à cause du bien qui en résulterait chez les moins favorisées tenant à honneur de les imiter, mais surtout, dans leur propre intérêt.

Je suppose qu'elles n'aient rien à craindre pour l'avenir, il y a encore un emploi plus intelligent à faire de leur superflu que de le convertir en kilomètre de soie, en musée de bijouterie ou en un magasin de chapeaux.

Etant donné qu'il est un luxe permis (proposition fort combattue par ces temps de socialisme), je suggère aux dépensières un peu de discernement dans celui qu'on leur accorde.

Faut-il vous apprendre, belles extravagantes, qu'il existe une telle chose que des livrets de caisse d'épargne?

Ayez-en un en votre nom, et confiez-lui ce que vous pouvez distraire de votre budget en vue d'un voyage intéressant, de l'acquisition d'une œuvre d'art ou de quelque livre précieux.

Vous vous marierez un jour. L'élu de votre cœur ne sera peut-être pas M. Vanderbilt. Il est possible qu'il n'ait à vous offrir avec son cœur qu'une chaumière. C'est alors que vos économies viendront à point s'ajouter, pour l'embellir, aux libéralités du papa.

La crainte de voir mes suggestions prendre la tournure d'un sermon a failli m'empêcher d'ajouter qu'il y a une jouissance délicate à user de sa bourse pour faire des heureux et à retrancher quelque chose de son superflu pour donner à ceux qui souffrent le nécessaire.

Ce plaisir se concilie fort heureusement avec la prescription évangélique qui dit à tous: Faites l'aumône.

DE LA CONDITION SOCIALE

La glorification des filles riches au couvent a de bien cruels revers. Quoique dans le monde le *vil métal* soit aussi tout-puissant, il ne réussit pas toujours à dominer le mérite et la vraie distinction. La société n'admet pas sans conteste les catégories inventées par de petites pensionnaires, et les reines de l'école éprouvent en rentrant dans leur famille de grandes déceptions.

C'est qu'elles découvrent une classification sociale toute différente. Leur gloire passée ne les console point de l'actuelle déchéance, — bien au contraire — elle fait ressentir avec plus d'amertume l'infériorité de la condition nouvelle.

A qui pourtant ces enfants doivent-elles s'en prendre de leur déception? Est-ce au monde que régissent certaines conventions, ou bien à leur ambition démesurée qui visait trop haut?

Quelle triste et déraisonnable chose que cette jalousie avec laquelle tant de familles empoisonnent leur vie, et combien stérile — combien désastreuse plutôt — cette fièvre de se hausser au niveau des autres, de se distinguer, d'éblouir, coûte que coûte.

Dans ce pays, les moins favorisés sous le rapport de l'élévation sociale n'ont pas même — comme dans les états où il existe une noblesse — la ressource de reprocher leurs privilèges à ceux qu'ils envient. Car on peut presque dire qu'on est en cette contrée démocratique ce que l'on veut être ou ce que l'on se fait. On en voit la preuve dans la grande inégalité so-

ciale qui existe si souvent entre les membres d'une même famille. Le préjugé de la "naissance," qui ailleurs est pour les uns une barrière, pour les autres un tremplin ou un piédestal, en fait, n'existe pas parmi nous.

Le prestige du nom est inconnu; les enfants d'un homme célèbre ou honoré n'héritent de son prestige comme de la considération publique que s'ils savent soutenir et continuer par un mérite personnel la réputation du père.

Autrement c'est de son vivant même qu'ils rentrent dans l'obscurité.

L'aristocratie qui règne dans notre société est donc le produit d'une sélection spontanée, d'une évolution naturelle contre lesquelles il est puéril de s'élever. Elle n'est pas cette caste hautaine et fermée qui dans les vieux pays monarchiques se croit sérieusement d'une essence supérieure et considère avec mépris le reste de l'humanité. Elle est au contraire accueillante au mérite. Son domaine d'ailleurs est propriété publique. Née d'hier, sortie elle-même d'humbles familles, elle n'a pas d'armes héraldiques ni de barrières blasonnées à opposer aux nouveaux candidats. Certaines conditions d'éducation ou de fortune vous admettent d'emblée dans son sein sans qu'il soit besoin d'autres passeports.

Je sais qu'on accuse le monde de se laisser trop facilement éblouir par la richesse, et d'ouvrir toutes grandes ses portes à des gens qui n'ont d'autre valeur que celle de leurs gros sous; je sais également qu'on rencontre dans les salons, des personnes ayant la voix, le langage et la tenue de femmes de halles, comme dans les plus humbles maisons de nos campagnes on en voit quelquefois qui ont des façons de grandes dames. Le reproche n'est pas sans fondement, mais il faut l'étendre à toutes les classes de la société. Cet engouement pour tout ce qui brille, qui fait absoudre tant de misères et de défauts chez les riches, se trouvent partout.

C'est la badauderie populaire éternellement renouvelée autour du veau d'or; le culte qu'on leur rend de tous côtés élève les enrichis bien plus que leurs prétentions mêmes.

Cette promotion de faveur qui leur est généralement accordée, n'est pas toujours ausi déraisonnable qu'elle en a l'air. La fortune entraîne comme conséquences naturelles la facilité de voyager, la faculté de s'instruire et de cultiver les arts; elle suppose les recherches délicates, un certain raffinement. Il n'est pas rare qu'elle rende meilleur, et qu'en tombant entre bonnes mains elle serve à accomplir de belles et bonnes choses. Si l'or civilisateur — on peut le dire aussi bien que *l'or corrupteur* — ne réussit pas toujours à policer du premier coup le bonhomme de spéculateur qui l'amasse, il aide fort à transformer ses héritiers. Pourvu que ceux-là aient une mère sensée qui sache les élever, ils peuvent atteindre — et l'on voit ce phénomène s'accomplir tous les jours — à un degré de parfaite distinction.

Dans cette aristocratie des cités canadiennes, et à côté d'elle, dans les petites villes et les villages, il y a des nuances à observer.

Nous sommes un peuple réfractaire à la tradition, et cela tient peut-être aux fluctuations de la politique qui transforment si souvent le sort des familles, et à celles des fortunes qui se font et se défont si aisément, donnant à notre société ce caractère changeant et kaléidoscopique. Mais si l'on veut retrouver un vestige des coutumes d'autrefois et la tradition bien conservée de la politesse proverbiale, de l'hospitalité large de nos pères, c'est dans nos bonnes familles de la campagne, où les années n'ont apporté aucun changement, qu'il faut les aller chercher. Je ne surprendrai que ceux qui ne connaissent pas notre pays en disant que chez celles-là on rencontre avec la distinction des manières un grand souci de la culture intellectuelle. Voilà une élite qui vaut pour le moins celle des villes.

Et dans les grands centres même, il y a des débris d'anciennes et illustres maisons déchues de leur puissance d'antan, mais ayant retenu dans la simplicité, dans la pénurie peut-être de leur vie, la noblesse des sentiments et des goûts élevés. Pour n'être pas mêlées au train bruyant du monde qui s'amuse, ces braves et dignes gens n'en valent pas moins. Je voudrais que leur susceptibilité ne souffrît pas autant du dédain des sots infatués de leur vogue momentanée, ainsi que des grands airs des rastaquouères récemment hissés sur le pavois.

L'orgueil, où qu'il se trouve, est toujours déplacé, mais il paraît surtout ridicule en ce pays d'égalité. Tous, tant que nous sommes, il y a dans l'obscurité de notre passé, dans la médiocrité de quelques-uns de nos proches, et dans l'incertitude de ce que sera l'avenir pour nos enfants, de quoi en rabattre de la prétention à la cuisse de Jupiter.

Rien, cependant, ne peut empêcher que l'ordre social tel qu'établi ici ne subsiste. Que chacun tâche donc de vivre heureux dans sa sphère sans se morfondre à envier son voisin. Quel que soit le degré de l'échelle que nous occupions, nous sommes tous égaux devant Dieu et devant la loi.

Du reste, il ne tient qu'à nous, dans une certaine mesure, d'appartenir à telle ou telle classe, puisque, je le répète, l'éducation, le bon ton de notre maison et de nos manières sont avec quelques hautes positions officielles tout ce qui détermine l'admission dans cette élite de notre société.

Ce qui en exclut beaucoup de familles c'est le relâchement des manières et l'absence de décorum dans lesquels elles vivent.

Les enfants grandissent sans savoir ce que c'est que la tenue, que l'étiquette de la table, que la politesse dans la famille, envers les visiteurs, les personnes âgées, que la façon de conduire les domestiques et de garder avec eux la réserve qu'il convient. Ils poussent sans rè-

gle, sans contrainte, et certaine bonne bourgeoise croit vanter sa maison quand elle dit: "Chacun ici agit et commande à sa fantaisie."

Avec une telle ignorance des usages les plus élémentaires, sans le vernis et l'aisance gracieuse que donne une éducation soignée, on ne peut pourtant pas prétendre à briller au premier rang.

On a tort, au surplus, de condamner les personnes qui se montrent un peu exclusives dans le choix de leurs relations.

De quel droit voudrait-on les forcer à recevoir telle ou telle personne et à grandir le cercle de leurs amis?

Si vous jugez vos devoirs sociaux assez considérables et vos connaissances assez étendues, pourquoi vous ferait-on un crime de refuser de les augmenter encore? Ce n'est pas par mépris pour Mme Une Telle que vous vous dispensez de la visiter, mais tout simplement parce que vous ne sentez pas le besoin d'ajouter une étrangère au nombre de vos relations. Ce serait de la tyrannie que de vouloir vous l'imposer.

Il ne faut pas s'offenser de la hauteur que nous marquent les gens mal élevés, car ceux-là seuls croient nécessaire d'affirmer leur prétendue supériorité avec des façons impertinentes.

Le sentiment de leur propre dignité suffit aux grandes âmes à les consoler du mépris des petites gens.

DE LA HAUTEUR

Ce travers existe dans notre pays d'égalité. On comprend, on excuse à la rigueur l'excessive fierté d'un homme parti de rien — comme on en voit si souvent parmi nous — et qui par lui-même a su se faire une position enviable.

Ce qui est moins admissible, c'est l'exagération de ce sentiment chez des membres de sa famille ayant moins de raison de s'enorgueillir d'un mérite qui n'est pas le leur et dont ils ne reçoivent le prestige pour ainsi dire que par ricochet.

On voit pourtant cela: l'épouse, les fils et les filles d'un homme en place plus entichés de la grandeur de leur nom que celui même qui l'a illustré.

Lui, le ministre, le magistrat, le célèbre tribun, le capitaliste, quelque vaniteux qu'il puisse être, sait ce qu'il doit aux autres et quelle part de ses succès est due à leur concours, à leur appui ou à leur dévouement. Dans la bataille de la vie dont il est un vainqueur, il a gardé, acquis peut-être, le respect de ses semblables. La sottise seule se croit supérieure au poste qu'elle occupe; les plus intelligents s'avouent toujours — au moins à eux-mêmes — inférieurs à leur tâche. Mais une famille élevée au-dessus des autres par le talent ou le travail de son chef ne se fait pas toujours une juste idée du réel degré de cette élévation. Elle s'en fait une bien fausse lorsqu'elle se croit obligée de mépriser sa condition primitive et ceux qui y restent après elle.

Il se joue de sottes comédies dans notre société. Celui qui y a vécu seulement cinquante ans peut en dire

long sur les fortunes diverses des familles. Voici, par exemple, un homme sans fortune, mais occupant une haute situation politique. Il mène un grand train de maison, roule carrosse, dépense jusqu'au dernier sou de son traitement, et jouit avec sa famille, grâce à une telle prodigalité, de la faveur mondaine. Tant qu'il vit ou qu'il a les moyens de soutenir ce rôle brillant, il demeure un des rois de la société. Mais qu'il vienne à mourir ou à perdre son poste lucratif, que ses fils ne sachent pas continuer sa réputation et que leurs sœurs fassent d'insignifiants mariages, de nouveaux venus s'emparent alors de la succession honorifique, éclaboussent avec les roues de leur voiture cette famille déchue dont les descendants prendront rang peut-être parmi les plus humbles bourgeois, à moins qu'ils ne se relèvent de leur propre force.

Cette évolution constante est une des caractéristiques de nos mœurs. Le sentiment d'une telle instabilité devrait tempérer d'un peu d'humilité l'arrogance de certaines gens; il semble plutôt redoubler l'orgueil de nouveaux arrivés entrevoyant le terme de leur gloire.

La suffisance des sots est en général une manie assez inoffensive et plutôt amusante quand elle ne s'aggrave pas d'un mépris injurieux pour le prochain, d'injustice et d'ingratitude.

La hauteur et la fatuité au reste, toutes niaises qu'elles sont, ne demeurent pas étrangères à quelques gens intelligents. C'est à eux que notre critique s'adresse; c'est eux qu'elle voudrait convaincre.

Je ne suis pas de ceux qui rêvent l'anarchie dans la société et se révoltent contre ses classifications, contre "cet ordre qui fait l'ornement de Rome pendant la paix, et sa force pendant la guerre", disait Tite-Live.

On n'effacera jamais les distinctions sociales. Il y aura toujours dans le plus égalitaire des Etats des "premiers citoyens" et des "chefs" à la tête des plus

farouches anarchistes. Rien ne peut empêcher que parmi les frères humains règne l'inégalité *morale* dont l'autre, plus apparente, n'est que le corollaire. L'on ne saurait faire que l'estime, l'admiration, la vénération de la masse, en élisant ses favoris et ses fétiches, ne rétablisse sans cesse les différences de condition derrière la charrue niveleuse du socialisme.

Je ne prévois pas qu'on puisse, dans le dictionnaire, supprimer les mots "malheureux", "incapables", "nonchalants," "imbéciles," "badauds," ni qu'on arrive jamais à corriger chez les enfants d'Adam les défauts que ces mots représentent et qui sont les éternels facteurs de l'élévation des uns au détriment des autres.

Cette antique tradition de la famille humaine qui la divise en groupes homogènes est donc naturelle et raisonnable. Le mieux est de l'accepter, même quand on se trouve devant les abus du système.

Si je rencontre un homme nul ou inférieur, occupant un haut emploi, je m'incline devant la dignité de sa charge tout en regrettant qu'elle soit si mal remplie, et je ne lui conteste pas la première place à laquelle son titre lui donne droit.

Quoique dans notre pays, grâce au mode gouvernemental, les opinions politiques soient la seule considération qui détermine l'accession aux charges, il y a de grandes chances pour que le mérite reçoive aussi quelque attention, car les partis récompensent d'abord ceux qui se sont distingués dans leurs rangs. Je ne nie pas que ce régime ne laisse encore une voie ouverte à l'intrigue et à la brigue.

Les familles qui s'exagèrent leur mérite personnel et tirent trop grande vanité des honneurs toujours passagers et précaires, qu'elles qu'en soient la cause et la raison, sont donc ridicules.

Il en est que cet orgueil mal fondé conduit à une conduite pis que ridicule quand il leur fait oublier, dédaigner peut-être, d'anciennes amitiés, des devoirs de famille et des obligations sacrées.

Quel pouvoir peut vous affranchir des égards dus à certains membres de votre famille, à des amis d'enfance ? Qui peut vous acquitter de la dette de reconnaissance contractée jadis par vos parents ou par vous-même envers de généreux protecteurs ? Rien au monde. Les pimbêches qui refusent de saluer dans la rue ou de visiter d'humbles mais honorables personnes auxquelles elles sont alliées ou dont l'amitié fut autrefois précieuse à leur mère, témoignent d'une nature vulgaire ; elles commettent une lâcheté. Il faut se sentir au fond bien peu de chose pour craindre de se diminuer en reconnaissant devant le monde de modestes mais légitimes relations. Le véritable orgueil, si l'on se pique de hauteur, serait de les faire accepter au monde, bon gré mal gré. Les rois qui forçaient leur cour à s'incliner devant leur fou et leurs maîtresses sont sous ce rapport de parfaits modèles d'insolence.

Si l'on avait usé envers les familles de certaines mi-jaurées de la crainte de se commettre avec des inférieurs, j'en connais dont les parents n'auraient jamais franchi le premier degré de l'échelle sociale. Aussi le mépris de ces belles hautaines quand il se retourne contre d'honnêtes gens qui furent autrefois leurs bienfaiteurs, me semble-t-il, non plus seulement risible, mais méprisable à son tour.

Dans une démocratie comme la nôtre, nous avons tous besoin les uns des autres ; nulle puissance n'est de longue durée et les orgueilleux qui, paraît-il, sont abaissés dès cette vie, connaissent la rétribution plus tôt qu'ailleurs. L'envie y est un trait caractéristique, et à l'égard des superbes, cette jalouise qui fleurit dans les sociétés égalitaires s'accompagne d'une rancune féroce, d'une haine dénigrante et calomniatrice que leur chute même ne désarme pas.

Quand la grandeur déchue est forcée de recourir au travail pour vivre, on lui rend avec usure le dédain qu'elle a prodigué à d'autres. Ce en quoi elle a tort. Les

privations doivent suffire à expier les fautes du passé. Le courage qui accepte et accomplit un labeur, d'autant plus pénible qu'on n'y a pas été habitué, a droit au respect sinon à la pitié.

L'absurde préjugé encore qui nous fait mépriser le travail ou les femmes s'y livrant par nécessité ! nous qui ne valons, qui n'arrivons, qui ne nous maintenons que par le travail !

Il est reconnu que les Canadiens-Français n'ont pas, comme leurs compatriotes anglais, le génie de la spéculation. Les brillantes qualités et les talents propres à notre race suffisent à nous " faire bien vivre pour mourir gras ". Pour ce qui est de thésauriser ou d'amasser de gros héritages, nous n'avons pas le temps d'y songer. Quand par accident un homme d'affaire laisse à ses nombreux enfants une jolie fortune, l'incurie de ces derniers se hâte de disperser cette accumulation insolite, à moins que le papa extraordinairement avisé n'ait assuré, par un système quelconque, l'inaliénabilité du magot.

Ces circonstances produisent pour une large part ces hauts et ces bas dont nous avons parlé, les alternatives de misère et d'opulence si fréquentes dans l'histoire des familles.

D'où vient donc alors que les oisifs et les fortunés d'aujourd'hui professent un si grand mépris pour l'honorable travail auquel leurs mères peut-être ont dû recourir pour leur subsistance ou pour celle de leur famille, et auquel rien ne les assure que leurs propres filles ne seront pas forcées de retourner ?

La possibilité d'avoir à se pourvoir un jour est l'épée de Damoclès suspendue sur la tête du plus grand nombre. Il serait bon que, même et surtout au sein de l'abondance, on réfléchît quelquefois à ce danger dont on voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous arriver, en alarmant notre égoïsme, nous inspirerait peut-être un peu

plus d'humanité envers les familles ruinées qui en sont réduites, après avoir connu des jours prospères, à *gagner leur vie.* Et l'on ne craindrait pas autant de discréditer son salon et de paraître moins *chic* en continuant de recevoir des personnes bien élevées chez qui ce fut autrefois un honneur d'être admis et auxquelles on n'a à reprocher que le malheur d'une pauvreté noblement et courageusement supportée.

La maxime divinement inspirée: " Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même," peut encore servir de principe à la plus clairvoyante des diplomaties.

LA VIE DE FAMILLE

♣ ♣ ♣ ♣

Cette joie saine de la vie de famille est pour la jeunesse sa sauvegarde dans le présent, un gage de bonheur pour l'avenir, et une consolation pour la vieillesse, qu'elle illumine de poétiques souvenirs.

Ainsi soit-il, devrait-on répondre en chœur à la pensée d'aussi excellents résultats.

Malheureusement, si l'on prononce cet *Amen*, c'est du bout des lèvres, sans conviction, car il ne paraît pas que dans notre société on fasse de grands efforts pour cultiver l'esprit de famille, qui cependant, je le répète, est la meilleure garantie des bonnes mœurs comme du bonheur intime des ménages.

Je défie le jeune homme qui a vécu au contact de sa mère et de ses sœurs de parvenir à faire un mauvais mari, et la sœur qui a su rendre l'intérieur attrayant pour ses frères de ne pas devenir une épouse charmante.

On va répétant que la vie conjugale n'a pas de noviciat. Ses dupes et ses victimes surtout le proclament sur un ton lamentable.

Mais qu'est-ce donc que cette intimité de la famille chrétienne, où chaque membre élève ou abaisse, si l'on peut dire, le diapason de sa note personnelle pour concourir à l'accord général ; où la sœur exerce envers ses frères cet instinct de douce sollicitude qui est le signe prématuré de sa vocation de mère, et où le frère apprend à couvrir de sa généreuse et complaisante protection la faiblesse féminine ?

Les angles des caractères s'arrondissent au frotte-

ment quotidien; et si, d'un côté, les plus réfractaires gagnent pour le moins des apparences honnêtes à ce bienfaisant commerce, d'autre part les natures délicates qui n'y auraient pas été assujetties ne posséderont jamais le vernis, le poli qu'il donne à notre manière d'être.

Dans une société où le fils du plus humble des citoyens peut s'élever rapidement, par son instruction et son intelligence, aux premiers postes et obtenir la main des femmes les plus raffinées, on a lieu de déplorer dans bien des cas certaine rudesse extérieure et les vices de formes résultant d'une éducation domestique négligée.

Ces défauts de surface chez des hommes d'ailleurs accomplis sont comme la traditionnelle épine à la rose. Sans enlever quoi que ce soit à leur mérite, ils les rendent difficiles à pratiquer. Les innombrables piqûres qu'ils font chaque jour à une nature sensible, pour n'être pas profondes, n'en sont pas moins cruellement ressenties.

Je parlais " d'accord général " dans la famille. Chacun a son rôle à jouer dans cet ensemble harmonieux. Le père y doit apporter la note grave sans abuser de ces éclats tonitruants qui effarent, énervent, révoltent plus qu'ils ne soumettent. Il n'est rien de si persuasif qu'une autorité sympathique et de si puissant qu'un maître sachant sourire. Tout en réservant ses droits de haut justicier, le chef de la maison peut être l'ami et le confident de ses enfants.

La mission de la mère est une mission de paix. La paix est un don divin. Elle s'achète au prix de mille petits sacrifices journaliers surabondamment récompensés à la fin. La maison où elle règne est désignée par une appellation populaire; on dit: " C'est la maison du Bon Dieu."

Le jeune homme ou la jeune fille qui aura appris sous le toit paternel à goûter ce bien suprême: la paix. le prisera le reste de sa vie au-dessus de tous les plaisirs.

La concorde absolue au sein de la famille est l'œuvre de la mère. La première — quels que soient ses tracas et ses croix — elle doit donner l'exemple de la résignation sereine et digne. Les malheurs domestiques sont allégés des trois quarts si les regards anxieux des petits lisent dans celui de leur mère l'expression d'un courage presque joyeux.

Ses différends avec son époux ne se règlent jamais en présence des enfants. A la table de famille à laquelle elle préside, aucune discussion acrimonieuse n'est tolérée, aucune querelle n'est vidée, et les arrêts de la justice paternelle sont réservés pour d'autres moments que ceux des repas. Ceux-ci sont de véritables agapes familiales où dans les bornes d'une tenue décente tout est gaieté, abandon et liberté d'esprit.

Une mère vraiment sage sait étouffer dans l'œuf ces germes de discorde qui tendent à se faire jour entre les enfants d'une même famille, et dégénèrent si on n'y prend garde en hostilité déclarée.

Il ne faut pas que la susceptibilité existe entre des frères et des sœurs, qui ne se doivent pas ménager les conseils et les avertissements. On est bien heureux dans les grandes familles d'être entouré de critiques bienveillants qui redressent nos petits travers et nous éclairent sur nos défauts.

J'ai toujours plaint les enfants uniques conservant toute leur vie certains ridicules dont personne ne se croit autorisé à les reprendre.

Ne connaissez-vous pas de ces maisons où l'on ne saurait se dire la moindre des choses sur un ton convenable? Ces gens-là, le plus souvent, s'aiment bien au fond, mais ils semblent tous affectés d'une irritabilité nerveuse qui fait trouver suprêmement agaçant tout ce que les autres disent ou font. A force de se tendre les nerfs ainsi, on arrive à se faire mutuellement une vie d'enfer.

Je reçus un jour l'aveu d'une mère qui allait bien-

tôt mourir. "Mon existence s'est usée, disait-elle, à soutenir et à aiguillonner le courage toujours défaillant d'un hypocondriaque qui était le père de mes enfants, et à épargner à ceux-ci les effets de son humeur atrabilaire; à chercher enfin, seule, et contre tous, à maintenir dans la maison une atmosphère de calme, sinon de gaieté. J'ai été constamment comme un tampon entre la violence de mon mari et les révoltes de mes enfants, recevant, pour l'amortir, le choc des deux côtés. Je ne regrette rien, ajoutait-elle, car je prévois que mes petits sacrifices porteront leur fruit."

Le souvenir de cette femme en effet est vénéré par ceux qui lui survivent, et son exemple héroïque reste pour eux un enseignement toujours vivant.

Après avoir pacifié, il reste donc encore à la bonne mère de famille à égayer son intérieur, de manière à y retenir autour d'elle tout son monde — père et enfants. Les plus fières tiennent à honneur de ne point voir grossi par les leurs le nombre des abonnés des Cercles.

Toute leur autorité, jointe à celle du chef de la famille, doit tendre à soustraire leurs fils au fléau social que constituent ces associations ruineuses pour le bien matériel et moral des familles — les clubs.

Car, qu'on me le laisse dire en passant, en dépit de toutes les raisons spécieuses qu'on entasse pour expliquer ou excuser ces Edens masculins, il n'y a qu'une circonstance qui puisse absoudre un homme d'aller au club, c'est qu'il ait une femme vraiment... mais là, vraiment insupportable. D'aucuns disent qu'il y en a. Certains maris sans âme ont bientôt fait de se décerner — en considération des bénéfices — ce certificat commode. Il appelleront ainsi une femme insupportable celle qui est justement indignée de leur inconduite; celle dont la santé est mauvaise et, à cause de cela, l'humeur un peu mélancolique, etc. Avec un égoïsme inqualifiable, ils fuient la pauvreté, la tristesse de leur

foyer et les ennuis domestiques en se réfugiant sous les lambris dorés de leur séjour favori.

Ce sont de telles défections que l'épouse et la mère avisée essaie de prévenir chez les hommes qu'elle est appelée à former.

Ses filles, pour mériter le titre *d'anges du foyer*, doivent aider de tout le prestige de leurs séductions à y enchaîner leurs frères. Chez chacun d'eux dort plus ou moins profondément un enfant prodigue. L'âme à la fois naïve et avide des jeunes hommes ressemble aux alouettes se prenant si facilement aux pièges qui miroitent. Les ailes que le poète prête aux douces fées du *home* leur serviront donc à masquer l'éclat du miroir trompeur aux regards trop curieux. Ce charmant apostolat, il faut le répéter, est payé comptant par la joie d'une communion intime entre les membres d'une même famille.

J'entendis l'autre jour deux jeunes garçons, arrêtés à l'angle d'une rue, se demander d'un air perplexe: "Que ferons-nous ce soir?

Je réfléchissais en m'en allant. Ces jeunes gens n'ont donc pas une mère à entourer, à égayer, à distraire après sa journée laborieuse et monotone de maîtresse de maison ? Il n'y a donc pas d'anges à leurs foyer? Et je me prenais à rêver vaguement d'une jolie espèce d'Armée du Salut composée de sœurs dévouées qui recueilleraient ces âmes en peine, tous les égarés de cette nature, et les ramèneraient doucement — sans tambour — au bercail déserté.

Mais les fils eux-mêmes se figurent-ils qu'ils n'ont pas eux aussi un devoir à remplir? Sont-ils donc exempts de toute obligation, ces enfants gâtés de la création?

Sans compter celles imposées par la piété filiale qui les astreint, au même degré que les filles, à consoler, à soutenir, à récompenser par leur reconnaissante sollicitude les parents qui commencent à fléchir sous le poids

des années, je vois clairement tout le bien qu'ils peuvent faire en s'associant avec leurs jeunes sœurs pour entreprendre quelque travail, quelque étude de nature a développer l'intelligence de celles-ci.

En les détachant doucement de leurs préoccupations souvent frivoles, en leur inculquant le goût des choses élevées, ils accomplissent une bonne œuvre.

Ils préparent pour quelques-uns de leurs semblables des femmes intelligentes qui seront par le fait d'excellentes mères.

Le prochain peut-être leur revaudra ce bon office, et usera envers ces bienfaiteurs de leur sexe, d'agréables représailles.

Le bien qu'ils auront fait à leurs beaux-frères, la Providence sûrement pourvoira à ce qu'il leur soit rendu au centuple.

Les courtes années pendant lesquelles des enfants, unis par le lien fraternel, vivent sous un toit commun avant de se disperser pour suivre chacun sa voie, peuvent être profitablement utilisées en vue de l'avenir. La sage Providence évidemment a voulu qu'elles servissent de creuset ou de laminoir d'où les individus destinés à vivre en société sortiraient, polis, assouplis, corrigés.

Une habitude funeste que la mère prévoyante combat énergiquement dans le petit groupe qu'elle dirige c'est le relâchement dans les manières et la tenue.

L'égoïsme naturel de l'homme se trahit dans cette tendance à rejeter au milieu des siens toute contrainte, et à prendre ses aises au détriment de ceux qu'il ne croit pas utile de ménager, auprès desquels il sent moins la nécessité de plaire et de se faire valoir.

A qui pourtant la charité aussi bien que l'intérêt commandent-ils de se rendre agréable, si ce n'est aux personnes de son entourage, à celles de qui dépendent après tout la sérénité de notre atmosphère et la tranquillité de notre vie?

Cet abandon de soi-même, au reste, a de regrettables conséquences. Il habitue à la grossièreté de même qu'il est un grand obstacle à l'aménité des rapports communs. L'harmonie si douce que nous appelions un don divin ne peut régner dans un royaume où chaque individu conquiert son repos par force sur son voisin. Elle est au contraire le fruit de concessions mutuelles et de cette abnégation qu'on devrait pratiquer par calcul sinon par vertu.

Car il est aisé de constater que ceux qui exigent le plus sont ceux à qui on se sent disposé à accorder le moins.

Les égoïstes sont toujours malheureux.

LA FEMME DANS LA FAMILLE

D'OUBLIONS pas que la famille est le *royaume* de la femme. Rien par conséquent ne justifie le zèle intempestif de quelques bonnes âmes qui, dans la vie de famille, craignant de n'en pas faire assez, poussent le dévouement jusqu'à la servilité.

J'ai vu de ces abnégations irraisonnées produire les effets les plus tristes.

C'est qu'il faut du discernement et de la *sobriété*, comme dit saint Paul, jusque dans la sagesse et la vertu. La femme, qui est la reine de la famille, doit éviter de compromettre sa dignité jusqu'à s'abaisser inutilement.

Son influence morale, si précieuse et si salutaire, est nulle là où elle se fait la *servante* de son mari et de ses enfants.

La nécessité oblige quelquefois une épouse ou une mère à faire les offices les plus pénibles. Quand le devoir exige l'accomplissement de ces corvées humiliantes, on ne peut trop la louer si elle s'en acquitte courageusement; mais ce que nous n'admettons pas, c'est qu'elle se dépouille elle-même, et sans raison, du tribut de respect et d'hommage auquel elle a droit dans son petit royaume, pour se dégrader jusqu'à cirer les bottes de ses fils ou de son mari — de solides gaillards que cette esclave volontaire façonne avec amour à l'égoïsme et à la tyrannie. On conviendra qu'un rôle plus noble est assigné à la mère de famille. Elle méconnaît sa mission, quand, animée d'un zèle inintelligent, elle se rabaisse au rang d'une souillon. Les servi-

ces d'une bonne à tout faire se payent relativement bon marché, et le temps perdu à remplir ses triviales attributions seraient incontestablement mieux employé par la femme qui a charge d'âme, à s'instruire pour diriger celles qui lui sont confiées.

Mais, me dira-t-on, quelque minime que soit le prix représenté par le salaire d'un domestique, dans un grand nombre de cas la modicité des revenus ne permet pas à la maîtresse de maison d'en faire le sacrifice.

Eh bien, voilà encore une meilleure raison pour que la pauvre créature sur laquelle retombent de si lourdes charges soit dispensée de tâches qui ne conviennent ni à sa dignité ni à la faiblesse de son sexe.

Des fils bien nés, du reste, n'accepteront jamais de leur mère certains services, et l'homme qui a quelque honneur et le moindre respect pour sa compagne ne tolérera pas qu'on lui laisse le soin de besognes pénibles qui ne sont qu'un jeu pour la force masculine.

Et tenez — puisque j'ai commencé à parler de bottes — la mère qui, privée de serviteurs, exige de ses écoliers qu'ils nettoient leurs chaussures avant de se coucher et ne partent pas le matin pour leur travail sans avoir fait leur petite part de la besogne, cette mère n'en est pas moins chérie des siens.

Les égards qu'elle se fait rendre ont pour effet d'augmenter le prestige de son autorité.

Mieux que des préceptes et des réprimandes, ils enseignent aux enfants à honorer ceux à qui ils doivent la vie.

Quel détestable préjugé portent quelques parents dans les familles pauvres à asservir la femme au sexe fort, qui devient alors et naturellement le sexe tyrannique; car avez-vous vu souvent des gens à qui on permettait d'abuser, ne pas user — à tout le moins — de la permission?

Dans les maisons où l'on ne peut pas garder de serviteurs, la mère et les filles sont très souvent de pauvres

tâcherons, suffisant à peine à accomplir les multiples travaux de la journée. Quand les hommes rentrent, ils s'assoient à une table toute servie; les femmes pendant leur repas se lèveront vingt fois s'il le faut pour satisfaire à leurs besoins; ils fument ensuite, tandis qu'on range tout et ce plaisir entraîne encore pour la ménagère une pénible corvée. Tous leurs mouvements ont pour effet de détruire l'ordre établi au prix d'un dur labeur.

On les laisse tout faire — ou ne rien faire — on ne leur demande pas le moindre service. Pourquoi? Parce qu'ils sont des hommes, et que l'on croirait ridicule de solliciter de leur part le léger secours qui allégerait d'une manière sensible un fardeau écrasant.

La mère d'un officier français qui était en même temps un fils affectueux, me racontait un jour que, durant une vacance de son service militaire, le jeune homme la trouva dans de fâcheux embarras domestiques, et forcé de s'arracher à sa chère compagnie pour vaquer aux soins du ménage. Que fit le brave soldat, le héros en herbe et le bon fils? Tout simplement ce que lui suggéra son cœur: suivre sa mère, et lui aider, avec une gaucherie distinguée et charmante, à se débarrasser de la besogne.

Il en est qui auraient trouvé ridicule ce fier militaire mettant le couvert ou essuyant la vaisselle, tout en racontant à son interlocutrice ravie ses exploits au Tonkin; mais les natures délicates saisiront le côté touchant et poétique du tableau.

Le jeune homme ne crut pas déchoir de sa dignité en faisant ce que sa mère consentait elle-même à faire; et en réalité je ne vois pas ce qui peut dispenser le sexe fort, redevable à l'autre des soins prodigués à son enfance et de la conservation de la vie, de se montrer secourable et entièrement dévoué à ses bienfaitrices.

On retrouve sous une autre forme, très commune, cette inégalité des privilèges entre les deux sexes: des

gens sans fortune mais appartenant à une certaine classe de la bourgeoisie auront l'ambition de voir leurs fils devenir avocats, médecins ou notaires.

Pour arriver à un but dont les exigences sont disproportionnées à leurs faibles ressources, les pères et les mères s'entendront pour s'imposer à eux-mêmes d'abord des privations, et en second lieu pour sacrifier actuellement les filles à l'avenir problématique de leurs frères. On les retirera plus tôt du couvent pour les faire concourir à l'œuvre d'économie et les astreindre à un travail souvent préjudiciable à la santé; on les vêtira chétivement et on les privera de tout plaisir, afin de pouvoir suffire aux frais d'éducation des autres.

Et cependant, les garçons prennent l'habitude de manger avec insouciance le pain si chèrement acheté, et d'accepter sans vergogne, très souvent sans la moindre gratitude, une si complète abnégation. Bienheureux encore sont les parents quand les enfants favorisés aux dépens des autres savent profiter des avantages reçus et récompenser leurs familles par le succès.

Eh bien, je soutiens qu'un pareil système, sauf les cas de talents exceptionnels ou d'une volonté, d'une application énergique et persistante, constitue une injustice flagrante qui tire son origine de l'orgueil plus que du dévouement paternel et du sentiment du devoir.

Quand dans les familles pauvres l'élévation des uns exige l'écrasement des autres; quand au surplus on ne trouve pas dans les aptitudes extraordinaires d'un sujet une excuse aux passe-droits qu'on fait en sa faveur, pourquoi ne pas laisser les fils suivre tout bonnement la carrière de leurs pères, et devenir de bons artisans plutôt que des déclassés?

Pourquoi ne pas laisser plus de bras et plus d'intelligences à l'agriculture, la plus belle des vocations humaines, la seule que le Bon Dieu nous ait recommandée dans la personne de notre premier père après son mémorable revers de fortune au Paradis Terrestre?

Notre pays assurément y gagnerait. Nos villes peut-être ne pulluleraient pas d'avocats médiocres; l'on verrait dans les campagnes un plus petit nombre de médecins d'une ignorance désastreuse, de tabellions solennels dont les actes de ventes ou les rédactions de testaments engendrent les procédures contentieuses; la classe de parasites, cherchant à vivre de la politique, et visant à la députation, non pas comme à un poste honorable où l'on peut se rendre utile à son pays, mais pour y recueillir dans l'oisiveté toutes les immunités que le peuple donne à ses représentants — et, qui sait, d'autres privilèges qu'il ne leur donne pas — cette classe n'existerait peut-être pas.

Si, au lieu de jeter tout ce que nous avons de forces intellectuelles dans une ou deux voies bien encombrées, on s'efforçait de les diriger vers l'Industrie et cette bienheureuse Agriculture, nos terres se défricheraient, le grenier national s'emplirait, le budget québecquois connaîtrait enfin les douces lois de l'équilibre, et pour nos entreprises publiques nous arriverions à nous passer du concours des étrangers.

Le conseil s'applique naturellement à la haute et à la riche bourgeoisie, qui ne doit pas hésiter à faire de ses fils de bons cultivateurs ou d'habiles artisans si leurs aptitudes naturelles se manifestent dans ce sens.

Tout le monde ne peut pas être juge, ministre ou évêque.

Il vaut mieux gagner honorablement son pain dans la plus humble des positions que de s'exposer, en entreprenant une lutte disproportionnée à ses forces, à devenir *un raté*, et que de se résigner à vivre du patrimoine paternel au détriment des autres membres de la famille.

L'équité des parents ne doit pas leur permettre de se faire illusion sur ce sujet. Pour nous, ce que nous venons réclamer dans cette question de privilèges c'est la protection de la femme.

C'est une bien singulière faiblesse en vérité qui pousse les pères et surtout les mères dans certaines familles, à sacrifier les filles aux garçons. Une espèce de culte est rendu quelquefois à ces privilégiés de la nature par de tendres et injustes mamans qui forcent toute la maisonnée à s'associer bon gré, mal gré à leur partialité. C'est rendre un bien mauvais service à leurs favoris ainsi qu'à leurs futures épouses.

Si les jeuns gens ne sont pas formés au respect de la femme dans leurs rapports de famille ils ne seront jamais que des rustres et des tyrans, même pour cette mère idolâtre qui les aura façonnés à l'égoisme.

Dans la famille les frères doivent être les esclaves, les "cavaliers servants" de leurs sœurs.

LA VIE DE MÉNAGE

On se marie pour être heureux. Cette illusion de la jeunesse qui, au moment où elle prononce le *Oui* sacramentel, croit mettre le pied sur le seuil du paradis... terrestre, cette illusion est éternelle. Il est entendu, entre amoureux, que sa félicité ne ressemblera à aucune autre, et qu'elle ne sera ni entamée ni diminuée par les vicissitudes de la vie matérielle.

Au dire de quelques sceptiques, cette douce espérance est entièrement vaine; dans le sourire de pitié avec lequel ceux-là regardent un couple actuellement heureux, il y a l'amertume d'une mauvaise expérience.

Il ne faut pas croire ces victimes qui sont les *chats échaudés* du proverbe.

Non, sentimentale et confiante jeunesse, tu n'as pas tout à fait tort d'espérer. Le bonheur existe pour certains élus. Et si l'infortune des autres où leurs sombres prophéties t'enfoncent au cœur l'épine du doute; si, croyant t'éveiller d'un beau rêve, il te vient quelque matin ce soupçon que la vie n'est peut-être qu'une duperie, et son printemps le piège fleuri engageant l'humanité dans une voie douloureuse, chasse ces vilaines idées. Pratique sans arrière-pensée les trois vertus théologales dont Dieu a fait les fondements de la religion, vertus divines en effet qui entretiennent dans l'âme une impérissable fraîcheur: Aime, espère et crois.

Les élus du bonheur conjugal sont ceux qui possèdent le talisman rare d'un *amour véritable*. J'ai l'air de dire une vérité de la Palisse, ou tout au moins une chose bien banale, mais c'est le cas de répéter que la

plupart se méprennent sur le sens mystyque du fameux vocable. Tel qui se croit atteint d'un amour inguérissable ne fait que subir un accès de passion.

Si vous me demandez à quoi on reconnaît le sentiment supérieur que je vous indique comme le gage de toute union solide, je n'oserais m'aventurer à vous le définir, mais je me bornerai à vous en donner le signalement. Ce que j'appelle un amour réel — où l'esprit est subjugué comme le cœur est épris — se montre calme et discret, confiant et réservé.

L'échange de cette précieuse affection qui implique une estime et une considération absolues est un palliatif à toutes les misères. Par l'effet de je ne sais quel aimable miracle, il fait sentir sa douceur jusqu'au milieu des épreuves. La manifestation d'une sympathie ardente et d'un dévouement illimité est un baume aux plus âpres douleurs. Les larmes que nous arrache le malheur sont moins amères si on les verse près d'un cœur compatissant.

Le propre de l'amour vrai c'est d'être pratique. Un mari aimant sérieusement sa femme ne négligera aucun moyen de pourvoir à son bien-être et de l'augmenter dans la mesure de ses forces. De même l'épouse dévouée, comprenant que le bonheur en ce monde imparfait est subordonné à mille circonstances matérielles: qu'avec une âme magnanime et le cœur le plus épris un homme ne peut se contenter éternellement d'un mauvais dîner, d'une maison mal tenue, du désordre occasionné par la conduite d'enfants mal élevés ou de serviteurs peu stylés, règlera avec sollicitude tous les détails de son intérieur de façon à en faire pour le roi et le soutien de la famille un séjour agréable.

Mais le peu de sérieux qui entre de nos jours dans l'éducation des filles les rend bien inégales à la tâche à la fois grave et délicate de diriger une famille.

L'honnêteté native qui distingue notre jeune race et je ne sais quel fonds de vertu ayant résisté à l'entraîne-

ment le plus frivole se révèlent pourtant dans les situations les plus difficiles chez quelques épouses inexpérimentées, les élevant par une espèce de miracle à la hauteur de leurs obligations.

Bien que leurs braves cœurs dans les grandes occasions sachent ainsi se montrer héroïques, la futilité d'esprit et l'aveuglement de l'intelligence, qu'un grand nombre apportent en ménage en guise de dot, ne peuvent manquer, en face de certains problèmes dont la solution demande un jugement éclairé secondé par une grande force de caractère, de faire une désastreuse faillite.

Il y a des hommes qui se contentent d'une femme qui soit une habile ménagère et sache s'habiller. Ces deux conditions d'après eux suffisent pour " faire honneur à leur position."

S'ils ne devaient pas avoir d'enfants, nous laisserions ces gens peu difficiles appeler tout à leur aise leur épouse-intendante un trésor; mais dès que son titre de mère impose à celle-ci le devoir de conduire des âmes et de former de jeunes intelligences, ses talents domestiques deviennent insuffisants. D'inflexibles principes religieux et une bonne instruction doivent ajouter leurs lumières à la science utile de faire d'excellentes confitures, de bien tenir sa maison, et de dire avec grâce, peut-être même avec esprit, dans son salon, d'aimables banalités.

Aussi bien, sans ce secours surnaturel, à la meilleure des ménagères et à la mère la plus dévouée il manquera toujours quelque chose. Car c'est avec une intelligence éclairée qu'on forme des enfantsc sains de corps et d'esprit, comme c'est la résignation et l'humilité chrétiennes qui font accepter à une femme moins fortunée que ses compagnes l'infériorité relative de sa position.

La raison pour laquelle l'espoir des jeunes filles attendant du mariage une félicité sans mélange est souvent déçue, c'est que dans leurs rêves elles ne font pas la part des misères inhérentes à toute existence; c'est qu'on a

négligé de préparer leurs forces et leur volonté à affronter courageusement le prosaïsme de la vie et qu'elles voient dans leur avenir une espèce de conte de fée où minuit ne sonne jamais pour l'heureuse Cendrillon.

Il ne faut pas compter uniquement sur la bonté et la tendresse d'un époux pour la paix du ménage. Une femme n'est heureuse que si elle achète son bonheur par de constants efforts, que si elle le sait mériter par sa correspondance aux bons sentiments qu'on lui témoigne.

En un mot, pour assurer l'harmonie qu'on rêve de voir règner dans son ménage, il faut moins se préoccuper de ce qui nous est dû que de ce que nous avons à faire nous-mêmes.

C'est l'oubli de cette règle charitable qui est la cause des malentendus si fréquents au début de la vie conjugale. La nouvelle épouse, sous prétexte de ne pas laisser" prendre de mauvais plis " à son mari, épie ses paroles, le ton dont il les dit, jusqu'à ses moindres gestes, et prétend corriger par des bouderies enfantines ce qui lui déplaît dans sa manière d'agir. Maintenant, pour peu que celui-ci s'alarme de la tournure que semblent prendre les habitudes de sa chère moitié et qu'il se mette aussi sur la défensive, le jeune couple jouira de la lune de mielle la plus nuageuse jusqu'à ce qu'un bon jour, cédant aux instances de leur affection, les nouveaux mariés se décident à déposer les armes pour s'évertuer à se plaire tout bonnement l'un à l'autre.

La dignité qui sait garder une mesure dans la démonstration du dévouement est louable du moment qu'elle n'est pas exagérée et qu'elle ne donne pas aux rapports matrimoniaux un caractère égoïste.

Pour être plus pratique, nous passerons des idées générales à des faits particuliers, et nous indiquerons la cause la plus commune du désordre et de la ruine de tant de familles.

La notion ou plutôt l'entente de l'économie fait défaut non seulement à la femme canadienne, mais à notre

nation toute entière. Je voudrais qu'on me citât le nombre de nos hommes d'Etat ayant approfondi la science de l'économie politique.

Cette impéritie de la classe dirigeante et gouvernante, pour laquelle (à quelques exceptions près) l'équilibre financier est le secret du sphynx, se retrouve dans nos institutions publiques et privées.

Elle est la plaie de nos familles où le chef lui-même, qui gagne avec plus ou moins de facilité peu ou beaucoup d'argent, ne sait pas le plus souvent fixer le chiffre de la dépense et abandonne au hasard, à la fantaisie de sa femme ou de ses enfants le règlement de cette question.

C'est pourquoi l'on voit tant de gens vivant — selon l'expression bien connue — " au-dessus de leurs moyens," et un si grand nombre de familles réduites à la pauvreté par la disparition du père, après avoir connu des années de grande prospérité.

La femme que l'on blâme le plus souvent dans ces sortes de désastres n'est cependant ni la seule ni la première coupable. Il est avéré que la Canadienne est une femme d'intérieur, une ménagère bien intentionnée et laborieuse, une mère d'un dévouement exemplaire.

Mais son amour de l'ordre, mais sa volonté de bien faire, toutes ces qualités, avec les courageux efforts qu'elles inspirent, ont besoin d'être dirigés.

Dans sa famille d'abord une jeune fille devrait être mise au fait du chiffre de la fortune paternelle, et apprendre à se contenter de ce qu'on peut raisonnablement lui accorder pour sa bourse personnelle. Au lieu de cela, les enfants grandissent dans l'habitude d'obséder leurs parents pour arracher à leur faiblesse le plus qu'ils peuvent. On songe trop tard à s'adresser à leur raison, et quand, forcé par la nécessité, un père se voit réduit à imposer des privations à son entourage, ceux que sa prodigalité a gâtés sont prêts à l'accuser d'injustice.

Que les maris ne se désespèrent pas trop tôt. Il est encore temps au début du mariage pour rectifier sur ce point l'éducation d'une bonne petite femme et lui enseigner la science de l'économie. Encore faut-il que les susdits maris la connaissent eux-mêmes cette science.

Il y a chance qu'à l'école des affaires ils aient appris l'art essentiel de balancer sagement la recette et la dépense.

Quels que soient l'état et l'étendue de sa fortune, qu'un homme commence donc par en instruire sa jeune femme. Qu'il l'initie à ses affaires, non pas seulement pour l'inquiéter de ses soucis et de ses préoccupations (la femme a ses propres ennuis qu'on augmenterait ainsi inutilement), mais pour l'intéresser à l'entreprise commune et lui permettre d'administrer sa part en associée intelligente.

N'envions jamais le sort des femmes à qui on permet de dépenser sans compter. Nulle fortune ne résiste à ce système; le temps vient inévitablement où il faut crier à celles qui en ont usé: " Halte-là! " Et alors il est trop tard pour réparer ses folies.

Moi je conseillerais à l'homme à qui je veux du bien de s'asseoir dès le lendemain de son mariage à côté de sa petite femme, devant une feuille de papier, avec un crayon à la main et de lui dire gentiment sans craindre de gâter l'exquise poésie des premiers moment de bonheur, tâchant d'en profiter au contraire:

— Voici, ma chérie, l'énorme... ou le modeste chiffre de nos revenus. Avec cela il faut confectionner un cadre aussi commode que possible pour notre bonheur. Nous ne nous laisserons pas prendre au dépourvu si vous êtes de mon avis...

Elle ne manquera pas ici d'interrompre:

— Voilà que vous dites encore *vous!* payez l'amende.

— *Vous* aussi.

— Encore!

— Eh bien, si tu le veux, ma chère femme, nous allons ensemble nous arranger une bonne petite vie.

— Une bonne *longue* vie.

— Soit, une longue vie bien tranquille, bien sereine à l'abri de toute inquiétude, de tout tracas et de tous remords.

— Ainsi soit-il.

— Ecoutez-moi... suis moi bien, mon ange.

Alors, ramenant doucement son esprit enjoué au sérieux de la question, il fixerait avec elle la somme à affecter au loyer, en prenant soin de ne pas obérer trop sérieusement le budget avec ce seul article, ainsi que cela se pratique souvent. Ils conviendraient tous deux du montant à dépenser pour la table, le domestique, la toilette. De cette façon les petits sacrifices que la jeune femme peut être appelée à faire, elle sera la première à en comprendre la nécessité et à se les imposer sans qu'un mari délicat se voie dans l'obligation de les demander.

Pendant qu'ils seront en frais de réfléchir et de raisonner, nos sages amoureux en arriveront à reconnaître l'urgence d'un fonds d'épargne pour... pour l'Imprévu.

Voilà un intrus avec lequel — tout imprévu qu'il est — il faut compter. C'est souvent dans les dentelles d'un berceau qu'on le voit apparaître un bon matin. Mais hélas, il ne sait pas toujours se présenter sous une forme aussi gracieuse.

Quand on est jeune et heureux on ne craint pas l'Imprévu. Je répugne à jouer le rôle d'un phophète de malheur. Et cependant, il faut bien avoir le courage de dire à ceux à qui tout sourit dans le présent: Songez à l'avenir; sachez envisager bravement la possibilité de ce que vous craignez le plus, et ne vous laissez pas prendre au dépourvu par le malheur.

C'est vivre au-dessus de ses moyens que de ne rien réserver pour les éventualités futures. La cigale de la

fable l'ayant appris par ses malheurs se vit bien cruellement confirmer cette vérité par la bouche de l'impitoyable fourmi.

Que sa leçon nous profite. Pourvoyons prudemment à notre sécurité, et n'attendons pas que le monde, après nous avoir encouragés à "chanter," nous dise aussi avec son cynisme éprouvé, et quand cet exercice nous aura conduit à l'indigence: "Eh bien, dansez maintenant."

LA MANIÈRE D'ÊTRE HEUREUX

Je suis d'opinion que, de nos jours, on entend la vie de travers. Comparez notre existence fièvreuse et vide, raffinée et misérable avec celle de nos pères toute de calme et de simplicité. Où est le bonheur?

Avec les mêmes ressources qu'aujourd'hui on était autrefois plus riche; avec un plus grand nombre d'enfants on jouissait d'une douce tranquilité. Chacun en général semblait satisfait de son sort et la lutte pour la vie n'avait pas ce caractère d'âpreté qu'elle a aujourd'hui.

C'est que dans toutes les classes de la société on vivait plus simplement sans s'évertuer à sortir de sa sphère pour égaler de plus privilégiés que soi.

Cette ambition morbide, cette crainte de se voir dépasser font de l'existence une torture et détruisent toute paix domestique.

Non, voyez-vous, il faudrait revenir à cette simplicité de mœurs de nos pères. Il faudrait avoir le courage d'extirper de ses habitudes tous les soins superflus dont on se plaît de plus en plus à les encombrer. Que se passe-t-il depuis vingt ans?

A mesure que la difficulté du service s'aggrave, que la pénurie des bons domestiques augmente, les détails de la tenue de maison se compliquent. De notre temps, où la classe qui sert devient de moins en moins dévouée et laborieuse, on exige d'elle des aptitudes générales, un service plus délicat et plus difficile.

Quelle est la petite bourgeoise qui n'ambitionne pas

d'avoir son salon rempli de bibelots, des tentures dans toutes les portes de sa maison et les murs de sa chambre recouverts de mille objets dont l'époussetage, les jours où l'on nettoie, est un exercice requérant habileté, patience et longueur de temps.

Quand on a le moyen de garder plusieurs domestiques qui se divisent la besogne, c'est très bien; mais si l'on ne paie qu'une servante, il faut simplifier davantage.

Simplifier, vous dis-je, tout est là. Vous le pouvez sans compromettre en quoi que ce soit votre confort ni le décorum de votre maison.

Je suis de celles qui tiennent absolument à cette étiquette de la famille qui est d'une influence si salutaire sur les manières des enfants et leur conduite. C'est pourquoi je lui sacrifierais les mille détails inutiles dont on embarrasse le plus souvent l'unique servante qu'on peut garder afin d'assurer un service plus parfait et plus régulier: le ménage qui s'accomplit en une heure dans une maison simplement garnie dure quelque fois la matinée entière dans d'autres où les soins indispensables de propreté s'accompagnent de minuties sans nombre.

Je sais qu'en pareil cas la maîtresse de maison prend souvent à sa charge ou confie à ses filles la partie délicate du ménage, mais quelle source d'ennuis et de scènes domestiques que ce labeur interminable!

Il prend le temps des occupations profitables à l'intelligence des jeunes filles et à celle de la mère. Il double les tracas et les responsabilités déjà si grandes de celle-ci.

Aussi, quand le chef de la famille rentre chez lui pour trouver au foyer l'ordre et la gaieté, constate-t-il trop souvent que le premier n'y règne qu'aux dépens de la seconde. Des figures allongées, des mines fatiguées frappent d'abord ses yeux, puis ses oreilles reçoivent des récriminations au sujet du fardeau écrasant d'une maîtresse de maison, sur la lenteur, l'inhabileté

des serviteurs et le peu d'application de ses propres filles à l'art d'épousseter.

Et si de son côté il risque de timides observations touchant la négligence de ces demoiselles à cultiver d'autres arts dont l'enseignement lui coûta beaucoup d'argent, on a bientôt fait de lui rire au nez.

En vérité, il est bien question de cela. Quand on a fini de vaquer à l'inspection des marmites, au nettoyage des carreaux et à mille autres emplois aussi peu poétiques et sans cesse renaissants de la vie domestique, emplois auxquels viennent encore se joindre les devoirs sociaux, on voudrait bien savoir s'il reste du temps pour les occupations d'un ordre plus élevé!

Le pauvre père après de pareilles tirades n'a plus qu'à rougir de ses prétentions exorbitantes, à s'apitoyer sur le sort des victimes qui l'entourent et à se désespérer de voir tous les siens malheureux en dépit de ses efforts pour assurer leur contentement et leur tranquillité.

Assurément, le lot d'une mère de famille par le temps qui court est singulièrement pénible. L'assistance, le dévouement des fidèles serviteurs qui ne manquèrent jamais à nos mères lui font totalement défaut. Force lui est donc de conformer sa vie à cette triste particularité de notre époque, de la dégager des superfluités qui en font pour tous les membres de la famille un tissu de misères.

Il y aurait ainsi beaucoup à retrancher sur la toilette, le luxe de l'ameublement, la manière de recevoir.

Qu'on ait donc le courage d'habiller simplement ses enfants et d'offrir à ses amis une hospitalité compatible avec ses moyens de fortune. Quel déshonneur y a-t-il à offrir une simple tasse de café à vos invités quand vos ressources ne vous permettent pas de leur servir toute la variété des fines liqueurs? Ce dont il faut rougir c'est de ruiner son mari ou de ne pas payer ses det-

tes. Une femme sensée et une bonne mère sait borner ses désirs.

Dans le logement il faudrait veiller tout d'abord au confortable, à la propreté absolue et laisser ensuite aux gens très fortunés la profusion des ornements coûteux. Je rangerais volontiers parmi ceux-ci ces mille riens faits de velours, de porcelaine peinte, de soie brodée et de dentelles qui obstruent les salons d'aujourd'hui. La confection de ces objets vole aux jeunes personnes un temps qu'elles pourraient employer plus utilement et détournent de la *caisse familiale* une infinité de petites pièces blanches si nécessaires et si précieuses en somme.

Je vous surprendrais peut-être en vous disant que de tous ceux qui possèdent un salon — et, dites-moi, qui est-ce qui s'en prive?—la moitié n'en devrait pas avoir.

Des familles aux revenus les plus modiques ne songeraient jamais à se loger dans une maison qui n'a pas de salon.

Plutôt que de s'en passer on s'entassera, on s'écrasera dans les autres pièces; on mangera dans une chambre noire et on couchera trois ou quatre dans une étroite mansarde.

La plus belle pièce, la plus grande, la plus éclairée est alors décorée du nom pompeux de salon, garnie de quelques meubles prétentieux et réservée pour les rares visiteurs qui l'habitent quelques instants.

Pourquoi ne fait-on pas du salon, comme en France, un lieu de réunion pour la famille, meublé avec plus de coquetterie, avec plus de luxe que le reste de la maison, mais dont on ne se fait pas faute de jouir.

Une large table au centre, recouverte d'un tapis avec une lampe à abat-jour, le piano dans un coin, la bibliothèque, le chevalet de la fille aînée; près de la fenêtre une table à ouvrage, une petit secrétaire avec tout ce qu'il faut pour écrire; à côté de la table un grand fauteuil pour le papa, une couple de bonnes *berceuses*, des

photographies chères dispersées sur les meubles, quelques plantes vertes, voilà tout ce qu'il faut pour donner à ce *buen retiro* un cachet d'intimité charmante. J'oserais dire que sans ce sanctuaire il n'y a pas de véritable vie de famille.

Pour qu'on y revienne, il faut qu'on l'aime, que chacun y ait sa place et " ses aises ".

Ne craignons pas de sacrifier les lourdes tentures à la fantaisie des fumeurs.

Un salon ainsi aménagé vaut mille fois la grande pièce froide, sans cachet, *sans histoire*, qu'on rencontre si souvent. Les visiteurs s'y sentent, comme on dit, " chez eux ". L'endroit où se réunit, où vit la famille, garde l'empreinte des scènes intimes, dont il a été le témoin. C'est au point que les vieux meubles qui restent comme des reliques des " anciens " sont pour nous comme des êtres chers, ayant conservé, afin de nous le transmettre, le souvenir de la vie commode, heureuse et simple de nos ancêtres.

Ces contemporains de la génération éteinte avec leur sobre et solide élégance nous prêchent eux aussi l'antique " simplicité ".

INSOCIABILITÉ

"Le ciel a formé l'homme animal sociable."—VOLTAIRE.

"Le perfectionnement de l'homme est lié à la sociabilité."—PORTALIS.

"L'homme sociable est l'homme par excellence."—DE BONALD.

Je cède aux instances de plusieurs femmes de notre meilleur monde en abordant aujourd'hui un sujet que j'avais écarté à dessein, sachant combien il est périlleux de s'attaquer directement à un élément distinct de la société.

Les reproches que l'on se voit forcé de formuler sur le défaut de sociabilité — cette plaie des classes élevées de notre pays — ne s'adressent pas aux femmes, modèles de politesse et d'assiduité sous ce rapport.

Il me faudra donc, malgré toute l'estime que je professe à certains égards pour nos amis les hommes, dire tout le mal que je pense de leur incivilité et de leur impardonnable négligence des devoirs les plus élémentaires.

Si ce défaut masculin n'exerçait sur nos mœurs la plus détestable influence, on pourrait à la rigueur étendre jusqu'à lui le voile de mansuétude tissé par la bonté des femmes pour couvrir ce que les Anglais appellent d'un mot pitoresque *the shortcomings*, les faiblesses du sexe opposé. Le silence est à peine permis devant la décadence et la désagrégation sociales qu'on déplore partout et dont sa conduite est le principal agent.

J'ai conservé le jugement d'un grand journal anglais de Montréal, sur la jeunesse masculine de sa nationalité. Je crois l'occasion bonne de le transcrire ici, parce que du même coup il donnera à réfléchir aux anglo-

manes et m'enlèvera le dangereux honneur d'avoir en cette affaire attaché le grelot. Voici l'écrit dans toute sa franchise britannique (j'allais dire brutale):

"Il n'y a vraisemblablement pas dans le monde de pays où les bonnes manières soient si peu cultivées parmi les jeunes gens que dans le nôtre. Le 'noble sauvage' lui-même a une certaine teinte de courtoisie qui semble manquer totalement au naturel anglo-saxon. Ce dernier cependant est susceptible d'un haut degré de raffinement, mais ce phénomène est la caractéristique des objets très durs à polir.

"Sa tendance naturelle est une farouche indépendance qui, réprimée par le frein des convenances sociales, se revêt, comme d'un placage, des apparences de la servilité.

"Si notre race, continue l'écrivain impitoyable, possède la moindre délicatesse native, nous tenons cet héritage du côté celtique de notre ascendance."

(Voilà qui est particulièrement flatteur pour nous, puisque ces Celtes dont l'auteur se réclame sont nos propres ancêtres.)

"Mais, ajoute-t-il, il y a une tendance de la démocratie vers la rusticité. Le Parisien d'aujourd'hui est un homme déjà beaucoup moins policé que son père. Il est même en arrière du Canadien-Français qui a conservé plus fidèlement la tradition des bonnes manières régnant en France à l'époque de la fondation de cette colonie, et à qui l'on enseigne encore la politesse quoique avec moins de succès qu'auparavant, alors qu'un mauvais contact n'avait pas encore perverti ses façons courtoises."

"Quoi qu'il en soit, conclut-il, le penchant de la génération nouvelle à la négligence pour ce qui s'agit de l'honnêteté et de la correction du langage ne rencontre que peu ou point d'obstacle. Et la jeunesse affiche des airs prétentieux qui ont l'air de dire à tous ceux qu'elle aborde: *Monsieur, je vaux autant que vous.*"

Voilà le modèle, peint par lui-même, que certains de nos compatriotes croient avantageux de copier. Pour ceux qui se complaisent ainsi dans une basse et servile imitation, les Anglais ont inventé un mot : *flunkeys* dont en français *singeurs* ou *moutons de Panurge* ne sont que de pâles synonymes. Thackeray, le Juvénal anglais, a écrit une de ses plus amusantes satires sur le *flunkeyism*.

Je ne m'arrêterai pas à vérifier l'assertion de notre très modeste confrère anglais sur la cause de la corruption de nos habitudes.

Qu'elle soit ou non due à une fréquentation pernicieuse *(evil communications)*, peu importe au fond. Bornons-nous à dénoncer cet oubli de tout savoir-vivre qu'on voit aujourd'hui s'étaler dans nos salons et le mépris des convenances affecté par le sexe fort, qui semble trouver indigne d'un homme sérieux d'être poli. Reconnaître son erreur c'est déjà avoir fait un grand pas. Et justement l'aveuglement de ces messieurs, la sérénité de leur conscience ignorant le remords, la certitude qu'ils ont d'être corrects, sont les premiers obstacles à vaincre pour arriver à une amélioration. N'a-t-on pas vu un jour certain blanc bec, n'ayant pour toute autorité, comme dit l'autre, que " de l'audace, une redingote et des relations, " venir statuer que les hommes avaient accompli tous leurs devoirs sociaux quand une fois ils avaient prié leur femme de déposer une carte pour eux chez les gens qu'elle visite?

Les cartes, en vérité, les maris en abusent. J'imagine que leur vanité nous saura gré de le leur reprocher. Oui, messieurs; ces petits cartons ayant la prétention de vous représenter, qui emplissent nos corbeilles, ne réussiront jamais à nous consoler de votre absence ni à excuser votre négligence.

Quelles bonnes raisons donnez-vous en somme pour vous soustraire ainsi à toute espèce d'obligations? Que le temps vous manque... Que vos nombreuses occu-

pations... etc. Ah! tenez, vous me feriez mourir de rire avec vos occupations. Comme si nous ne connaissions pas nos rivaux! Comme si les clubs chômaient un seul jour, et que les plus imposants, les plus terriblement graves d'entre vous ne sacrifiaient pas, plus d'une fois la semaine, une petite heure au plaisir d'échanger avec quelques amis la " cerise " de la confraternité ou le *Tom and Jerry* de la bonne camaraderie.

Si vous utilisiez à notre profit — aussi bien que pour le vôtre — ces miettes de votre temps précieux, il vous serait facile de vous acquitter au moins des devoirs sociaux les plus impérieux, comme, par exemple, de faire une visite à ceux dont vous avez accepté l'hospitalité, ou aux personnes qui vous ont fait la faveur de vous inviter chez elles. Etrange nécessité que celle qui vous accorde juste le loisir de vous rendre à une invitation agréable, sans jamais vous laisser celui d'en prouver votre reconnaissance.

Mais une carte, si peu que cela soit, c'est encore quelque chose. Cela indique de la part du propriétaire un vague sentiment des convenances et une obscure conscience de ce que l'on doit.

Les nouveaux venus de la civilisation, les jeunes chevaliers d'aujourd'hui, se sont affranchis de cette dernière corvée. Un grand nombre d'entre eux ne font pas de visite et n'envoient pas de cartes.

— Nous en sommes réduites, me disait une dame, à inviter dans nos soirées, des jeunes gens qui ne se sont montrés ni au jour de l'an, ni même à la suite d'invitations antérieures qu'ils n'avaient eu le temps que d'accepter. Car je suis de celles qui subissent encore ce vieux préjugé que le parti masculin est indispensable dans une fête mondaine.

— Je vous assure, me déclarait une autre, que la plupart de ces pauvres garçons-là croient nous faire une faveur en venant dans nos maisons se conduire comme des palefreniers. Ah ! vous verrez que dans quelques

années, donner un bal sera l'équivalent d'ouvrir ses portes à une horde de sauvages.

— Comment, madame, les choses ne vont-elles pas assez mal comme cela? Vous croyez que ça va empirer encore?

— Je ne prévois pas de miracle qui puisse les changer.

Quoique je n'aie pas la mission de faire un cours de Savoir-Vivre, je consens pour cette fois à me faire l'écho des principaux reproches qu'on adresse à la jeunesse.

Les traités de Savoir-Vivre qu'on trouve dans la librairie (et que, par parenthèse, je conseille aux étudiants de piocher à l'égal du code de procédure) s'appliquent plutôt aux détails; ils supposent une connaissance rudimentaire des convenances sur laquelle ils se fondent pour poser les lois particulières.

C'est cette base nécessaire qui manque au très grand nombre des jolis cavaliers de notre société. Et les exceptions à ce très grand nombre ne sont pas toujours, comme on le sait, ceux qui appartiennent à d'excellentes familles ni même les plus intelligents. Les *pains d'orge* se retrouvent à tous les degrés de l'échelle. Quelques-uns même semblent croire qu'un nom illustre les dispense de s'astreindre au joug de l'étiquette. C'est être naïf et doublement absurde en ce pays où un nom ne vaut que par le mérite de son propriétaire et par l'éclat qu'il sait lui donner. Les titres, les particules dont se prévalent encore dans le Vieux Monde tant de nobles imbéciles et de brillantes nullités ne sont rien sur cette terre démocratique où la célébrité ne se transmet pas.

Un jeune homme auquel une dame fait l'honneur de l'inviter chez elle doit bien se rendre compte qu'on lui fait une faveur. En se rendant à un bal ou à quelque fête que ce soit, il ne lui faut pas songer seulement à satisfaire ses goûts, ses préférences, en même temps

que l'appétit d'un estomac robuste. Se disposer, au contraire, à faire plier son inclination aux exigences de la bienséance, rechercher les occasions d'être utile à ses hôtes et agréable à tous, c'est l'A B C de cette civilité indispensable, qui, selon l'expression de La Rochefoucauld, " commence et forme les premiers nœuds de la société."

L'absence de ces conditions esentielles au caractère d'un gentilhomme, et l'égoïsme débridé qui les remplace, nous fournissent l'espèce de ces rustres qui, en entrant dans un salon, saluent froidement par acquit de conscience les maîtres de la maison, passent devant toute une rangée de dames assises, sans s'incliner, sans même songer à regarder s'il n'y a pas quelques-unes parmi elles, dont ils burent le vin et usèrent les tapis la veille — à qui, par conséquent, la simple courtoisie commande de présenter leurs respects. Ah! bien oui, leurs respects! Se douteraient-ils qu'une telle obligation existe, qu'ils ne sauraient jamais s'en tirer. Les compliments usuels, les formules banales de politesse, que dans tout pays civilisé les hommes savent adresser aux femmes suivant leur âge ou condition, sont de l'hébreu pour nos jeunes mondains. Leur formule à eux ne varie pas. Aux femmes âgées comme aux jeunes ils ne manquent jamais de commencer par secouer la main, ce qui les dispense de courber l'échine. *Bonjour, madame!* Après cela leur vocabulaire est tari. Ignorant ce qu'il faut dire, ils se mettent alors à vous bombarder de questions pour ne pas rester coi : Qu'avez-vous fait l'été dernier? Allez-vous au théâtre? Etiez-vous chez Mme X.'.? Et ils s'empêtrent, articulent d'un air à la fois distrait et embarrassé des *Certainement! Oh non! Oh oui!* et ne savent plus comment se dégager.

Ils n'ont pas au salon cette aisance, cette souplesse de bon aloi qui permet à un jeune garçon de s'incliner devant une dame, d'échanger avec elle quelques paroles

aimables en restant debout, et de la quitter après quelques intants en la saluant de nouveau. Ils accostent avec gaucherie et démarrent difficilement.

Craignant l'effort d'une conversation pénible, ils s'y dérobent en feignant de ne pas voir celles à qui des égards sont dûs. Aussi faut-il voir quelques-uns de nos lions — chez qui la timidité même, cette grâce de la jeunesse, revêt une forme offensante, — traverser un salon, bousculant les personnes âgées ou les inconnues comme des meubles encombrants, pour rejoindre une figure de connaissance. S'ils rencontrent une jeune fille aussi mal élevée qu'eux, ils iront avec elle prendre possession d'une pièce ou de quelque endroit un peu isolé pour s'y absorber dans un tête-à-tête prolongé, sans plus se soucier du reste de la compagnie que si elle n'existait pas.

Ce ces êtres insociables quittent la maison de leurs hôtes, n'ayant seulement pas rempli le premier des devoirs d'un homme du monde. Pour ceux-là même dont ils ont usé de l'hospitalité sans vergogne, ils n'auront eu d'autres regards et d'autres attentions que ceux qu'on accorde à des maîtres d'hôtellerie vous logeant moyennant finance.

J'ai parlé des *devoirs d'un homme du monde.* La majeure partie de la jeunesse masculine d'aujourd'hui — d'après les autorités dont je m'inspire — n'en a pas la moindre idée.

La formalité des présentations, par exemple, est une opération douloureuse, à laquelle elle ne se soumet qu'à la dernière extrémité. Egarée au milieu d'une compagnie qui ne lui est pas familière, elle préfèrera s'ennuyer et bâiller dans son coin toute une soirée que de se soumettre à l'épreuve. J'ai entendu des jeunes gens répéter: "Je désirerais beaucoup faire la connaissance de cette dame." "Je ne sais ce que je donnerais pour pouvoir causer avec Mademoiselle Une Telle."

— Mais il n'y a qu'une chose à faire, une chose bien simple: faites-vous présenter.

Un secret orgueil les retient. Ils ont peur que cette dame, que cette jeune fille croie que... qu'elle aille se figurer... je ne sais quoi, enfin. Et ils diffèrent, ils hésitent longtemps, espérant que le hasard leur fournira une occasion toute naturelle qui ne compromettra pas leur dignité...

Mais non; voyons, mes jeunes amis! vous empiétez là sur le domaine féminin. Cette fierté n'est pas votre fait. Dans un société civilisée, nulle femme du monde ne s'étonne d'une formalité simplement honnête du commerce mondain. En faisant quelques frais pour vos co-invitées, il est entendu que vous vous rendez surtout agréable aux maîtres de la maison qui, nécessairement, comptent sur le concours de chacun pour l'amusement général et ne convient pas des gens du même monde pour qu'ils se regardent entre eux comme des chiens de faïence.

Les étrangers qui assistent à quelques-unes de nos réunions mondaines où les dames sont rangées le long du mur et les messieurs réunis en groupes sombres — dans l'antichambre ou au milieu du salon — se racontant à demi-voix, nez à nez, des choses peut-être intéressantes, mais qui leur donnent un air fort ennuyeux; ces étrangers, s'ils ne viennent pas de chez les Esquimaux, doivent constater avec une certaine surprise des façons témoignant d'une grande ignorance du savoir-vivre.

Les personnes qui reçoivent peuvent beaucoup pour réconcilier sous leur toit les deux éléments divorcés. Ceux qui entendent bien leur rôle s'appliquent sans relâche à les remêler, afin de maintenir pour le plaisir des yeux, aussi bien que pour l'entrain des conversations, le contraste des habits noirs avec les fraîches toilettes des femmes.

Le plus grand obstacle à cette harmonie désirable, c'est l'établissement d'une tabagie dans une chambre de la maison.

Ceux qui la maintiennent encore chez eux réfléchissent-ils que, pour être agréables à une partie de leurs invités, ils se montrent peu délicats pour l'autre?

Car en vérité ces messieurs qui fument chez eux, dans la rue, en venant, en retournant, peuvent bien, "pour l'amour des dames," s'en abstenir pendant une heure ou deux. Et s'ils ne le peuvent vraiment pas, ma foi, pourquoi mettent-ils un habit et une cravate blanche pour venir satisfaire un besoin qui ne réclame pas d'aussi solennels préparatifs et auquel ils peuvent vaquer si commodément chez eux?

Maintenant, ayant dit tout cela, et déploré avec vous, mesdames et messieurs, la rusticité de nos mœurs sociales, ainsi que la mauvaise éducation de notre jeunesse, je ne trouve qu'un mot à ajouter.

Quand je cherche le remède aux maux dont nous nous plaignons, je ne puis que vous répéter, croyant l'avoir découvert: Accompagnez votre fils et vos filles dans le monde. Dès le début vous pourrez réprimer l'impétuosité, corriger les fautes des premiers et montrer au moins aux secondes à ne pas tolérer la hardiesse des sauvageons lancés seuls dans les salons avec l'inexpérience et l'appétit de la vingtième année.

LE SENTIMENT RELIGIEUX

Il y a peut-être une illusion à laquelle nous devons encore renoncer: celle d'être un peuple foncièrement chrétien, modèle de moralité dans un monde païen et corrompu.

Après la perte de la douce certitude d'avoir gardé " intacte " la pure tradition de la langue de Corneille, cette nouvelle concession sera pénible.

Voyons, cependant, en toute franchise et équité, en toute humilité aussi, si nous ne devons pas la faire.

Voyons si notre conduite est le digne résultat de l'éducation austère acquise dans nos pieuses familles et dans les institutions religieuses auxquelles est dévolu le soin de nous instruire.

Je ne crains pas de répondre négativement.

Il y a peu de pays où soient invoqués plus souvent les grands principes religieux.

La fidélité et l'attachement d'un peuple catholique comme nous à ses croyances font une obligation à ceux qui briguent ses suffrages de refléter les mêmes sentiments de foi et de ferveur. De là le manque de sincérité d'un si grand nombre. De là l'hypocrisie forcée de tant d'hommes publics faisant marcher de front les pratiques extérieures d'un chrétien avec les habitudes plus ou moins cachées d'une vie scandaleuse.

Ne parlons pas de l'exploitation sacrilège de la religion par les partis politiques qui a été la conséquence naturelle de l'hypocrisie. Cette exploitation est telle que certaines réformes concernant les rapports de l'Eglise et de l'Etat, désirées de part et d'autre, ne s'accom-

plissent pas par la crainte réciproque de voir les adversaires tirer profit d'une initiative trop hardie et l'imputer à crime à ceux qui la tenteraient.

N'épiloguons pas sur chacun des maux produits par l'absence d'un pivot moral d'où devraient rayonner les actes de notre conduite.

Ce que nous voulons tenter aujourd'hui, c'est de mettre en regard un singulier état d'âme et l'éducation théorique dont il est issu. C'est de soumettre ce problème étrange: des effets révoltés contre leur cause, aux penseurs et aux sages, en laissant à leur compétence le soin d'expliquer et de conclure.

Nous diront-ils ces philosophes, pourquoi, en dépit des exemples de mères dévotes et des habitudes rigoureuses du pensionnat, la vraie, la solide piété — celle qui régit les paroles et les actions, celle qui fait de la vie d'une personne chrétienne un modèle de fermeté, d'obéissance et de fidélité à sa foi — est si souvent étrangère à notre jeunesse, même féminine?

Etabliront-ils la genèse de cet opportunisme relaché en ce qui touche à l'honneur — frère noble de l'honnêteté — de tant de jeunes gens, héritiers des noms les plus estimés? Sauront-ils expliquer comment cette garantie d'un nom respecté avec celle d'une éducation religieuse, ont si souvent déçu les patrons dans le choix des titulaires de poste de confiance.

Et comment il se fait qu'au cours des luttes pour le pouvoir, les journaux, au lieu de livrer la bataille des idées, assaillent les candidats d'accusations de vol, de malversations, de félonie? que l'on dise ouvertement: Un tel s'est enrichi dans tel emploi public au moyen de contrats véreux.

Et comment il se fait qu'on ose mettre si souvent en doute l'impartialité du magistrat et le désintéressement d'un mandataire du peuple?

Nous diront-ils enfin pourquoi le pivot moral dont nous parlions, c'est-à-dire la conscience, manque à un

si grand nombre d'entre nous?... La question, assurément, vaut qu'on l'approfondisse.

Dans nos institutions religieuses la jeunesse est nourrie de la saine doctrine catholique, laquelle, mise en pratique, non seulement guide les actes, mais purifie l'intention et prévient les écarts. Quoiqu'il soit moins facile de répondre de l'éducation de la famille, il semble cependant que dans une foule de cas, l'exemple ou le souvenir de la probité paternelle, dussent suffisamment tracer la voie aux hommes d'aujourd'hui.

Ce qui tient du phénomène c'est que ce double pouvoir ait si peu de prise sur l'âme contemporaine. On dirait que les enseignements recueillis au collège et au couvent pendant la demi-heure d'instruction religieuse, sont une routine d'école, une superfétation que la pratique de la vie vous contraint à reléguer comme le grec ou la zoologie dans la " chambre de débarras " de votre cerveau. Et pourquoi cela? Serait-ce que dans la formation des jeunes caractères on oublie trop souvent d'unir étroitement le sentiment religieux et les notions pratiques de la moralité et de l'honneur?...

Le sentiment de supériorité que donne au débutant moderne notre âge de progrès, l'affranchit à sa majorité de la discipline rigoureuse des bonnes gens.

— " Pauvre père ! " dit avec un sourire d'indulgence le fils émancipé à qui on prêche, ou les habitudes d'une économie bourgeoise et surannée, ou le sacrifice d'intérêts chers à un principe de probité.

S'il n'a pas d'objection à jouir largement de l'argent amassé par le bonhomme, il se réserve de railler doucement sa méthode d'acquérir.

C'est que le jeune civilisé a des idées plus " larges " que son " pauvre père."

Comparée à ses moyens perfectionnés, à lui, cette méthode naïve et d'une prudence puérile rappelle l'aspect minable et ridicule des vieilles diligences à côté du frigant tramway électrique.

Car le jeune homme est " arriviste ", et pour arriver il adopte l'interprétation toute moderne que les grands faiseurs américains ont donné à la loi évangélique : — " Do others or they'll do you." Or, voilà justement son excuse, ou plutôt son mobile, car il ne croit même pas avoir besoin d'excuses :

— " Tout le monde agit ainsi ! "

— " Autant duper soi-même qu'être tondu ! " D'après ce principe, les âmes simples, les natures droites qui, dans la pénible alternative d'être exploiteur ou victime, se résignent au sacrifice, ne méritent même pas l'estime des gens.

— " Il est trop honnête ! " telle est l'énormité qu'on a souvent entendu tomber des lèvres de citoyens notables pour reprocher à certains hommes d'Etat d'avoir su sacrifier les intérêts de leur parti à ceux du peuple. Où est la trace d'une éducation chrétienne dans tout cela?

Notre société à nous, hommes et femmes qu'on a élevés dans la prévision d'une vie future, dans la connaissance de la loi d'abnégation, ne sait plus que sourire quand on la rappelle, au milieu de ses pirateries légales ou de sa vie inconsciente, au sentiment du devoir.

A quels sarcasmes ne s'exposerait pas l'excentrique officieux qui se lèverait dans nos cercles mondains pour crier : " Mais l'honnêteté ! Il y a une telle chose que l'honnêteté, et cette chose n'est pas faite pour être méconnue, foulée aux pieds. On ne saurait avoir là-dessus qu'une manière de voir. Croyez-vous en Dieu? Croyez-vous à l'immortalité de votre âme?... Suivez alors le sentier que votre foi vous trace, ou bien renoncez au titre de chrétien ! "

Notre âme ! assurément que nous y croyons ; mais nous la traitons comme Napoléon traita son auguste prisonnier le pape Pie VII. Avec tous les égards dus à sa haute dignité, nous reléguons cyniquement l'im-

mortelle hôtesse de notre corps, dans une retraite si lointaine et si obscure que sa voix n'arrive pas à se faire entendre. Et nous croyons avoir donné à la royale captive une ration suffisante après avoir accompli quelques-uns des rites faciles et strictement obligatoires du culte — pratiques auxquelles, d'ailleurs, l'esprit ne prend aucune part.

Après cela, la vie morale et la vie pratique ne sont pas pour nous deux cercles concentriques. Nulle communication, nul rapport n'existent entre notre prétendue croyance et notre conduite. Corrigeant l'Evangile dont on continue de se dire les disciples, on entreprend de servir deux maîtres. Il y a une morale " de famille " et une morale pour les affaires. On va à la messe et on pratique l'usure; on dit son chapelet et on se prête aux abus de confiance qu'autorise le mot de " politique." On fait ses Pâques, sans cesser pour cela d'encourager la subornation et le parjure dans les luttes électorales ou judiciaires. Notre religion n'est plus alors qu'une sorte de bienséance; affaire " d'origine ou d'étiquette."

Encore une fois, où est donc la délicatesse de conscience qu'a pour effet de développer la discipline catholique?

Jules Lemaître, au cours d'une de ses critiques de théâtre, jette un cri d'alarme à ses concitoyens: (A la stupeur d'un grand nombre, on constatera que le sévère jugement s'applique aussi bien à une notable partie de notre peuple qu'à celui de France, si souvent taxé d'impiété):

" Dans cette vie que nous menons, où l'on n'a, au " fond, pour objectif, que l'argent, la vanité et le plai- " sir, et où, d'ailleurs, les principes manquent au nom " desquels on se jugerait, la notion du bien et du mal " finit par s'abolir en nous, et presque aucun de nous " ne sait plus ce qu'il vaut moralement, ni ne se doute " combien il vaut peu."

Assurément nous n'avons pas le monopole de l'im-

moralité. (Il ferait beau voir, vraiment, que nous l'eussions !) Au demeurant il ne faut pas trop s'étonner de voir pêcher les hommes; ce qui ne se peut tolérer toutefois c'est qu'on profane le titre de catholique, c'est qu'on le compromette et qu'on l'avilisse aux yeux de ses adversaires en en faisant le bouclier de tant de turpitudes.

Si l'on tient vraiment à ce titre, et si l'on veut être conséquent, il faut cesser de regarder comme une excentricité le courage de conformer ses actes aux principes qu'on prétend avoir. Il faut chercher ailleurs que dans les mauvais exemples le modèle de sa vie.

Je sais trop à quoi je m'exposerais en recommandant à mes concitoyens la lecture de l'Imitation et celle de la vie des grands saints, qui feraient pourtant un excellent contrepoids à la pratique de l'équité légale et de la justice humaine.

Dans la crainte de paraître du premier coup excessive, je m'arrêterai à mi-chemin. Manquant de l'autorité que demande le genre de la prédication, je me bornerai à émettre un humble conseil:

Que mes concitoyens — pour ne parler que de leur devoir de patriotes — lisent les "Vies illustres" de Plutarque. Qu'ils écoutent ces paroles d'un homme d'état français qui, dans l'âge corrompu où nous vivons a donné en politique, l'exemple d'une probité impeccable:

"Je crois que nous tournons le dos à la vérité, en prenant pour but de nos efforts l'accroissement du seul bien-être des hommes; nous oublions que le véritable levier du monde et la cause la plus certaine de tout bonheur, c'est le sacrifice et la joie de se sacrifier."

"L'individu est un monstre dans la nature, et il ne revient à l'équilibre et à la santé qu'en se subordonnant à un ensemble le plus vaste possible, et finalement à un idéal."

"Tout admirateur que je suis des philosophes grecs

et de Socrates surtout, je pense que le Christ a prononcé la plus haute parole qui ait été entendue des oreilles humaines: que le royaume du monde et des cieux est à celui qui saura aimer et se sacrifier."

" Ces idées sont loin, en apparence, de diriger ceux qui dirigent actuellement les Etats et les sociétés; il faut pourtant nous y attacher, parce que la vérité défendue avec une obstination suffisante doit finir par triompher."

Le civisme de ce disciple — volontaire ou non — du Christ a de quoi faire rougir plus d'une de nos soi-disant vertus.

Il est de l'essence de notre foi de produire, comme une floraison naturelle, des caractères d'une pareille trempe.

Tâchons donc de mériter notre titre de " peuple chrétien," en tendant vers l'idéal qu'un tel nom représente.

Et que ceux qui aiment à s'en prévaloir fassent en sorte de ne plus mériter qu'on écrive à la porte de leurs assemblées:

" On demande du sens moral."

LES ENFANTS

♣ ♣ ♣ ♣

Ces chers petits êtres que l'on aime avec le meilleur de son âme, et qui nous tombent du ciel parés de toutes les grâces, avec ce charme impérieux des faibles et des désarmés, m'apparaissent toujours comme de redoutables énigmes.

Ces sphynx ingénus me font profondément réfléchir.

Que de mystères sous ce petit crâne déplumé. L'avenir est là nébuleux et problématique. Les germes de certains défauts, de certaines vertus y sont nichés déjà et dans l'agitation d'une menotte à fossettes, dans la façon qu'ont les enfants de manifester leurs sensations, jusque dans la plainte que leur arrache la douleur — inséparable et précoce compagne, s'attachant comme un lichen à la pauvre humanité — on se prend à chercher des particularités accusatrices, à tâcher de saisir les secrets de leur destinée future.

Et l'on réfléchit, tout en caressant le bébé dont le sort nous préoccupe, que tous ceux que l'on admire, que l'on craint ou que l'on méprise; que les hommes célèbres, que les femmes adorées de l'heure actuelle, comme aussi les persécutés, les méconnus, les imbéciles enfin, coudoyés chaque jour, ont tous revêtu cette uniforme livrée de l'enfance innocente et gracieuse sans que l'œil le plus perspicace, sans que même la curiosité passionnée d'une mère aient jamais pu surprendre, dans l'éveil confus de leur intellect le secret du destin, ou pressentir seulement parmi tant de vocations diverses, quel lot leur devait incomber.

Dans l'affaire de l'éducation la nature a le rôle initial et prépondérant.

De l'argile qu'elle nous livre dépend, en grande partie, le succès de notre participation. La culture la plus assidûment appliquée n'a d'efficacité qu'autant que la nature a été généreuse dans la formation de la " matière première."

Elle semble quelquefois se faire un jeu de ruiner les espérances les plus raisonnables et en apparence les mieux fondées.

Cette singulière conduite de sa part en a mené plus d'un au pessimisme.

Témoin cet homme illustre qui se consolait ainsi de n'avoir pas d'héritier mâle pour perpétuer son nom:

— Je ne prive que les gens qui vivront dans vingt ans de dire: Voyez-vous cet idiot? C'est le fils d'un homme intelligent!

Il ne faudrait pourtant pas exagérer la part de la Grande Ouvrière dans la responsabilité des enfants qui tournent mal.

Donnons à chacun son dû et admettons que plus d'un mauvais sujet eut pû être au moins un citoyen passable avec une consciencieuse direction.

Mais voilà! la direction manque pour le moins aussi souvent que les aptitudes chez le sujet à élever.

C'est qu'il y a une sorte d'héroïsme à ne faiblir jamais dans ce devoir difficile de réformer ou de bien diriger ses enfants. Aussi n'est-il pas rare quand il s'agit d'une correction que le plus puni soit encore celui forcé de sévir.

Il faut être doué d'une force d'âme peu commune, on le reconnaîtra, pour savoir au besoin refuser une friandise à la gloutonnerie si amusante et jamais satisfaite des bébés.

Et c'est justement dans ces questions de détails en apparence insignifiantes, qu'on laisse surprendre sa vi-

gilance et qu'on s'habitue à des faiblesses et à des concessions dangereuses.

Car il faut bien prendre garde que pour ces êtres mignons dont la volonté se manifeste si prématurément, on ne peut user trop tôt de fermeté et de méthode.

A cet âge tendre, du reste, l'instinct primant la raison, ils se font tout naturellement à un système. Si l'on accoutume, par exemple, les enfants à ne manger qu'à de certaines heures fixes sans exciter leurs convoitises en dehors de ces heures, leur traditionnelle gourmandise sommeillera indéfiniment.

Cette règle éminemment hygiénique a aussi sa portée morale.

En même temps qu'elle fait des gaillards à l'estomac solide, elle donne du ressort au caractère.

Quelle énergie, quelle sobriété, quelle retenue peut-on attendre d'un sujet dont l'enfance n'a été qu'un gavage continuel et qui n'a eu pendant des années, pour objet, pour récréation, pour récompense que la satisfaction un peu bestiale d'une gourmandise démesurée?

LES ENFANTS GATÉS

La condescendance outrée envers nos "chers petits" vient du plus pur égoïsme.

Pourquoi bourre-t-on un malheureux marmot de pâtisseries, de bonbons et de fruits au détriment de la tranquilleté de son sommeil, du frais coloris de ses joues duvetées et de l'éclat nacré de ses quenottes ? Pourquoi comble-t-on, devance-t-on même ses moindres désirs, ses plus extravagantes fantaisies?

Uniquement pour se donner à soi-même une jouissance; pour s'offrir le spectacle de cette joie enfantine, intense et complète, si délicieuse à la vérité, si bonne à voir.

Mais ces petites lâchetés sont payées trop cher à la fin. Elles rendent d'avance toute règle impuissante, font des exigeants, des égoïstes et enlèvent à la jeunesse le sens pratique de la vie.

Une discipline, une règle, un système, voilà le nerf de toute éducation sérieuse. On ne pourrait sans injustice reprocher aux mères canadiennes de manquer de bonne volonté, car elles sont des modèles d'abnégation, ne comptant pas leurs peines et se tuant souvent dans l'ardeur de leur zèle à assurer le bonheur de leurs enfants. Quel dommage qu'un si beau dévouement se trompe quelquefois de chemin! Voit-on tout le bien que pourraient produire d'aussi courageux efforts inspirés seulement par un principe supérieur. Celui qui guide leur conduite généreuse est trop souvent erroné en ce qu'il tend à éviter tout sacrifice à leurs petits élèves et à ne leur refuser aucune jouissance n'offrant

pas de dangers immédiats, quand, au contraire, elles devraient ne manquer aucune occasion de les familiariser avec la nécessité du renoncement, et prendre bien garde de ne leur laisser contracter la démoralisante habitude des satisfactions faciles. La vie, qui n'a pas que des roses, punit, sans les corriger, ceux qu'on a accoutumés à ne rechercher exclusivement que le plaisir. On en a la preuve dans le fait que les enfants élevés de cette façon ne sont pas plus heureux que les autres; on pourrait même dire avec vérité qu'ils le sont moins.

Ces sacrifices nécessaires pour la formation d'un caractère bien trempé, on n'est pas à la peine de les inventer. Ils s'imposent de bonne heure. La santé, la conservation de leur bébé, font aux parents une obligation de le contrarier, de lui interdire tel jeu ou tel plaisir. Ce sont ces devoirs impérieux, proportionnés à chaque âge, et qui vont se multipliant à mesure que l'on grandit, qu'il faut faire accepter aux enfants sans faiblesse.

A leur épargner les petites misères de l'enfance, à exciter en les satisfaisant toutes leurs exigences, on n'arrive qu'à appesantir le fardeau qui, un jour, retombera sur leurs épaules, et qu'à rendre lâches devant la vie les victimes de notre inintelligente dévotion.

A-t-on remarqué que les hommes sérieux et qui réussissent dans le monde comme les femmes les plus accomplies sont souvent les membres de familles nombreuses où cette sollicitude passionnée et exclusive des parents est inconnue? La discipline indispensable au bon ordre d'une grande maisonnée, les concessions qu'on est forcé de se faire entre frères et sœurs assouplissent le caractère et rendent fort devant les difficultés de la vie.

Les mères canadiennes, il faut le répéter, ne sont pas des Cornélie, aussi leurs fils sont-ils bien rarement des Gracques. Combien, cependant, seraient stupéfaites si on osait leur dire qu'elles n'aiment pas ou qu'elles aiment bien mal les pauvres petits. En les gâtant, elles

obéissent non pas à un sentiment louable, mais tout simplement à un instinct.

Cet instinct maternel, en lui-même, est admirable sans doute, mais il a besoin d'être régi par la raison.

Conserver, entretenir la vie des êtres que Dieu lui a confiés au péril de la sienne; ne rien épargner pour leur avancement moral; sauver leur âme à tout prix, telle est la redoutable tâche départie à la mère de famille. La plupart, cependant, l'assument sans trembler, et quelques-unes subissent avec une espèce d'inconscience ce rôle dont elles ne comprendront jamais toute la dignité.

Ce ne sont pas toutes les mères qui pénétrées de la gravité de leur responsabilité, se préoccupent de trouver les meilleurs moyens de s'acquitter de leur difficile mission.

Bien peu, doutant de leurs propres lumières, demandent à des esprits éclairés, aux auteurs compétents qui ont traité de l'éducation, la ligne de conduite qu'elles doivent suivre. Les livres qui les instruiraient sur leurs devoirs et les guideraient dans les situations délicates manquent presque totalement dans leur bibliothèque. Une bibliothèque, du reste, est une chose de première nécessité qui, aux yeux du plus grand nombre, passe pour un luxe superflu.

On croit avoir tout fait en envoyant pour quelques années ses filles et ses garçons dans des maisons d'éducation. Que peuvent faire cependant les maîtres les plus zélés de cerveaux incultes que rien n'a jamais réveillé de leur assoupissement et qui sont faits déjà à leur inertie ? Quel pouvoir a leur autorité sur des tempéraments lympathiques ne trouvant d'énergie que pour se révolter contre la règle, pour rechercher avec avidité les plaisirs du jeu et de la gourmandise qui les ont façonnés dès l'âge le plus tendre à une sensualité dominant tout en eux ?

La plupart des " malheurs de famille " doivent être

attribués à l'absence de système qui caractérise l'éducation en ce pays. Les facultés morales comme les forces du corps ont besoin d'un entraînement journalier pour se développer normalement. La charité, la probité, la générosité, le courage, l'amour de l'ordre et du travail, etc., doivent être mis en exercice dès l'éveil de la raison. Différer de cultiver chez l'enfant ces qualités est aussi déraisonnable que si l'on attendait l'époque où il ira à l'école pour lui apprendre à marcher. On trouve facilement, si l'on veut s'y appliquer, les occasions d'éclairer son intelligence et de former son cœur. Les petits incidents de chaque jour nous les fournissent. Dans le règlement des différends qui s'élèvent au milieu des jeux, dans les défenses que la prudence nous oblige de leur faire, dans la morale des histoires qu'on leur raconte, on peut placer autant de leçons sur la justice, la magnanimité, les avantages de la sobriété, ceux de la vertu. Le défaut d'un principe fixe inspirant tous nos actes nous entraîne dans l'erreur d'agir tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, suivant les dispositions du moment. Ces tergiversations funestes déroutent les jeunes consciences et faussent à jamais le jugement de leurs naïfs témoins.

Cette étrange insouciance des parents à l'endroit de l'éducation morale de leur progéniture persiste encore quand vient pour cette dernière l'âge décisif de l'adolescence.

Les facultés étant alors dans toutes leurs forces et tout leur épanouissement demandent plus que jamais à être dirigées. Voici pourtant la conduite tenue par la majorité des pères instruits quand leurs filles sortent du couvent :

S'ils constatent dans une première épreuve que leur " graduée " ne saurait dire, sans hésiter, sous quel régime de gouvernement nous vivons, ni répondre à quelques questions sur l'histoire contemporaine de son pays, ni donner une idée même approximative du chiffre de

la population de sa ville natale, ils laissent tomber leurs bras, s'abandonnent avec éclat à un accès d'indignation et prennent bien vite leur parti d'une ignorance aussi profonde — ou, si l'on veut, d'une science aussi peu pratique. Faire comprendre à la jeune fille que — pour le cas où elle a profité de ses premières années d'études — elle ne possède que les bases d'une instruction solide; lui indiquer les livres qu'il faut lire, lui imposer certains travaux intellectuels, et tenir la main à ce qu'elle les exécute, ils ne l'essaient même pas. Leur sacrifice est fait, et pas à demi. Cette gentille personne qu'ils se flattaient de voir un jour briller parmi les plus habiles et faire honneur à leur nom, ils se résignent en un instant à la laisser devenir une de ces poupées mondaines, insignifiantes et frivoles, un objet de luxe dont ils ornent — à grands frais — leur salon. Ils ne songeront plus à lui choisir une société intelligente, à attirer chez eux, à inviter à leur table des esprits cultivés dont la compagnie lui serait profitable. Bien au contraire.

S'il leur survient un ami qui soit un homme sérieux, ou quelque visiteur distingué, il semble entendu qu'on épuise les banalités devant les dames et qu'on s'enferme ensuite, qu'on se dérobe derrière une fumée offensive pour échanger des idées dont elles auraient pu retirer quelqu'avantage. Si les papas dont nous parlons ont de la fortune ils tenteront peut-être maladroitement un dernier effort et feront voyager leur gracieuse ignare. Après l'entraînement qu'on a vu, cette tentative désespérée ramènera la jeune demoiselle mille fois plus élégante, proportionnellement prétentieuse avec en plus, des notions abracadabrantes et des plus comiques sur les beautés artistiques de l'Europe.

Les voyages pour des sujets mieux préparés produisent cependant les plus heureux effets.

Quelques parents disent:

— C'est singulier, nous ne refusons rien à nos enfants, nous ne sommes préoccupés que de leur bonheur;

les plus belles récompenses sont promises à leurs efforts, et cependant jamais ils ne semblent pleinement satisfaits. Rien ne peut éveiller leur ambition ou stimuler leur nonchalence.

Et de fait, ces précoces blasés ne répondent à tous les égards qu'on leur prodigue que par une mine indifférente et des gestes lassés.

L'habitude de ne rien faire sans le secours d'autrui, l'incapacité de l'effort se traduit extérieurement chez eux par un affaissement du corps toujours replié, appuyé en entier, à demi couché, même en société.

En les regardant on ressent quelquefois un violent désir de redresser ces roseaux sans sève, de faire surgir ces volontés somnolentes, de tendre ces nerfs de laine, de galvaniser ces membres inertes au moyen de l'hygiénique friction dont ils ignorent les âpres bienfaits et qui s'appelle... " le fouet ". Oh! la bonne résurrection et le réconfortant spectacle que celui d'un regard éteint s'animant soudain d'un éclair d'indignation, de volonté!...

Quelque désagréable que puisse être la douche, le patient lui-même ne pourrait manquer d'en ressentir les bons effets. Si l'on cédait à la tentation de fustiger les enfants gâtés, je suis sûre qu'ils nous seraient reconnaissants de leur avoir procuré une émotion, d'avoir mis leur sang en circulation, leur cerveau en ébullition, leurs muscles en activité, de leur avoir fait éprouver pour un moment, enfin, la saine plénitude de la vie.

Notre jeunesse apathique ne sait même plus se tenir debout. La tenue, c'est-à-dire l'art de régler ses gestes et de composer son maintien est chez la nouvelle génération, chose inconnue. On n'a qu'à l'observer dans un salon. Les jeunes gens s'étalent ou s'allongent sur les divans. Ils ne savent pas garder avec les dames la distance respectueuse, ils rapprochent d'elles leur siège jusqu'à les toucher ou s'asseyent sur le même sofa. Leurs mains sont dans leurs poches, sous les basques de

leur habit, nouées derrière leur tête, appuyées sur le dossier de la chaise voisine. Ils laissent, d'ordinaire, leur chapeau dans l'antichambre. Ils sont plus libres ainsi pour fourrager le fond de leur poche, se frictionner les genoux, tourmenter leur moustache, voire même — oh horreur! — pour caresser leur botte.

Les jeunes filles, elles, se croiseront les bras, sinon les jambes, laisseront tomber leur tête sur le dossier de leur chaise, se berceront à perdre haleine, s'enfonceront dans de larges fauteuils destinés aux personnes âgées, ou supporteront nonchalemment leur menton dans leur main.

Ce n'est plus de la tenue cela; c'est un laisser-aller qui donne à notre société un cachet de rusticité.

FORMATION PHYSIQUE

J'AI déjà dit un mot de l'encouragement que quelques-uns donnent au vice de la gourmandise, l'un des premiers qui se manifestent chez l'homme. Je connais des familles dont tous les membres portent la peine d'une pareille incurie. Ces malheureux expient par une dyspepsie invétérée les inconséquences d'une mère qui, loin de mettre des bornes à leur gloutonnerie enfantine, s'ingénia à l'augmenter encore. L'erreur que je signale est des plus communes et des plus enracinées dans notre population. S'il venait à l'idée des médecins des familles de mettre, comme c'est leur devoir, les jeunes femmes en garde contre les dangers de ce traitement inhumain, s'ils faisaient observer aux mamans inexpérimentées qu'il est absolument contre nature de tenir de pauvres petits organismes en perpétuelle fonction, cela leur prendrait de nombreuses années avant de triompher d'un vice radical et national. Mais, Dieu sait qu'ils ne songent guère à entreprendre cette réforme urgente et longtemps encore, nos mignons compatriotes pourront à leur aise crever d'indigestion.

L'habitude se répand fort heureusement de conserver dans les familles de ces traités d'hygiène et de médecine qui suppléent à l'imprévoyance de la plupart des médecins et guident les jeunes mères dans l' " élevage " de leurs bébés.

Il faut convenir que sous le rapport de l'hygiène, l'éducation de la jeunesse a fait de grands progrès dans notre pays depuis quelques années. Nos filles, durant

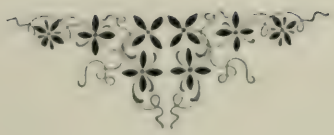
la période de leurs études, sont maintenant initiées aux "sports" athlétiques et d'agréments. Le malheur est qu'on ne poursuive pas plus loin ce salutaire entraînement. De même qu'elles ferment irrévocablement leurs livres, du jour où elles quittent le couvent, la plupart de nos mondaines abandonnent tout exercice physique pour tomber dans cet engourdissement général que nous avons déploré plus d'une fois. Cette double oisiveté conduit dans bien des cas, à une sorte d'anémie à la fois physique et morale qui les laisse défaillantes, affolées devant le danger ou dans les situations critiques exigeant du sang-froid et de la force de caractère. On ne trouve pas à toutes les portes de vaillantes canadiennes comme celle qui, il y a quelques années, accomplit — on se le rappelle peut-être — deux fameux exploits. La fille énergique dont je veux parler sauva une fois la vie à son père qui allait se noyer, et dans une autre circonstance délivra un enfant enlevé par un aigle en visant d'une main ferme et tuant raide l'oiseau ravisseur.

Par le fait de la couardise de névropathes élevées dans la mollesse et l'inertie, de précieuses vies ont été souvent perdues qu'une initiative courageuse et de la présence d'esprit auraient pu conserver.

Notre peuple endormi depuis de longues années dans la banalité d'une existence historiquement obscure, a besoin d'un stimulant pour réveiller en lui le sentiment chevaleresque qui se meurt et fouetter son sang gaulois en train de se figer.

Les patriotes qui sont à la tête de l'Académie Nationale, en laquelle nous fondons tant d'espérances, trouveront matière à exercer leur zèle à cet égard. Déjà les cours d'histoire populaire qu'ils y donnent, les drames héroïques dans les spectacles offerts comme divertissements, tendent à faire renaître chez le citoyen français du Canada le culte passionné de l'honneur ainsi que cette fière et joyeuse vaillance, qualité essentielle de la race française.

Il faudrait encore ouvrir à notre jeunesse un gymnase qui lui donnât toutes les facilités d'acquérir la force et la grâce physiques et mît un tempérament plus ferme et plus viril au service de ses facultés. Il faut que notre compatriote, en un mot, ne soit dans son pays, et d'aucune façon, l'inférieur de qui que ce soit.



ANGLOMANIE

Il y a toujours eu des snobs et il y en aura toujours, parce que le snobisme est le seul moyen qu'ait trouvé l'Insignifiance pour se distinguer.

Dans l'impossibilité d'être " mieux " les sots se sont imaginé d'être " autres " que ceux qui les entourent. Or comme un sot trouve toujours de plus sots qui l'admirent, le truc, à la vérité, ne réussit pas trop mal auprès des badauds.

Et voilà toute la raison d'être de nos anglomanes.

Avoir l'avantage d'être français et tirer vanité d'être la mauvaise copie d'une nationalité étrangère, se faire gloire de passer pour autre chose qu'un français, pareille bizarrerie ne peut venir que de l'ignorance.

Soyez donc sûr que quand vous entendez une française ou un français, au magasin, dans la rue, parler anglais à des gens aussi français qu'eux; quand vous recevez une carte de visite ou une lettre écrite dans le même idiôme, d'une dame qui signe quelque chose comme Françoise Durand, soyez sûr, vous dis-je que ces personnes ne recourrent à un langage facile que dans la crainte de parler ou d'écrire leur propre langue d'une façon ridicule. Ne la parle pas qui veut notre belle et aristocratique langue. Sa hauteur nargue les médiocrités. Fièrement inaccessible au vulgaire elle ne se reconnaît que de rares initiés.

Les cervelles obtuses qui après des années d'école n'arrivent encore, en faisant de leur mieux, qu'à pondre de pareilles phrases: " Je me suis " permise " de vous " donner du trouble ", ou encore : " Les apparences

sont déceptives." Celles-là, abandonnons-les à la nationalité qui veut bien les réclamer ou les souffrir.

On cèderait à bon compte également à qui voudrait le prendre le parfait club-man, sportsman, bicyclist, anglomane, qui ne saurait être que cela.

Si ces âmes frivoles et serviles étaient en majorité parmi nous, par exemple, la nation canadienne-française lutterait en vain pour le maintien de ses prérogatives. Car ce sont là de ces proies malavisées qui s'offrent d'elles-mêmes à toutes les exploitations.

Entre l'excès d'anglomanie et celui de déloyauté nous avons, nous Canadiens-Français, une conduite à suivre.

La fidélité au drapeau qui nous abrite et nous protège, nous laisse le devoir de rester attachés à nos souvenirs, à notre langue, à notre religion. C'est si vrai que les gouverneurs anglais du Canada, et des plus éminents, ont encouragé ce sentiment patriotique qui fait honneur à notre peuple.

Qu'est-ce que c'est qu'une nation qui renie son sang, son passé, ses aïeux?... Et qui donc s'honorerait de compter parmi les siens pareils ilotes ?

Nous semblerions au monde une race bien dégénérée si nous permettions à nos enfants d'oublier les noms des Champlain, des La Salle, des d'Iberville, si, volontairement, nous laissions périr la gloire de ces grands Français qui taillèrent à la France, de la pointe de leur épée, de magnifiques royaumes à même le continent nouveau.

Des dépouilles de ces héros, de grandes nations en ont fait leur fortune. Si les peuples se parent des débris de l'héritage français, soyons fiers des glorieux ancêtres qui les leur ont valu.

Et pardonnons ensuite aux pauvres anglomanes qui ne savent pas ce que furent leurs pères.

L'ART DE NE PAS VIEILLIR

DITES-MOI un peu, n'est-ce pas une loi aussi ancienne que le monde, une chose toute naturelle, nécessaire, je dirai même utile que de vieillir?

D'abord, c'était le seul prétexte honnête de ceux qu'avaient épargnés les mille maux, catastrophes, épidémies qui élaguent constamment l'humanité de ses rameaux trop faibles ou trop abondants, pour faire une fin, car on a beau dire, il faut toujours en venir là; aussi l'avantage d'avoir trouvé le secret de retarder la dissolution est-il bien discutable. Il faudrait découvrir selui de l'empêcher tout à fait. L'immortalité ou rien.

Ce doit être à dessein que le bon Dieu a laissé s'égarer pendant de si longs siècles la recette du père Mathusalem. Dans ses impénétrables et miséricordieuses vues la longévité pour les mortels ne lui semble probablement que la prolongation d'un misérable exil.

Ne voilà-t-il pas que maintenant, au moyen d'une liqueur magique dans laquelle entrent, comme élément essentiel, quelques parcelles de certains organes d'animaux broyés tout palpitants de vie au moment de la composition du liquide qui s'injecte sous la peau, on va donner à l'homme un rajeunissement merveilleux.

Tout renaît; les facultés intellectuelles mêmes se ravivent et recommencent leur libre exercice que l'âge avait ralenti.

Mais alors nos aïeuls respectés dont on aime et choie l'aimable vieillesse, nos aïeuls repris de fièvres fourvoyées, munis de facultés subtilisées à de passives créatures, redeviendraient des personnages turbulents, incontrôlables?

Au lieu d'entrer doucement dans l'heureuse enfance qui revient après la violente mêlée de la vie pour endormir les passions, dénouer insensiblement les liens terrestres, on verrait les bonnes gens mus par l'ardeur d'un égoïsme ravivé, reprendre dans l'arène la place cédée jadis.

Chez certaines tribus sauvages, on tue les vieillards devenus inutiles. L'épreuve qui détermine le moment opportun de l'exécution consiste en ceci : On fait monter dans un arbre le candidat à la mort. Des bras vigoureux secouent cet arbre de toutes leurs forces. Celui qui étreint assez fortement les branches pour s'y maintenir malgré ces violentes secousses, obtient un sursis.

Les civilisés n'agissent pas de même. Ils attendent avec plus ou moins de patience que les anciens choisissent leur moment.

Que deviendrait cependant la longanimité de la sixième génération si les ancêtres, au lieu de se borner discrètement à orner les murs de ses maisons de leurs images démodées, s'imaginaient de se cramponner obstinément à l'arbre de la vie.

La nature humaine est susceptible d'un certain rendement de respect. Je ne tiendrais pas, pour ma part, à courir la chance de voir la vénération de mes arrière-petits enfants faire faillite devant l'impôt extraordinaire qu'exigerait mon opiniâtre vétusté.

A quoi bon vouloir se mettre à durer si longtemps?

Quelques-uns diront :

— Pour achever une tâche importante commencée.

Hélas, il n'est pas dans les destinées de ce monde ou du pouvoir d'un mortel de compléter quoi que ce soit. Une intelligence humaine peut tout au plus ébaucher une grande œuvre que les efforts des autres mettront peut-être des siècles à parfaire.

Et s'il lui était possible de conclure quelque chose

elle recommencerait, aussitôt la première tâche accomplie, une nouvelle entreprise.

Ainsi, quelque vieux que vive l'homme, il ne se déclarera jamais satisfait. Il voudra toujours, comme les enfants: un peu de beurre pour finir son pain, puis un peu de pain pour utiliser son beurre.

Pourquoi alors s'éterniser?

Pour recommencer cette existence dont on s'est plaint si souvent? Pour se relancer à la poursuite du bonheur, fantôme bizarre et capricieux dont tous les vieillards sont les dupes? Pour revivre tous ses souvenirs cuisants qui s'appellent regrets; pour travailler, s'user, se morfondre pendant de longues années à la recherche de l'or, de la gloire, et manquer son but à la fin, ou n'être plus en état de jouir de sa victoire si on l'atteint, ou perdre d'un autre côté ce que l'on comptait acquis et sans quoi l'or et la gloire sont superflus?

Serait-ce pour reprendre de gaieté de cœur sa chaîne de forçat humain et subir la loi qui nous condamne à employer toute notre énergie, à dépenser toutes les forces de notre corps pour sa conservation? Pour entreprendre à nouvau la lutte acharnée, incessante contre la corruption qui nous gagne un peu tous les jours?

Est-ce pour cela, ou, comme disent les gens de théâtre pour survivre à sa gloire, à l'amour qu'on a pu inspirer, à l'intérêt que l'on a fait naître?

Pour s'offrir en victime à l'égoïsme de ses descendants dont la sollicitude attendrie, la douceur indulgente sont inspirées par la certitude d'une prochaine séparation?

Ou, encore serait-ce pour refaire une vie édifiante, mortifiée, réparatrice? Ce n'est même pas la peine, puisqu'on trouve tout ce qu'il faut en fait de pénitence de l'autre côté.

Telle est la loi naturelle: les vieux après avoir joué leur rôle ici-bas doivent se ranger.

Et si les générations s'imaginaient de s'attarder ainsi, de stationner outre mesure, les survenants, oubliant le respect dû aux anciens qui ne seraient plus les sages, revendiqueraient leurs droits, leur place au soleil injustement détenus par ces viveurs insatiables.

Sachons donc nous en aller à temps pour emporter au moins un linceul et quelques regrets.

LA POUTRE

en croire certaines gens le genre humain serait divisé en deux classes: celle qui parle... trop, et et l'autre ne se départant jamais d'une réserve de langage admirable. Cette prétention soigneusement entretenue par ses inventeurs, appartenant naturellement à la seconde catégorie, s'est facilement accréditée.

Avec cela que cette classe éminemment circonspecte une fois sur le terrain des privilèges (on n'en saurait jamais trop prendre) s'est arrogé le droit *exclusif* de la parole.

Ainsi, les femmes parlent trop. Voilà ce qu'une coterie intéressée décide tout d'abord avec plus ou moins de délicatesse dans la forme. En second lieu, elles n'ont pas le droit de dire un mot. Donc — conclusion sophistique de ce commode sillogisme — les hommes seuls peuvent élever la voix.

Là dessus, ils s'instituent les organes autorisés de la pensée humaine. Ils légifèrent. Ils canonisent leurs propres opinions.

" L'homme, dit Alexandre Dumas fils, s'est proclamé l'être supérieur, le roi de la création tout simplement parce qu'il est le seul des êtres animés qui ait l'usage de la parole. Il en a profité tout de suite pour se mettre au-dessus des autres sans que les autres puissent le contredire."

L'illustre écrivain n'a pas écrit ces lignes pour la défense de la femme, à laquelle pourtant on refuse aussi la parole et que l'on met également dans l'impossibilité de contredire. C'est tout simplement dans la préface

d'un livre intitulé " *Les Chiens et les Chats* " qu'il place cette grande vérité au bénéfice des animaux.

Il ne s'agit pas ici d'une revendication. La femme qui vote, je veux bien pour aujourd'hui, messieurs, en sourire avec vous; pour celle qui pérore en public, je vous pardonne votre moue de pudeur alarmée; je vous passe même l'épithète méprisante de *bas-bleu* pour celle qui écrit.

Il me semble cependant qu'il serait curieux de faire un petit examen de l'emploi abusif que nos prétendus modèles font de leur privilège de parler *seuls*. J'aimerais a démontrer aux partisans du silence absolu de la femme, qu'ils perdent tous les jours de belles occasions de se taire et que leur victime pourrait au besoin leur en enseigner l'art précieux.

Je revenais l'autre soir par les rues silencieuses de la ville. Au milieu du calme de la nuit commençante, j'entendis tout-à-coup un bruit épouvantable, des cris de bêtes féroces proférés par un groupe d'hommes qui s'avançaient, armés de bâtons, frappant à grands coup sur les poteaux des reverbères. J'en eus un grand saisissement, mais, il n'y avait pas de quoi. Ces énergumènes, poussant des rugissements sauvages aux seuils des demeures endormies, ce n'étaient... que quelques étudiants de *bonne famille* revenant de leurs cours!

Les femmes aiment à s'associer dans la mesure de leur pouvoir au mouvement intellectuel. Les questions de science et d'art ne les trouvent pas indifférentes, aussi les rencontre-t-on partout où ces questions s'agitent et se débattent.

Eh bien, là même, à ces solennités scientifiques, à ces fêtes littéraires auxquelles on les convie *respectueusement*, on trouve spirituel de rééditer des plaisanteries usées sur la loquacité de la femme.

Un grave philosophe, discutant les problèmes les plus abstraits, croit du dernier bon goût de faire, pour di-

vertir une partie de ses auditeurs, de grosses insinuations contre l'autre, celle qu'on invite avec tant de déférence.

La badauderie applaudit, mais, après tout, je dois dire qu'amuseur et amusés me paraissent également manquer de tact et de logique.

Il n'est pas un banquet où, au milieu de clameurs assourdissantes, un festoyeur ne se lève, le verre à la main, l'œil allumé pour proposer la santé des dames. Alors dans une allocution où la tempérance des paroles se ressent de celle qui l'a précédée, on en dit long sur les femmes.

Si quelques-unes ont assisté à cette exhibition de vertu masculine qui s'appelle un banquet, je leur conseillerais de se retirer à ce moment. Elles auraient vite fait de conclure qu'un silence absolu sur leur compte vaudrait mieux que vingt apothéoses de ce genre.

TROP DE SCEPTICISME

♣ ♣ ♣ ♣

BUFFON croyait que les découvertes merveilleuses de la science étaient destinées à ramener vers Dieu l'humanité trop portée à s'en éloigner.

Et cependant, ce "âge de lumières" qui donne à l'homme tant de ressources, un si grand nombre d'armes contre les forces inertes ou offensives de la nature, semble produire, plutôt, une génération foncièrement indépendante, consciente de sa force, un peu frondeuse dans son scepticisme qu'elle est portée à trop généraliser.

Ayant vu tomber tant d'obstacles, s'évanouir beaucoup de préjugés, elle ne sait plus s'arrêter dans son élan rénovateur, dans son habitude de tout dompter; voilà pourquoi souvent elle tombe dans l'excès.

Que voulez-vous? c'est une infirmité bien caractéristique de l'esprit humain de vouloir faire porter à un principe plus de conséquences qu'en vérité il n'en saurait avoir, de lui donner des corollaires inconciliables avec lui-même.

Ce pauvre esprit étant de sa nature borné, mais très indiscipliné, très remuant dans ses liens étroits, veut à tout prix découvrir le pourquoi de toutes choses, la vérité même qu'il ne fait qu'entrevoir.

Il ne saurait se résigner à sa myopie incurable.

C'est ainsi qu'il s'égare en se mettant à douter de tout parce qu'il a dû d'abord renoncer à quelques erreurs.

♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣

HÉRITAGES ROYAUX

Un des prétendants au trône de France vient de mourir.

— Un de moins! direz-vous. Pardon, cela en fait deux de plus.

Ce qui prouve une fois encore que le rêve vaut mieux que la réalité, c'est le nombre croissant des aspirants à ce trône mystique. Jusque dans notre ère de démocratie, cette royauté hypothétique et nuageuse, met une auréole au front de ses nombreux postulants. Elle tente même d'ambitieuses et plébéïenne personnalités.

Aiguillonné par l'exemple et la fortune d'un premier usurpateur, un général surgira de temps à autre pour briguer le suprême honneur d'asservir à son tour une nation indépendante. Il rentre ensuite, ses plans déjoués, dans les rangs des illustres victimes; il joint ses soupirs aux augustes gémissements de tous les prétendants molesté qui errent hors frontières. Il ne lui manque pas même le salaire dû à ses hautes aspirations — salaire qui le met sur un pied d'égalité avec ses co-affamés de pouvoir —: la proscription et l'exil.

Rien ne manque, du reste, à la ressemblance, pas même l'opiniâtreté invincible et phénoménalement égoïste.

C'est ainsi qu'un Boulanger se paiera le luxe d'un successeur et lui transmettra, sans rire, la précieuse investiture.

Avec la gravité tragique d'un Chambord ou d'un Napoléon abdiquant, il lèguera lui aussi le peuple français à un drôle quelconque qui ne manquera pas de se pren-

dre au sérieux et de subir comme tous les autres solennels bafoués, son sort de martyr.

Mais voilà enfin un de ses légataires qui, plus avisé, se moque de l'héritage fictif et se refuse à imiter plus longtemps le procédé des tous petits enfants qui dans leurs jeux tiennent imaginativement en leur main fermée des choses merveilleuses dont ils parlent et disposent gravement, les plaçant sur les meubles ou les troquant avec un camarade contre des objets également chimériques.

Le prince Louis Bonaparte, — fils d'un homme aux principes démocratiques, — renonce à la mirifique succession.

De fait, quand on n'a pas l'esprit extraordinairement optimiste, une vie d'ostracisé avec la compensation d'un mirage aussi brillant que lontain doit paraître un attrape-sot par trop onéreux.

Le prince Louis a les mêmes principes que son père avec, en plus, le courage de son opinion.

Conséquemment il *abdique*. On comprend que la chose a pour lui une moins grande importance qu'elle n'en eût pour son grand oncle à Fontainebleau et doit lui coûter moins. Cependant certains esprits faibles resteront ébahis devant cet acte et le trouveront héroïque, sinon criminel.

Il y a plus fort que cela pourtant et les chauds partisans monarchiques n'expliqueront pas autrement que par la folie le fait du vrai cousin d'un réel empereur, héritier éventuel d'un trône tangible qui a jeté aux orties son titre d'archiduc, renoncé à toute chance de régner et s'est fait bonnement commerçant sous le nom de Jean Orth.

Son auguste parent l'empereur d'Autriche avait déjà sévèrement repris celui qu'il appelait avec dédain " l'homme moderne ", pour un mot malheureux, une hérésie, un crime de lèse-autocratie dont le prince démocrate s'était rendu coupable.

— " Les peuples ne sont pas faits pour les princes," avait-il répondu à un ambassadeur qui, croyant lui être agréable, se lamentait pour son compte sur la réunion du grand duché de Toscane dont il eut pu être souverain, à l'Italie.

Les Toscans, qui sont Italiens, avaient eu raison, selon ce prince philosophe, de se rallier à leurs compatriotes.

Sur l'énoncé de cette opinion scandaleuse, la cour l'avait forcé d'aller prendre l'air pendant quelques mois à l'étranger, ce qui n'avait pu changer ses sentiments.

Les voyages avaient au contraire tellement accru son goût pour la liberté... des autres — chose rare chez les princes les plus révolutionnaires, — qu'à son retour il remit entre les mains de Sa Majesté ses titres et toute la bimbelotterie nobiliaire trop encombrants pour ses desseins nouveaux, pour la vie " d'homme utile " qu'il ambitionnait de commencer.

Par une coïncidence assez singulière, un autre prince, celui que Saint-Simon, son contemporain, appelait l'*incomparable dauphin*, l'élève de Fénelon, le duc de Bourgogne, enfin avait lui aussi exprimé une opinion identique et presque dans les mêmes termes:

" Les rois, disait-il, sont faits pour l'Etat et non l'Etat pour les rois."

Ce dauphin trop sage pour son temps admettrait-il aujourd'hui les revendications quand même d'une dynastie qui perdit la France par sa faute et dont les descendants de plus en plus corrompus ont puissamment aidé la Révolution.

Et trouverait-il dans les rejetons de la même famille, chez ces fils de libres-penseurs, des garanties suffisantes d'une conduite meilleure et d'un relèvement moral de la monarchie.

Abstraction faite du sentiment de ses droits, que pen-

serait-il, lui, ou, à sa place, tout homme désintéressé et clairvoyant, des prétentions inouïes des Bonaparte.

Comprendrait-il l'insolence des arrière-neveux de l'Attila qui sévit sur l'Europe il y a cent ans, de celui qui épuisa, pour le service de son monstrueux orgueil, cette généreuse France asservie par son malfaisant génie? Que penserait-il de leur persistance effrontée après la désastreuse épreuve d'un second gouvernement bonapartiste qui ramena les ennemis dans Paris et mutila la France!

La situation actuelle en effet paraît curieuse à qui veut bien y réfléchir; les parents de ces corses funestes réclamant au grand jour et comme un héritage qui leur est dû, ce que leurs ascendants usurpèrent, et ce, pendant que la patrie pleure encore la perte de l'Alsace Lorraine, qu'elle se prépare à donner pour les reconquérir, autant de sang peut-être qu'un Napoléon en fit couler pour les perdre.

Il semble que ce qui reste de la race devrait se cacher quelque part, tâcher de se faire oublier. Son premier devoir serait à tout le moins — s'il était vrai surtout que la France lui fut chère — de consacrer à son service les efforts qu'elle met encore à la diviser.

Mais le devoir pour les prétendants, c'est le culte de leur personne, les intérêts de leur famille avant ceux de ce peuple qu'ils cherchent à reconquérir et qui reste toujours pour eux " chair à canon."

La preuve en est qu'ils ne reculeraient pas devant une guerre qui en exterminerait une partie, si cette guerre devait leur rendre le trône de leurs ancêtres.

M. JULES SIMON ET LA FEMME MODERNE

Un siècle a les femmes qu'il mérite. On a assez souvent ressassé ce paradoxe qui donne à la force ou à l'influence des événements une part de responsabilité trop grande.

Les femmes — elles l'ont plus d'une fois prouvé dans l'histoire — ne sont pas autant les jouets des circonstances que cet axiome veut le faire croire.

Elles ont, au contraire, assez de force morale pour réagir contre elles, pour les dominer si la nécessité s'en fait sentir, et devenir ainsi la cause d'un ordre de choses au lieu d'en être l'effet.

Qu'on médise donc de la femme si l'on veut — elle tolère d'asez bonne grâce ce petit schisme inoffensif chez ses adorateurs — mais qu'on ne lui enlève pas son libre arbitre, pour la représenter comme un instrument inconscient, une sorte de fléau servant à punir les siècles qui ne sont pas sages.

Si M. Jules Simon croit à l'infaillibilité de cet apophtegme impie il doit tenir en médiocre estime le XIXe siècle dont la femme ne répond pas à son idéal.

Nous comparant à nos grand'mères, il dit:

" Nos aïeules, poussaient la prudence jusqu'à la pruderie, et nos contemporaines poussent la bravoure jusqu'à la témérité...

" Elles exerçaient alors par leur sévérité une influence qu'elles ont un peu perdue par leurs concessions, et c'est peut-être nous, plus qu'elles-mêmes, qui avons à le déplorer."

Cette alarme n'est pas vaine. Rien de bon ne saurait

résulter, même et surtout pour ceux qui croient en bénéficier, de la facilité de mœurs des temps modernes.

L'inquiétude qui se fait jour dans les paroles du moraliste et jette une lumière nouvelle sur les conséquences d'un commerce peu austère mais charmant est un avertissement pour quiconque n'en considérait que les avantages.

" Après le bonheur de croire le bonheur d'admirer est le plus grand," ajoute-t-il.

Or, quand la femme descend du piédestal où l'a mise l'admiration et le respect masculins, quand elle déserte le temple vénéré que lui ont élevé ses dévots pour se mêler à la foule, elle crée la confusion des rôles, efface toute distinction et détruit elle-même son empire.

Elle ruine le bonheur d'admirer dans le cœur de l'homme, qui lui en garde une rancune inconsciente. Tout naturellement porté qu'il est vers l'idole déchue il ne lui pardonne pas de s'être dérobée à la piété de ses hommages, au culte qu'il lui avait voué et dont quelques rites résistent encore à l'envahissement du scepticisme.

Par suite de ce malaise la prudence masculine se réveille et il se trouve un homme pour conclure ainsi ses graves remarques sur le revers des privilèges du siècle:

" Je dis aux femmes comme aux généraux: Défendez les avant-postes. D'abord, c'est plus sûr et ensuite c'est plus joli."

Et encore: " C'est très beau d'être sûre de soi. On en sera encore plus sûre si l'on fait comme si on ne l'était pas... " C'est ce qu'entendaient nos chères aïeules quand elles disaient — Ne jouez pas avec le feu! "

J'ose me permettre d'ajouter ce que le savant philosophe aurait peut-être dit s'il y avait pensé ou ce qu'il a pu penser sans le dire:

Il n'y a qu'une sentinelle capable de surveiller les avant-postes, d'avertir à temps du danger, de l'approche de l'ennemi: c'est la religion.

Cette prudente régulatrice des mœurs prévoit seule par quelle secrètes issues peuvent se faufiler les mauvaises inspirations et, seule, sait étouffer le mal dans son germe.

De fait, une bonne chrétienne intelligente réaliserait à coup sûr l'idéal que se fait de la femme accomplie, M. Jules Simon.

LE SOIN DES MALADES

Un médecin d'expérience nous suggère de donner quelques conseils sur ce sujet important. Un grand obstacle au rétablissement de leurs patients serait, au dire d'un grand nombre de praticiens, les visites intempestives et prolongées, les friandises, les douceurs et aussi les conseils apportés par des amies trop zélées.

C'est un grand manque de tact que d'enlever à un malade la confiance qu'il a en celui qui a entrepris sa guérison. Il est des officieuses, qui, pour faire montre d'un intérêt compatissant, se livrent à une véritable enquête. Une fois informées de ce qui a été prescrit, elles critiquent approuvent ou condamnent avec assurance.

—" Quoi! on vous ordonne telle chose. Ah bien, voilà qui est singulier! En pareil cas, le docteur X faisait prendre ceci ou cela à ma cousine Z, qui s'en est admirablement bien trouvée." Elles ont comme cela un tas d'exemples victorieux dans leur sac. Tandis qu'elles racontent avec des râlements ou des étouffements imitatifs ou avec des peintures sanglantes et cruellement détaillées les guérisons miraculeuses obtenues par des traitements différents de celui que subit l'amie souffrante, celle-ci a la chance, tout en acquérant la certitude qu'elle est mal soignée, de gagner à cet étourdissant verbiage une syncope ou une crise de nerfs.

Quand le médecin autorise une convalescente à recevoir ses amies, c'est à celles-ci à prendre garde de ne pas changer la distraction salutaire — résultat attendu de leur visite — en une fatigue. C'est différer beaucoup trop son départ que d'attendre pour prendre congé des

signes de lassitude ou d'impatience de ceux qu'on est venu réconforter. Malgré le goût que peut témoigner d'abord le malade pour causer, il faut éviter de donner à la conversation trop d'entrain. C'est aux parents qui veillent dans la chambre ou à la garde qu'on adresse les questions témoignant d'un intérêt sympathique. On fera preuve de délicatesse en abaissant la voix auprès du lit d'un malade. Il faut se rappeler que pour les personnes affaiblies et énervées par la douleur tout est effort : parler, écouter, entendre même. Dans certains cas, un simple son, un mouvement brusque blessent une sensibilité exaspérée par la souffrance.

Il y a une étude à faire des sujets qu'on peut traiter dans ces visites de sympathie. Le bon sens dit qu'on ne doit pas entretenir de choses pénibles un malheureux que les afflictions corporelles inclinent déjà à voir tout en noir. Nous avons pourtant vu des dames charitables qui, visitant les victimes d'une épidémie, colportaient de malade en malade la liste des morts.

Une précaution dictée par un cœur délicat consiste à ne pas faire davantage un trop grand déploiement de gaîté, de façon que l'amie retenue prisonnière par la maladie ne voie pas sa tristesse augmenté du spectacle de plaisirs qu'elle ne peut partager et de la pensée un peu égoïste, mais bien naturelle, que sa disparition n'a rien changé dans les joyeuses habitudes de son cercle mondain.

On comprend qu'il serait des plus indiscrets d'insister pour voir un malade dont la famille a défendu la porte. On voit des gens bien intentionnés qui, dans la crainte de paraître indifférents, se font une espèce de violence pour aller porter de vive voix leurs condoléances. Il est si simple d'envoyer demander des nouvelles, de passer soi-même chez l'affligé, d'y laisser sa carte ou son nom en s'informant de l'état de celui de celle qu'on craint de fatiguer.

La charité bien entendue doit être discrète.

CONFERENCES

LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE NATIONALE

(Traduction du travail lu à la convention du "Conseil National des Femmes", à Toronto, au mois de mai 1895.)

Je suis venue ici en mission charitable. La défense d'une aussi pauvre et impopulaire cliente que la mienne ne saurait être mieux définie. La culture des lettres est considérée dans notre pays comme un divertissement onéreux permis au seul riche, comme le dada de quelques femmes excentriques ou peut-être, comme la dernière ressource des paresseux, des ratés, des rêveurs, de tous ceux enfin qui n'ont pas su se faire une carrière de la politique, du droit, du commerce, ou de quelqu'occupation convenable.

J'en peux donner un exemple caractéristique.

Un officier du cens frappa un jour à la porte d'un journaliste français:

— Qui est-ce qui habite ici? demanda-t-il, écrivant déjà.

— Monsieur Provencher, répondit la bonne.

— Quelle profession?...

— Oh! il ne fait rien, il écrit tout le temps!

Naturellement les fidèles et les dévots d'un art superflu, les liseurs et les lettrés sont également des gens un peu singuliers — des personnes privées de relations sociales peut-être, ou ayant des habitudes de paresse, ou

des infirmes, cloués sur un fauteuil sans l'option de plaisirs plus raisonnables.

Nos gazettes cependant atteignent une circulation considérable. Ceux-là sont rares qui se refusent la satisfaction de se renseigner pleinement sur le dernier scandale, les "naissances," "mariages" et "décès," une réception en haut lieu, la cote de la bourse. La curiosité publique parcourt avidement aussi le compte-rendu d'un événement artistique... afin d'y voir les noms des assistants. Tout cela ne dénote pas un goût très éclairé pour les choses de l'esprit.

Qui donc a dit que le journalisme était un terrible pouvoir? Qui compara sa plume à un outil dangereux, à un levier puissant, à une arme révolutionnaire?

Ces dénominations — justes pour d'autres pays — feraient sourire nos rédacteurs salariés.

Je me figure l'un d'eux regardant sa plume sous ce nouveau jour, et s'écriant:—

"— Cela une arme formidable! Cela une reine dans le domaine de la pensée! Mais elle ne m'appartient même pas. Sa liberté est limitée à la sphère des intérêts de mon patron."

Et il pourrait se dire encore à lui-même:—

— "Moi un dictateur! moi un arbitre dans les conflits moraux et politiques de mes concitoyens. Moi un penseur indépendant dont l'intelligence lumineuse projette ses rayons dans un vaste circuit et produit une moisson d'effets heureux! Non. Un scribe, un employé supérieur avec des facultés spéciales, travaillant sous un maître et obéissant à la consigne; la roue secondaire d'une entreprise industrielle, voilà ce que je suis!

Vous ne trouverez parmi les journalistes nul philosophe orgueilleux, nul auteur infatué de son pouvoir. Tous ils savent que sur notre sol pratique les céréales et les légumes sont les choses qu'on doit exclusivement cultiver. La violette, l'églantine odorantes, le timide coquelicot, et tous les humbles poètes qui osent mon-

trer leurs têtes à côté des produits utiles, cherchent un appui auprès de ces tiges vigoureuses, se réfugient à l'ombre de leurs feuilles altières, ou s'assemblent le long des clôtures pour contempler la magnifique croissance des pompeux végétaux.

C'est ainsi qu'au Canada les gens de lettres abdiquent toute idée de domination, et se soumettent à l'" élément supérieur " dont ils dépendent pour leur pain quotidien.

L'opinion personnelle des rédacteurs compte peu. Pourvu que leur prose reflète les idées du lecteur, et qu'ils donnent un compte-rendu succinct de ce qui se passe sur la surface du globe, on ne leur demande pas davantage.

J'ai dit avec intention la " surface ". On n'a que faire en général des questions très profondes ou fort élevées.

Le journalisme ainsi entendu est des plus pratiques, il faut l'admettre. Il fournit aux esprits terre-à-terre le pain grossier qu'ils requièrent.

Quant à ceux qui poursuivent un but moral ou qui nourrissent quelque aspiration artistique, ils doivent forcément recourir aux revues françaises, anglaises et américaines pour y trouver la satisfaction de leurs penchants spéciaux.

On aurait vite fait de compter les publications qui furent fondées en vue d'un objet absolument moral ou artistique ou qui, l'ayant été, poursuivent ce but élevé avec une infaillible constance.

Heureusement ces productions existent — à l'état d'exceptions — pour prouver la possibilité d'un journalisme indépendant chez nous comme ailleurs.

Grâce à l'erreur si générale cependant de métamorphoser un art en commerce ou en agence politique, les journaux canadiens donnent à l'étranger une triste idée de notre culture intellectuelle.

Le journalisme en effet sert d'apprentissage aux vo-

cations littéraires. C'est dans nos gazettes que les écrivains imberbes font leur début.

La qualité de leur syntaxe est proportionnée au prix qu'ils en reçoivent. Les choses en somme sont arrangées de telle sorte que les meilleurs écrivains, ceux dont le talent a acquis quelque développement, sont relégués dans la réserve comme des objets précieux, qu'on encourt une trop grande responsabilité à manier tous les jours, tandis que le menu fretin détient le privilège de la parole.

Les éditeurs songent avant tout à se mettre au niveau de l'esprit public, dont les besoins esthétiques sont des plus modestes.

Mais le mauvais goût du public comme les erreurs de sa conduite peuvent être redressés.

C'est aux écrivains, aux journalistes qui représentent le cerveau de la société, à modifier ses tendances. Les nourriciers spirituels d'une nation illettrée doivent ordonner sagement sa ration.

Autrement, la presse destinée à favoriser la diffusion du savoir, risque de devenir plutôt nuisible que bienfaisante.

Si la production littéraire est comparativement restreinte, cela est dû surtout au manque d'encouragement donné aux auteurs. J'en sais qui pourraient publier au moins un livre par année, mais qui s'abstiennent par un scrupule de délicatesse. La crainte d'excéder la patience de leurs compatriotes les retient.

Il y a aussi d'autres raisons qui expliquent cette rareté. C'est souvent un manque d'énergie de la part de ceux qui ont le talent; c'est un défaut de persévérance et de désintéressement. C'est aussi quelquefois un préjugé.

" Les affaires avant le plaisir " est un principe porté à ses conséquences extrêmes. Quand on est si pratique les affaires accaparent tellement notre vie qu'il

ne reste presque rien pour les divertissements de l'esprit.

Comme résultat de l'indifférence géénrale, enfin, les lettres canadiennes font relativement peu de progrès. Je ne pense pas qu'en ce pays un écrivain ait jamais pu vivre du produit de ses ouvrages.

S'il existe quelque espoir pour nous d'atteindre un niveau plus élevé dans l'histoire littéraire de notre temps, il n'est pas trop tôt pour inaugurer la réaction et pour songer à combler nos nombreuses lacunes.

La culture des arts est peu avancée dans notre patrie, parce que nous sommes un " jeune pays." Cette vérité, comme le fait observer M. Arthur Buies, est en honneur depuis près de quatre siècles.

Sir William Hingston, dans un ouvrage bien connu, publié en 1884, déclare que la statistique a démontré combien " le climat du Canada est favorable à la santé et à la longévité de la vie." (On sait en effet que nos prédécesseurs, MM. les aborigènes, et que la faune incomparable qui habitait ces régions, furent de magnifiques spécimens de vigueur physique.)

" Le temps prouvera, ajoute notre biographe, qu'il est également propice au développement intellectuel.

L'affirmation est rassurante sans doute, mais il faudrait demander à l'auteur de " Notre Climat," si ce " temps " dont il parle suppose quatre autres siècles.

Nous ne sommes pas encore sevrés du besoin des gâteries et des indulgentes concessions. Nous tenons à nous appeler un pays " neuf," une " jeune " nation. Nous avons un art " novice ", une littérature " débutante ", et même... l'Industrie au berceau (" infant industry ", dans le langage politique).

Le moment n'est-il pas arrivé d'abandonner la nursery?

Mais le pouvoir d'élever dans le monde le crédit de ma cliente, est entre les mains des propriétaires de

grands journaux et entre celles du gouvernement.
ment.

Que seraient devenus les arts dans tous les pays et à toutes les époques, sans la protection de l'Etat, des citoyens riches et puissants?

Le gouvernement a fait un pas dans la bonne direction, en accordant cinq mille dollars à la Société Royale du Canada. On serait porté à croire que les donateurs n'avaient d'autre intention en faisant cette générosité, que de confier à la Société un dépot destiné à l'encouragement de la littérature nationale.

Il semblait qu'une partie des fonds eut dû être distribuée sous forme de prix aux meilleures ouvrages historiques, litéraires ou scientifiques publiés dans le cours de l'année, ou encore, qu'elle dut servir à organiser des concours pour la jeunesse.

On conçut de grandes espérances de cette nouvelle communauté d'Immortels. On en attendit de beaux résultats. On les attend toujours.

L'exemple de nos ancêtre nous a enseigné la patience.

En alléguant la nécessité de stimuler le goût littéraire, il va de soi que je réclame égale justice pour les écrivains français et anglais.

Si nous allions opposer ces deux langues l'une à l'autre, les belligérantes seraient fort surprises de leur nouvelle rivalité. Shakespeare n'eut jamais de plus fidèles partisans... qu'en France et depuis le grand Corneille jusqu'à nous jours, les maîtres de notre littérature ne manquèrent pas des témoignages non équivoques de l'admiration anglaise.

Ceux qui redoutent notre belle langue s'effrayent plus aisément que lord Dufferin, qui a dit à Québec:

" L'idiosyncrasie des deux races composant cette na-
" tion donne à notre pays un caractère intéressant, un
" attrait, un charme éclectique qui lui manqueraient
" autrement, et ce serait une grande faute politique
" que d'essayer de les détruire. Mes plus chaleureuses

" aspirations pour cette province ont toujours été de
" lui voir jouer dans la confédération le rôle que joue
" la France en Europe.

" Retranchez de la civilisation européenne la parti-
" cipation de la France, enlevez dans les arts et les scien-
" ces ses maîtres et ses penseurs, quel vide se produi-
" rait! "

Le successeur de lord Dufferin, le marquis de Lorne, a exprimé le même sentiment pendant son séjour au Canada.

Avant de finir je n'ai qu'un mot à ajouter.

Tout ce qui précède pourrait sembler injuste si l'on ne considère pas que la vérité, quelque désagréable qu'elle puisse être, est toujours proclamée avec profit.

Mon but au demeurant n'était pas de louer mais de réveiller notre conscience de sa douce léthargie.

LE FÉMINISME

Conférence faite à l'Asile de la Providence.

Eh! de quoi vous parlerais-je, Mesdames, si ce n'est de "nos affaires?" Je crois même que c'est le seul moyen de me faire absoudre de ma hardiesse. Il paraît que c'est une prérogative masculine que de parler haut, du moins à cet égard, l'usage fait loi, et il faut toujours respecter la loi quelque injuste, je veux dire, quelque sévère qu'elle nous paraisse.

Il me semble que tout ici autorise l'audace. Le bruit de notre voix qui nous effraie toujours un peu, trouve entre ces murs, un écho sympathique et rassurant.

Nous nous sentons presque justifiée d'oser nous affirmer à l'ombre de cette institution puissante qui est l'œuvre de mains, surtout, de cerveaux féminins.

J'ai besoin de croire d'ailleurs que nous sommes "entre nous", et, "qu'officiellement", il n'y a ici qu'une femme s'adressant à des femmes. Si par hasard il s'était glissé dans cet auditoire quelques représentants du sexe fort, je veux l'oublier. Si pourtant leur dignité m'impose l'évidence, je me persuade qu'ils sont tous des féministes. Il ne faudrait pas qu'ils protestassent parce qu'alors je serais très dure pour eux. Je les comparerais à des paralytiques guéris disant du mal des béquilles; oui, je les appellerais des ingrats!

Féministes, Mesdames, quoi qu'ils disent, tous les hommes le furent une fois, et ils le redeviendront, n'ayez crainte. Ils le seront quelque jour, comme les vieillards qu'abrite ce toit hospitalier le sont, et quand ils ressentiront toute la vérité de cette parole de l'Esprit-Saint: "Malheur à l'infirme qui n'a que des cœurs

d'hommes et des mains d'hommes autour de ses douleurs."

Ils le seront même dans l'acception la plus étendue du mot, chaque fois que par l'absence du soutien naturel, comme cela arrive si souvent, ils dépendront dans leur jeunesse pour l'existence, l'instruction et l'éducation d'une femme, cumulant dans ce cas les fonctions du père et de la mère sans que son cœur vaillant, sans que ses faibles épaules faillissent à la tâche. Et n'est-ce pas logique? Chez qui la femme recruterait-elle des partisans dévoués si ce n'est parmi ces témoins authentiques de sa valeur?

Le Canada est, sans s'en douter peut-être, un des pays où le féminisme est plus ancien et sûremennt celui qui lui doit le plus.

Tenez, voulez-vous que nous disions un peu de bien des femmes? D'abord je vous avouerai que j'en meurs d'envie, et puis c'est ma manière à moi de traiter cette importante question sociale. Car il ne faut pas s'attendre à ce que j'en fasse l'historique rigoureux. En choisissant le sujet de cette petite causerie, je n'avais aucun système en vue. Je ne voulais pas non plus faire l'apologie du féminisme, qui se défend bien tout seul.

J'ai pensé qu'il serait intéressant de disserter un peu avec mes congénères, les Canadiennes-Françaises, que je savais devoir être brillamment représentées ici ce soir, sur un événement qui nous concerne et auquel elles ne pourront pas longtemps rester étrangères.

Il importe de voir ce que signifie pour notre pays ce terme vague, d'invention moderne: "Le féminisme." Il importe aussi de nous rendre compte que si le nom est nouveau, l'œuvre qu'il représente ne l'est pas autant qu'on le pense. Il serait malaisé pourtant de le définir exactement parce qu'il n'a pas de programme fixe et que ses tendances varient selon les pays. En tous cas c'est une force qui ne demande qu'à être dirigée. En considérant ce qu'elle produit de meilleur chez les au-

tres, nous apprendrons à la faire servir à notre plus grand bien.

Nous disions donc qu'à part les lois (dont on se plaint beaucoup), il n'y a guère de bienfaits nationaux auxquels la femme n'a pas contribué chez nous.

Faut-il rappeler son initiative, son courage égal à celui des plus vaillants, sa souveraine influence dans la fondation de la colonie? Voudrait-on que je fisse la nomenclature des innombrables institutions que son zèle diligent a fondées depuis, sur la surface de notre immense territoire? Est-il bien des formes de la misère et de la souffrance humaines, dites-moi, auxquelles elle ne se soit attaquée et qu'elle n'ait réussi à pallier?

La meilleure réponse à ces questions c'est que l'Etat, se désintéressant de l'éducation supérieure des filles, de l'assistance publique et des œuvres de bienfaisance en général, s'en remet entièrement à l'initiative et à la compétence féminine pour tout ce qui s'y rapporte.

Tout favorise donc, en ce pays, l'expansion du féminisme! Et l'expérience du passé et les facilités que cette expérience donne à l'avenir, et la liberté dont nous jouissons, car si nous sommes bienvenues à vivre dans une complète oisiveté, selon qu'il nous plaît, on nous laisse également libres de participer, nous privilégiées, dans la mesure de nos forces, à l'amélioration du sort des moins favorisés. Un pays ne repousse pas les services de ses enfants. L'histoire, au contraire, nous montre les nations acceptant avec bonheur le salut de la main d'une femme, ce qui fait qu'il n'y a pas beaucoup d'Etats qui n'aient eu leur époque féministe également. On dirait qu'à cette lumière de l'histoire, la femme, réalisant tout à coup la virtualité de son pouvoir, a eu l'idée d'organiser, de centraliser ses forces éparses: d'où le féminisme moderne.

A quoi vise cette agitation dont le mouvement comme une marée puissante s'étend à tous les pays du monde? Que signifie cette levée volontaire d'une armée active, ardente mais pacifique?

Ce mouvement, c'est un réveil de la responsabilité féminine. Ce à quoi il tend? Par essence et dans ses manifestations générales, à rien que de juste, que de désintéressé, que de raisonnable. Son action s'effectue sous l'égide de la religion à l'ombre de la loi.

Entre l'injustice de l'aristocratie et la colère des socialistes, par ses attaches avec l'une et sa bonté envers les autres, la femme en Angleterre et aux Etats-Unis, sert de tampon. Son ministère contribuera sans doute largement à réconcilier dans le vieux monde comme dans le nôtre, deux éléments sociaux dont le choc est toujours terrible.

De fait, il existe une " Ligue internationale de la paix " recrutée parmi les plus grandes dames des deux hémisphères, lesquelles sont associées aux philosophes et aux hommes d'Etat les plus illustres. On sait que leur influence a été un puissant facteur dans cet événement récent: l'entente de deux grands Etats pour régler toute querelle, à l'avenir, — non par la guerre, non par le sang humain versé — mais au moyen d'une commission d'arbitres. Il y a des choses que l'homme, entraîné par la passion, oublie facilement. Dans la patrie comme dans la famille la voix de la femme doit faire entendre les paroles apaisantes qui rappellent au devoir et à l'humanité.

Mais, sans s'arrêter à ce rôle diplomatique, le Féminisme accomplit, surtout dans l'économie de la vie nationale, une œuvre prodigieuse.

Il faut lire l'ouvrage de Mme Bentzon, sur la " Condition de la femme aux Etats-Unis ", pour voir ce que dans la seule ville de Chicago, il fait de bien à l'âme comme au corps, et comment il peut tranformer, non seulement une population, mais l'aspect d'un pays.

Ces dames — pour ne mentionner qu'un détail — ont entrepris de réaliser ce qui a toujours été déclaré impossible: elles ont résolu de débarrasser leur cité, — " Reine de l'Ouest, — de la fumée qui, en toute saison,

endeuille et souille sa beauté. Elles sont en train d'y réussir... Vous connaissez le proverbe arabe: "Ce que veut une belle est écrit dans les cieux"? Nos congénères américaines veulent découvrir le firmament, afin qu'on y puisse lire cette précieuse écriture.

En somme, la conscription spontanée de ces milliers de recrues du monde élégant, riche et heureux, met au service des autorités religieuses et civiles, une armée d'auxiliaires puissantes et intrépides, prêtes à entreprendre les plus rudes tâches; elle fournit des escouades d'ambulancières laïques qui cherchent dans les taudis, les tavernes et les cachots, les blessés du combat journalier, les mourants à la vie morale.

Cet enrôlement sous un même drapeau d'une classe où ont presque toujours régné en souveraines l'oisiveté, la frivolité et la jouissance, a pour but principal: d'être utile.

"Etre utile", Mesdames, il paraît que ce n'est pas pour autre chose que nous avons été mises sur cette planète. Si le bon Dieu nous a donné ces belles longues journées dont un nombre compté compose notre vie; s'il nous prête chaque matin sa lumière, des gens dignes de foi nous assurent que ce n'est pas pour vaquer tout bonnement au soin de notre nourriture, de notre vêtement et de notre divertissement. C'est dommage qu'il y ait d'aussi maussades commentateurs des décrets divins! Ne pourraient-ils, ces juges sévères, s'entendre avec d'autres hommes plus indulgents, qui assignent à la femme ce rôle exclusif, païen, mais charmant: "plaire?"

Asurément, les premiers ne nous commandent pas d'être déplaisantes — ce serait trop exigeant. — Ils admettent volontiers cette obligation de plaire (chère à la moins coquette), mais ils ne veulent pas démordre de l'idée de soumettre le sexe faible à la loi d'utilité morale aussi bien que matérielle. Ils nous parlent de nos responsabilités, de la nécessité d'amasser quelques mé-

rites... et du temps qui ne revient plus... Ils nous font réaliser la " fuite formidable des instants, ce glissement de l'heure ", comme dit Maupassant, " cette course imperceptible, affolante quand on y songe, ce défilé infini des petites secondes pressées qui grignotent le corps et la vie des hommes." Si bien que leurs scrupules nous gagnent à la fin et qu'on ne se sent pas la conscience en paix le soir — malgré les encouragements de quelques-uns — si, tout le jour, on n'a rien fait que de se laisser vivre. On en arrive même, le croirait-on? à n'oser plus s'ennuyer!

S'ennuyer, Mesdames! J'admets avec vous que voilà un mot ridicule. Si l'on n'a pas fait de l'ennui un péché capital, c'est qu'on devait le réserver pour la punition des ignorants et des égoïstes.

Au fait, y a-t-il des femmes oisives ou des femmes fort occupées, si l'on veut, à ne rien faire d'utile? Soyons franches, Mesdames; admettons que l'Américaine, et surtout la Canadienne — dans la société aisée — est une reine à laquelle on ne demande rien; que l'on décharge presque complètement du soin d'élever ses enfants. C'est à ces riches que le Féminisme réclame les miettes de leur table, — quand leur famille a été largement servie, — c'est cette menue monnaie des minutes et des heures perdues par les mondaines, qu'il recueille pour en former un capital profitable aux malheureux.

Un grand nombre répond à son appel; c'est pourquoi l'on voit des maisons comme celle qui nous abrite en ce moment, si prospères. Mais nous sommes encore une immense majorité en dehors de ces œuvres admirables. Or justement mille besoins réclament dans notre société, des dévouements nouveaux. Quand je dis: " nouveaux ", je voudrais être bien comprise.

Ce qualificatif n'a rien d'agressif. La nouveauté ici est synonyme de " progrès ", et le progrès est la seule route qui mène à la perfection. Le Féminisme ne doit

donc pas être représenté comme une révolution qui bouleverse, mais comme une évolution naturelle dans l'ordre providentiel des événements. L'une de ces tendances est de cultiver les dons de l'esprit et c'est une attache de plus à la tradition chrétienne, qui, toujours, — depuis saint Jérôme jusqu'à Fénelon et jusqu'à Dupanloup, — a mis l'étude à côté de la prière.

Cela m'amène à parler des adversaires du mouvement qui nous occupe, car il en existe... qui se convertissent d'ailleurs tous les jours. Parmi eux, il s'en trouve qui croient en vouloir à la chose, et qui au fond, ne s'objectent qu'au nom; ils ont été les premiers à utiliser, hors du foyer, celles que le foyer ne réclamait pas constamment.

Il y en a d'autres qui se croient obligés de parler au nom de l'homme et du mari. Ils aperçoivent un danger pour la famille et la société dans cette apparente émancipation. Quelle raison ont-ils donc de suspecter l'amour et le dévouement maternels à ce point? Oublient-ils que le voilà le plus sincère et le plus sûr gardien du foyer: l'amour maternel! Aurait-il attendu si tard pour se démentir?

Mais, c'est en exagérant ce prétendu danger qu'on arrive à se persuader que la sécurité pour tous est dans l'obscurité, c'est-à-dire, la nullité de la femme. Quelle erreur! Plus nous serons instruites et éclairées, Mesdames, et plus nous serons de bonnes mères. Le P. Lacordaire le savait, lui qui reconnaissait à la femme une influence extrêmement puissante, surtout dans la société chrétienne et qui recommandait à l'une de ses amies de lire Homère, Plutarque, Cicéron, Platon, David, saint Paul, saint Augustin, sainte Thérèse, Bossuet, Pascal et d'autres semblables.

Cela étonnera bien certains, de nos écrivains qui mettent de temps à autre devant nos yeux leur idéal de femme ménagère — et rien que ménagère.

Au fait, j'oubliais une dernière catégorie d'anti-féministes. Ceux-là sont plus amusants que sérieux et

personne ne tient à les convertir. Pour mieux combattre le fléau, ils emploient et le sarcasme, et la foudre, deux armes trop opposées pour que leur alliance hybride cause grand ravage. D'ailleurs, ces gens-là ne sont pas convaincus. A leurs heures ils sont d'acharnés féministes; j'en connais parmi eux qui exigent une singulière investiture de la femme, devant laquelle ils s'inclinent. Il faut qu'elle ait eu des relations avec le diable, comme la pseudo Diana Vaughan. (1) La condition est dure. Tout cela n'empêche pas que dans les difficultés et les dangers de notre époque critique, on se tourne de plus en plus vers la femme pour lui demander aide et conseil.

M. Brunetière — l'un des premiers critiques de France, écrivain dont le nom est universellement respecté — parle de " refaire l'éducation de la femme, parce que, à titre de mères, les femmes sont avant tout, les éducatrices de la génération future." Après avoir remarqué en passant que si les " pédantes " sont isupportables, les sottes n'en sont pas pour cela d'un plus agréable commerce, il conclut ainsi: " Quand on voudra vraiment " réformer nos lycées de garçons, il faudra commencer " par réformer nos lycées de filles."

La France a souvent été représentée comme l'un des pays les plus opposés à l'émancipation du sexe faible, et pourtant, je connais un bien vieux féministe français:

Le bonhomme Montaigne disait, il y a trois cents ans: " Il est ridicule et injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de notre sueur et de notre travail."

La France nous offre tous les jours le spectacle d'hommes illustres se ralliant, pour des motifs plus élevés, au mouvement féministe.

---

(1) Allusion à un journaliste québecois fervent adepte de la pseudo Diana Vaughan et, en même temps, antiféministe acharné.

Le regretté Mgr d'Hulst a exprimé, avant de mourir, un vœu que vous me permettrez de citer en finissant.

" Vous n'avez pas oublié, Madame, — écrit-il, — l'appel ardent que Mgr Dupanloup adressait, il y a trente ans déjà, aux femmes chrétiennes pour les attirer au travail de l'esprit. Il voyait là, pour elles, un puissant moyen d'influence sur l'âme de leurs maris: non pas que la femme doive faire au même degré, ni de la même manière, toutes les études que fait l'homme; mais elle doit en faire de telles que rien de ce qui intéresse ou remplit ou surcharge la vie de son époux, rien de ce qui occupe l'intelligence de ses fils, ne reste pour elle chose étrangère et inaccessible.

D'autres peuvent ne pas partager cette manière de voir, ils peuvent croire que la femme serait mieux dans son rôle, en renonçant à l'influence intellectuelle pour s'enfermer dans le domaine de l'action purement morale. Mais qu'importe cette préférence ? Elle ne changera pas la tendance du siècle. Elle n'empêchera pas qu'autour de nous, beaucoup de femmes recherchent la haute culture et que, pour leur donner satisfaction, de grands efforts se fassent, de grandes institutions se créent, des méthodes s'élaborent, qu'en un mot, tout un système de haute éducation féminine s'organise en France et ailleurs.

Cela est presque partout un fait accompli.

Or, à ne considérer que notre pays, il faut reconnaître que l'initiative est partie des ennemis de notre foi. La discussion parlementaire qui a précédé l'établissement des lycées de filles en a fourni la preuve évidente. Les catholiques ont bien vu le péril, mais ils ont cru le conjurer par l'abstention, en tenant leurs filles éloignées de ces centres intellectuels suspects, sans se préoccuper d'en créer de meilleurs.

Le résultat a été, pour beaucoup de femmes chrétiennes, un état d'infériorité, et, pour toutes celles qui ont voulu en sortir, la nécessité d'aller chercher, dans

un milieu neutre ou hostile, ce qu'elles ne trouvaient pas dans un milieu chrétien."

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le regrette, la haute culture est devenue un besoin pour les femmes. Une seule question désormais se pose: Convient-il que les femmes croyantes trouvent cette culture parmi nous ? Ou veut-on qu'elles soient réduites à la chercher ailleurs ?

La réponse ne saurait être douteuse. Il ne reste plus qu'à déterminer les moyens pratiques de satisfaire à ce besoin.

Il nous a semblé que l'Université catholique, créée pour l'instruction supérieure de la jeunesse masculine, pouvait assurer aux jeunes filles les ressources intellectuelles qu'elles réclament.

Il s'agit d'occuper utilement les quelques années qui s'écoulent d'ordinaire entre la fin des études et le mariage.

La musique, le dessin, le monde ne suffisent pas à remplir cet intervalle. Il faut que l'intelligence ait sa part, la principale, et qu'elle exerce sur tout le reste une action directrice.

Voici le programme de l'éducation nouvelle préconisée par l'illustre prélat:

— La religion: dogme, apologétique, Bible, histoire de l'Eglise:

— La philosophie dans ses grandes lignes;

— L'histoire, et particulièrement l'histoire contemporaine; l'exposé des conditions qui président à la vie des sociétés modernes;

— Les principes de l'économie politique et de la sociologie;

— Les éléments du droit civil et du droit politique;

— La littérature française, les littératures étrangères et les littératures anciennes;

— Les principales découvertes modernes dans l'ordre des sciences physiques et naturelles;

— Enfin, l'esthétique et l'histoire de l'art.

" Et quand on songe, ajoute la directrice du " Féminisme chrétien ", revue française où nous avons puisé cette citation, — que ce plan d'éducation supérieure pour les jeunes filles est l'œuvre d'un homme qui, il y a moins d'un an, se prononçait ouvertement contre le féminisme, n'est-on pas fondé à dire qu'une cause est gagnée quand elle a fait d'un adversaire de cette taille le promoteur d'une institution qui est pour le féminisme tout à la fois, une éclatante victoire et le plus précieux auxiliaire dont il ait pu souhaiter le puissant concours? "

Devant les progrès récemment accomplis en cette ville par l'Université anglaise, nous avons nous-même, il y a quelque temps, dans un article de journal, demande la même chose à notre Université catholique.

Maintenant, on me dira peut-être que j'ai négligé le gros reproche qu'on fait au féminisme, qui est de réclâmer les droits politiques.

En effet, il y a des femmes assez hardies pour aspirer à l'égalité avec leurs maîtres. Elles allèguent, pour s'excuser, qu'elles ne feraient pas du billet de scrutin, un plus mauvais usage qu'eux, à moins peut-être, qu'on ne leur octroyât, avec lui, tous les autres privilèges masculins...

Enfin, que cete prétention n'effraie pas trop le sexe fort; d'abord elle est loin d'être partagée par toutes et puis il est absolument en son pouvoir à lui qui fait les lois, de la reconnaître ou d'y répondre par une fin de non-recevoir.

A ce propos, un prêtre éminent du clergé de Paris, en est venu à dire à nos amies du " Féminisme chrétien ": — " Vous avez peut-être tort de ne pas revendiquer les droits politiques. C'est peut-être par le bulletin de vote de la femme que la France sera sauvée ".

— Merci! aurions-nous répondu si cette parole nous eût été adressée.

Ne brûlons pas les étapes. Nous trouvons encore dans le champ étendu de la bienfaisance à occuper nos loisirs.

Nous avons un rôle à jouer dans la société avant d'en jouer un dans le gouvernement.

Et puis... laissez-nous nous préparer à l'art nécessaire de plaire, mais à celui qui, au moyen des grâces de l'esprit, attache et retient les maris au foyer; à celui qui fait aussi " trouver " des maris sérieux.

En pratiquant cet art élevé, en cultivant notre intelligence, nous exercerons indirectement l'influence politique que vous nous souhaitez, car nous serons en état d'enseigner à nos fils à bien voter.

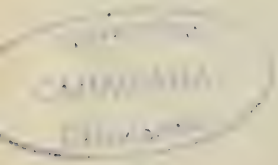
TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	5
A quoi bon	7
Patriotisme	10
Le sport versus l'esprit	12
La conversation	15
Culture intellectuelle	19
Faut-il lire	22
La vie des champs	26
Autrefois	29
La pipe	34
Le p'tit coup	40
Le célibat	44
Le cercle	49
La mode	54
Femmes savantes	58
Un usage inopportun	60
Celles qui écrivent	62
Les démonstratives	68
Les malheureuses	73
Faux dévoûment	79
Les émancipées	83
Les irresponsables	90
Les désœuvrées	97
Fiancés	103
Le luxe	110
Encore le luxe	115
Toujours le luxe	121
De la condition sociale	126
De la hauteur	131
La vie de famille	137
La femme dans la famille	144
La vie de ménage	150
La manière d'être heureux	158
Insociabilité	163
Le sentiment religieux	172
Les enfants	179

PAGES
Les enfants gâtés 182
Formation physique 189
Anglomanie 192
L'art de ne pas vieillir 194
La poutre 198
Trop de scepticisme. 201
Héritages royaux. 202
M. Jules Simon et la femme. 206
Le soin des malades 209

CONFÉRENCES :

Le développement de la littérature nationale. 211
Le féminisme. 218



Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due 4hrs

[redacted]

OCT 12 2000
15:05

OCT 12 2000
4:08 P.M.

OCT 12 2000
8:15PM

OCT 13 2000
9:30 AM

OCT 13 2000
5:44 pm

OCT 14 2000
11000

OCT 16 2000
9:30AM

CE

a39003 000753821b

CE HQ 1223
.D3N6 1901
C04 DANDURAND, J NOS TRAVERS.
ACC# 1142799

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 05 06 08 08 3